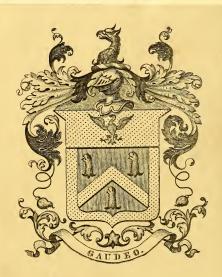


Azd

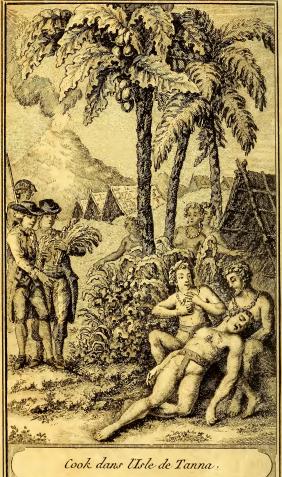


John Carter Brown.









COLLECTION

DE

TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

T O M E IX.



A LAUSANNE,

Chez J. P. HEUBACH & COMP. Libraires

Et à GENEVE,

Chez FRANÇOIS DUFART, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.

MARIE DE L'ARTE

John Carter Brovy)

acrem in Augusta

THE THE STATE OF T

ASIN TO THE THE

and Trivial to 1

respective to the second of th





COLLECTION

DE TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.



SUITE

DU SECOND VOYAGE DE JAQUES COOK.

fur trois à quatre lieues de large; la côte est de roche & dentelée: elle présente une surface de collines escarpées & très-hautes, sur-tout vers le couchant: excepté à leur fommet par-tout la terre y est couverte d'arbres, d'arbrisseaux & d'herbages; il n'y avait alors que peu ou point de neige; les courans sont rapides dans le détroit. Les isles du Nouvel-An, sont trèsdifférentes de la Terre des Etats; on n'y voit point d'arbres, des touffes de glayeuls, des gramens, une espece de bruyere, du celeri, du cochléaria, telles font les plantes qu'on y remarque; nous avons parlé des animaux qu'on y trouve; on peut y ajouter des mouettes, des hirondelles, des poules du port Egmont, des pies de mer, des briseurs d'os, des aigles, ou des faucons, des vautours à tête chauve, des grives & quelques petits oifeaux. Tous ces animaux y vivent en paix: les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte, les ours habitent l'intérieur, les nigauds s'établisfent sur les rocs les plus élevés, les pingoins dans les lieux où ils peuvent communiquer avec la mer eles autres dans les lieux les plus refirés. Tous se mêlent & marchent ensemble fans jamais se faire de mal: l'aigle & le vautour s'affaient sur les mêmes mondrains que les nigauds sans leur nuire, sans les inquiéter; les cadavres suffisent à leurs besoins.

Nous voyions encore la terre quand des raf-

fales tomberent sur nous avec tant d'impétuosité que notre mât de perroquet & les voiles en furent emportées. Je désirais m'assurer de l'existence d'une côte étendue où l'on place le golfe de St. Sébastien; mais parvenus au parage qu'on lui assigne, nous ne découvrîmes rien : le capitaine Furneaux avait traversé aussi les mêmes latitudes, & ne vit point la terre. Je cherchai celle qui fut découverte par La Roche en 1675, & par Mr. Guyot en 1756. Le 14 Janvier, à 9 heures du matin, nous crûmes voir une isle de glace; à midi elle nous sembla une terre; enfin, il fut démontré qu'elle en était une; mais couverte de neige: il semble que ce soit la même isle dont M. Guyot avait vu la partie du nord, & qu'il nomma Isle St. Pierre. Une tempête ne nous permit pas d'y aborder encore, & nous la fit perdre de vue; mais nous l'eûmes bientôt retrouvée: l'isle que nous vimes d'abord n'était pas la grande Isle qu'elle bordait à l'orient, c'était un rocher élevé, peu étendu, près duquel sont des islots de roche: nous la nommâmes Willis, du nom de celui qui la vit le premier: entr'elle & la terre est une autre isle que je nommai Isle Bird, ou isle de l'Oiseau, parce qu'elle était couverte d'oiseaux; elle est moins élevée que celle de

Willis, mais elle est plus étendue. Je paffai entr'elles pour visiter la côte nord de la grande isle: la groffe houle qui venait du midi annonçait qu'il n'y avait point de terre dans cette direction. La côte que j'y apperçus formait plusieurs baies ou goulets, & nous y vîmes d'énormes masses de neige ou de glace dans le fond. Nous fuivîmes le rivage septentrional, jusqu'à ce qu'y voyant l'apparence d'un goulet, je voulus l'aller visiter dans la chaloupe. Il s'étend au sud-ouest l'espace de cinq lieues, il en a moins d'une de large; je vis qu'on v était à l'abri des vents, & je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des grèves sablonneuses qui la bordent, & encore, près d'une isle basse & plate qui est vers le fond qui se terminait, ainsi que deux autres endroits sur les côtés, en rochers de glaces perpendiculaires d'une hauteur considérable; il s'en détachait continuellement des morceaux; pendant que nous étions dans la baie, une masse énorme tomba & fit un bruit pareil à celui du canon : Eintérieur du pays, n'était ni moins fauvage ni moins affreux : les rochers cachaient leur cîme dans les nues. & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle; on n'y voit pas un arbre, pas un

arbriffeau; un gramen groffier ou glayeul, la pimprenelle des bois & une plante femblable à la mousse qui sortait des rochers, en étaient les seuls végétaux. Les rochers sont d'une ardoise d'un gris bleuâtre, disposés en couches horizontales; les veaux, les ours marins y font en assez grand nombre, & la côte fourmillait de leurs petits; tous étaient plus farouches que ceux des isles du Nouvel-An. Nous y vîmes des animaux femblables à ceux que décrit le voyage du Lord Anson & auxquels il donne le nom de lions marins, quoiqu'ils n'aient point de criniere, & qu'ils soient de couleur grise, avec une crête sur la tête: celui que nous examinâmes avait 13 pieds de long: diverses troupes de pingoins voltigeaient fur la terre, & il en était dont la longueur était de trois pieds trois pouces; ils étaient trèsgras, très-stupides & se trouvent dans les isles Falkland; on y voit aussi des mouettes, des albatroffes, des poules du Port-Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeons, ainsi que le nouvel oiseau blanc & le petit oiseau qu'on nomme oiseau jaune au cap de Bonne-Espérance; on y vit quelques petites alouettes, mais aucun quadrupède; on crut y voir de la fiente de renard, ou de quelque animal

semblable. Je distribuai ma chasse à l'équipage à mon retour; car quoique nous ne manquassions pas de provisions, les salées nous avaient inspiré le plus grand dégoût. Je nommai ce lieu, Baie de Possession: plus au couchant est la Baie des Isles. Du côté opposé on en voit une autre qu'on nomma Baie Cumberland, puis celle de Sandwich: l'aspect de la terre est le même par-tout; les montagnes sont trèsélevées au midi & se partagent en une quantité innombrable de pointes ou flèches pareilles aux flammes d'un grand feu. Nous tournâmes cette grande isle; nous donnâmes des noms aux parties les plus remarquables: une isle fur la côte méridionale reçut le nom de Pickersgill; plus à l'orient sont un islot & des rochers: le premier fut nommé Isle des Tonneliers; les seconds Rochers de Clerke. La grande isle reçut le nom de Nouvelle-Géorgie: elle a 70 lieues de tour, 31 de long, 10 de large; ses flancs, ses sommets, ses vallées sont chargés d'énormes masses de glace & de neige: elle est remplie de baies & de havres; nous n'y vîmes pas un courant d'eau douce; au sud la glace paraît ne fondre jamais. Nous nous en éloignames le 20 Janvier: une tempète, des brumes épaisses, le calme, se succéderent tour à tour; & quand ils eurent fait place à un tems clair, à un yent léger, nous cinglâmes au nord, puis à l'ouest, & la brume revint: dans un intervalle de tems clair, nous vîmes trois ou quatre islots de roche; bientôt nous fûmes affurés que c'étaient des isles où nichaient des multitudes d'oiseaux: la brume vint nous couvrir encore: les nigauds seuls nous annonçaient le voisinage de la terre & nous avertissaient de jeter la sonde; nous étions environnés de rochers que nous ne voyions qu'à la dérobée; nous vinmes à bout d'en sortir: c'étaient ceux que nous avons nommés plus haut, Rochers de Clerke.

La Nouvelle-Géorgie paraît inhabitable; elle est sans bois; les étés y sont très-froids & les hivers doivent y être insupportables: elle ne peut offrir d'objet d'utilité que dans ses veaux marins, & les divers oiseaux aquatiques qui l'habitent.

Nous cinglâmes vers l'orient, & un peu vers le midi; le tems était presque toujours couvert; nous étions par le 60° degré de latitude méridionale, & nous comptions trouver bientôt la glace: cependant, nous ne la voyions point encore; une houle creuse qui venait du couchant, nous persuadait qu'il n'y

avait point de terre de ce côté; je ne croyais pas qu'il y eut plus de probabilité de trouver la terre plus au fud qu'à l'orient ni près du cap de Circoncision; & mes recherches suffifaient pour prouver que la côte qu'on remarque entre l'Amérique & l'Afrique dans la carte de l'Océan, de Mr. Dalrimple, n'existe pas.

Nous vîmes bientôt des isles de glace, des pingoins & des peterels de neige, d'autres oiseaux, des baleines, mais sans trouver de fond: en cinglant à l'est, ces glaces devinrent plus nombreuses & plus étendues; elles me firent prendre une route contraire: leur furface était plate & unie, leur hauteur était la même, leur étendue différente: quelques-unes avaient une lieue de tour. Il fallait veiller sans cesse pour ne pas se briser contr'elles, & l'équipage était épuifé; les rhumatismes & les rhumes attaquaient les matelots, ils avaient des défaillances. En retournant vers le nord, l'espérance rendit les maux plus supportables; on crut n'avoir plus d'obstacles à craindre; nous y rencontrâmes encore des glaces; ce qui allongeait notre route par les détours qu'il fallait faire pour les éviter : le tems était toujours brumeux, mais il ne nous empêcha pas de voir la plus grande isle que nous eussions

vue encore dans notre voyage: le tems s'éclaircit le 31 Janvier, & nous vîmes terre à une lieue de nous; c'était trois islots de roche, très-hauts, noirs, caverneux, escarpés, habités par des troupes de nigauds & battus par des houles terribles: le plus extérieur se terminait en un pic élevé haut de deux milles: on lui donna le nom de Freeze-Land, du nom de celui qui le découyrit. Derriere se montrait une côte élevée dont les sommets couverts de neige s'élevaient au - dessus des nuages; je la nommai Cap Bristol: plus au midi était une autre terre très-haute que je nommai Thulé Australe; parce qu'elle est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte; sa latitude était de 59 degrés 13 minutes 30 secondes: sa surface était couverte de neige: entr'elle & le cap Bristol on crut voir une terre qui pent-être, liait l'une des terres à l'autre, & je la nommai Baie Forster: Le sommet des hautes montagnes était enveloppé de brouillards, leurs flancs l'étaient d'une neige qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, & fans les cavernes noires que nous appercevions, on aurait pu croire que nous ne vovions qu'une isle de glace. Nous cinglâmes au nord autant que nous le permirent des instans de

calme qui nous laissaient exposés à une houle très-grosse, près de la côte la plus affreuse du monde. Nous découvrimes bientôt après une autre terre; c'était un promontoire que je nommai Cap Montaigu: la terre se montrait d'espace en espace entre celle que nous avions quittée & celle que nous découvrions; ce qui nous fit penser qu'elles ne formaient qu'une même côte; mais je ne pus m'en assurer mieux; des ports remplis de glace, des rocs qui se faisaient à peine appercevoir, & près desquels on ne trouvait point de mouillage, des isles de glaces flottantes autour de nous, ne me permettaient pas d'en approcher. Plus au nord, nous revîmes encore la terre derriere laquelle on en voyait une plus élevée. Tout nous y offrait des rochers empilés les uns sur les autres & couverts d'une croute de neige: une solitude affreuse y régnait; quelques cantons paraissaient revêtus d'un gazon vert; je supposai que cette terre était une isle, quoique je n'aie pu m'en affurer; je la nommai Isle Saunders. Deux autres isles que nous vîmes plus au nord, recurent le nom d'Isles de la Chandeleur, parce qu'elles furent découvertes ce jour là: peu étendues, très-élevées, elles sont couvertes de neige: des isles de glace se

montrerent au-delà encore. Un banc de poisfon nous allarma beaucoup: on crut que c'était un radeau de glace ou un bas-fond: l'examen nous raffura: les pingoins, les baleines nous environnaient, & quand les premiers nous abandonnerent, nous en conclûmes que nous avions laissé derriere nous l'extrêmité septentrionale de la terre que nous avions découverte. Un vent du couchant me permit de revenir sur le parallèle de celles que nous avions apperçue; & je m'affurai que celle que j'ai nommée Terre de Sandwich, était un groupe d'isles, ou une pointe du continent où se formait la multitude des glaces répandues dans cette partie de l'Océan; quoiqu'on n'ait pas prouvé que ces glaces ne puissent exister sans continent où elles se forment. Si ce continent existe, il doit être en-dedans du cercle polaire où la mer est si remplie de glaces qu'il en est inabordable, & ne sera jamais visité de plus près que je n'ai ofé le faire ; il est condamné à ne jamais sentir la douce chaleur du soleil & à rester enseveli sous les glaces.

Je quittai alors ces latitudes voisines du pôle, & je revins chercher le cap de la Circoncision que Bouvet avait découvert; la neige tomba si abondamment que le bâtiment n'en

aurait pas pu soutenir le poids si je ne l'en eusse débarrassé en jettant le vaisseau dans le milieu du vent : ce tems brumeux ; neigeux ; désagréable, ne nous laissa que des intervalles courts: nous dépassames plusieurs isles de glace, & courûmes ensuite vers le levant. fans cesser d'en avoir en vue. Nous commencions à désirer la fin de notre voyage & nous en avions plus d'une raison. Parmi elles était la confommation entiere de nos soixante grands tonneaux de fauer-kraut; tout le monde en sentait la privation: nous éprouvions quelquefois des froids très - vifs, & cependant nous étions dans le milieu de l'été de ces climats. Nous cinglâmes au nord-est, & il nous paraissait que notre route était la plus sûre pour découvrir le cap de la Circoncision; cependant nous n'eûmes que des apparences de terre qui se dissipaient avec la brume; tout a semblé nous convaincre que cette terre n'avait été qu'une isle de glace qui avait trompé l'œil du navigateur.

Nous rentrions dans la route que nous avions tenue en partant du cap de Bonne-Espérance, & il était inutile de la suivre encore; mais nousmêmes avions cru voir une terre un peu au midi de ces parages; je portai donc au sud - est

pour la découvrir si elle existait; nous ne vîmes rien & nous en conclûmes qu'une isle de glace nous avait trompés comme Mr. Bouvet. Cette recherche fut la derniere que nous avons tentée dans ces latitudes avancées. Il était tems de penfer à notre retour; nos voiles & nos agrêts étaient usés, nos provisions pourries, nos fatigues avaient rempli la mesure, il eut été cruel de la combler; déjà le scorbut nous menaçait. Je gouvernai donc sur le cap de Bonne-Espérance; mais en chemin je voulus m'assurer de l'existence des isles Denia & Marseveen. Le tems fut incertain, souvent le vent soufflait . par raffales : tout l'équipage avait les yeux sur les nuages pour y chercher des pronostics de bon vent; souvent on y voyait des sujets d'inquiétude & d'affliction. Il y avait 27 mois que nous n'avions touché à un port européen, & notre voyage depuis le départ de la Nouvelle Zélande, avait été long & défagréable. Nous étions prêts à l'oublier en approchant du port; mais on craignait cependant d'y apprendre le malheur ou la mort de personnes chéries.

Nos voiles se déchirerent, quelques-uns de nos agrêts se rompirent par un orage: ce sut une occupation pour tous que de les réparer: la houle nous balotait avec force; les albatrosses,

les peterels, d'autres oiseaux de mer volaient autour de nous, & nous en prîmes quelques-uns mais rien n'annonçait encore la terre: les isles que nous désirions voir ne paraissaient point & nous les abandonnâmes aux recherches des navigateurs futurs: le 16 Mars, nous découvrîmes deux vaisseaux dont un portait pavillon Hollandais, & le lendemain nous vîmes la terre. Impatiens d'apprendre des nouvelles d'Europe, j'envoyai ma chaloupe au vaisseau Hollandais: il était de l'Inde & son capitaine Cornelius Bosch nous offrit du fucre, de l'arrak, tout ce qu'il avait épargné: des matelots Anglais nous apprirent que l'Aventure était arrivée au cap de Bonne-Espérance un an auparavant. Bientôt nous approchâmes d'un vaisseau Anglais qui nous donna de vieilles gazettes que nous lumes avec avidité; & le capitaine Broadly nous fournit des provisions fraiches; puis nous nous séparâmes: un ouragan nous balota quelques heures avec violence: mais enfin le 21 Mars, nous découvrîmes la montagne de la Table, & le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la baie où nous trouvâmes plusieurs vaisseaux Hollandais, Français & un feul Anglais venant de la Chine & allant en Angleterre. Tandis qu'on affurait l'ancre, je fis annoncer mon arrivée au gouverneur & j'en obtins

obtins des rafraîchissemens. J'y reçus une lettre du capitaine Furneaux qui m'apprenait ses aventures. Plaçons-en ici le récit.

Il découvrit le cap Turnagain 14 jours après avoir quitté l'isse Amsterdam: le vent qui soussela par rassales pesantes, déchira plusieurs de ses voiles, l'écarta de la côte pendant trois jours, & le sépara de la Résolution pendant tout le reste du voyage.

Il regagna la côte près du cap Paliser on les naturels lui apporterent des écrevisses qu'il échangea contre des clous & des étoffes d'Otaïti: le vent revint, le rejetta au loin encore, inonda le vaisseau, y fit des voies d'eau & rendit malade tout l'équipage : il désespéra d'atteindre le canal de la Reine Charlotte, & il chercha une baie où il put faire de l'eau dont il manquait : il parvint dans la baie de Tolaga où l'encrage est bon & sûr, où il est aisé de faire du bois & de l'eau, où les habitans sont nombreux & out des plantations régulieres de patates douces & d'autres racines, des écrevisses, & du poisson : on y vit une tête de femme, féche, mais bien conservée, ornée de plumes & exposée en parade sur une de leurs pirogues. A près y avoir rempli dix pieces d'eau, il voulut se rendre dans le canal de la Reine Charlotte; le vent ne le lui permit pas: forcé à demeurer, il raccommoda ses agrèts, fit du bois, & parvint enfin le 30 Novembre 1773 à entrer dans le port où il ne nous trouva plus. Il se hâta de se réparer pour rejoindre le capitaine Cook qui ne devait pas être bien loin; il fit le commerce avec les Zélandais, & le 17 Décembre il chargea M. Rowe, l'un de ses officiers, d'aller avec le grand canot cueillir des plantes comestibles: il devait revenir le soir & ne parut point: inquiet sur son sort, tantôt il supposait que la curiosité avait entraîné M. Rowe plus loin, tantôt que son canot avait été emporté à la dérive, ou qu'il s'était brifé. Le lendemain, il envoya la chaloupe commandée par son lieutenant, M.Burney, pour les chercher: il revint à onze heures du foir, & voici son récit. " J'examinai soigneuse-" ment chaque anse qui se trouvait sur ma route " avec une lunette & ne vis rien. Après-midi " nous nous arrêtâmes fur la grève qui se pro-" longeait vers le haut de la baie orientale pour " faire cuire notre dîné: là nous vîmes un In-" dien qui courait le long du rivage au fond " de la baie; nous y allâmes & y vîmes une " bourgade Zélandaise : des infulaires descen-, dirent sur les rochers pour nous faire signe , de nous en retourner; mais nous n'y fîmes » point attention : arrivés sur la grève, nous

y trouvâmes fix grandes pirogues & beaucoup d'habitans; je descendis à terre avec six soldats de marine: j'examinai les habitations & n'y trouvai rien qui put me donner du foupçon : des sentiers bien battus conduisaient à d'autres maisons dans les bois; mais reçus commo ami, rien ne m'excitait à faire de nouvelles recherches. Revenu sur la grève, j'y trouvai un Indien avec un paquet de piques, & quelques autres qui paraissaient effrayés. J'examinai les environs, je ne vis ni chaloupe, ni pirogues, rien enfin qui pût m'instruire : j'y tiral des coups de fusil, on n'y répondit pas : je rangeai la côte, & arrivai à une autre bourgade où je ne pus rien apprendre de ce que je désirais savoir. Plus loin, près de l'anse de l'herbe, je vis une grande double pirogue échouée, d'où deux hommes s'enfuirent: nous allâmes à terre, & là, nous trouvâmes des débris du canot, des souliers & un morceau de viande fraîche que je crus être du chien : nous ouvrîmes une vingtaine de paniers placés sur la grève, sermés avec des cordes: les uns étaient remplis de chair rôtie, d'au-55 tres de racines de fougères : plus loin, nous trouvâmes un plus grand nombre de souliers; s puis une main que nous reconnûmes être celle

" de Thomas Hill, parce qu'elle avait les lettres " initiales de son nom tatouées à la maniere " d'Otaïti. Nous étions occupés à fouiller avec " un coutelas un espace rond nouvellement " couvert de terre, lorsque j'apperçus beaucoup " de sumée s'élevant par-dessus la colline voi-" sine : je sis rentrer mon monde à bord & me " hâtai de continuer mes recherches avant la " nuit. "

" A l'ouverture d'une anse voisine de celle , de l'Anse, je vis des pirogues & un grand , nombre d'Indiens qui à notre approche, se ren tirerent sur une petite colline voisine de la mer: la haute terre avait un grand feu au , sommet, derriere les bois, & de là, jusqu'à la colline, tout était rempli d'Indiens : je tirai un coup sur les pirogues où je craignais qu'il n'y eut des hommes cachés, parce qu'elles n étaient à flot ; il n'en fortit point : les fauvap ges nous invitaient à débarquer : nous les " mîmes en fuite par deux décharges : deux s'é-, loignaient avec lenteur, & l'un d'eux fut blessé. , Je descendis & trouvai d'abord deux paquets de céleri qu'avait cueilli M. Rowe: les pirogues » étaient attachées autour d'une rame brifée , fichée en terre ; en continuant nos recherches, , bientôt des têtes, des cœurs, des poumons de plusieurs de nos gens frapperent nos yeux: n ils étaient répandus sur le sable; des chiens en nongeaient les entrailles. Tandis que nos re-" gards s'attachaient avec effroi fur ces déplorables restes, on m'avertit que les sauvages s'asemblaient dans les bois : nous retournâmes , dans notre chaloupe, détruisîmes trois piro-" gues, puis nous redescendimes à terre pour " chercher le canot, mais nous ne trouvâmes , rien : il eut été d'une témérité folle d'aller atta-, quer les Indiens avec 5 ou 6 foldats, & en-, tendant les voix des Indiens qui retentissaient " dans les bois, je crus devoir me remettre en , route pour le vaisseau. Nous débouquâmes le , canal où nous étions entrés, & de là, nous vîmes un grand feu qui s'étendait du fommet de " la colline jusqu'à la mer, & formait un vaste " ovale. Je fus tenté de les attaquer; mais enfin » voyant que nous ne pouvions espérer que la " trifte satisfaction de tuer quelques hommes, j'y renonçai : d'ailleurs la pluse avait mouillé nos , provisions militaires, nos provisions de bouche , étaient consummées; & nous avons déterminé , de ne plus nous arrêter: cependant en passant , entre deux isles rondes, nous avons cru en-, tendre une voix qui nous appellait, & sufpendant nos rames, nous avons prêté l'o-

reille; mais aucun bruit n'est venu les frapper. Telle est l'histoire de ce funeste événement. Quelques querelles, ou l'occasion favorable presentée aux Indiens, ou le mépris de nos armes à seu qu'il fallait charger de nouveau après avoir tiré; amenerent le carnage : & peut - être après cette victoire barbare. il y eut une assemblée générale sur le côté oriental du canal. Les vents nous forcerent à demeurer encore quatre jours, & durant cet intervalle, le capitaine Furneaux n'appercut aucun habitant : en d'autres tems il n'avait jamais apperçu d'insulaires dans l'anse où M. Burney en avait vu 1500 ou 2000 raffemblés. Il fortit enfin du canal; mais le vent le retint trois jours sur la côte : le tems était froid ; le vaisseau était bas & chargé, la mer le couvrait fans ceffe de ses ondes. & l'équipage était tou-Jours dans l'humidité. Un vent plus favorable le mit en pleine nier; dans un mois il fut à la hauteur du Cap Horn : les provisions étaient gâtées, & il lui devint nécessaire d'atteindre promptement le Can de Bonne - Espérance. Il y marcha en traversant un archipel mouvant d'isles de glace, furtout dans le paralle'e où l'on place le Cap de la Circoncision qu'il chierchait à retrouver; maisqu'il n'appercut point. Le 17 Mars, il decouvrit le Cap de Bonne Esperance, il y mouilla, & s'y radouba. Après y avoir séjourné près d'un mois, il partit pour l'Angleterre.

Revenons à nous. Nous fûmes reçus du gouverneur & des habitans avec la plus grande politesfe: les Hollandais sont plus obligeans au Cap que partout ailleurs, & y sont toujours bien fournis de rafraichissemens: tous les officiers s'établirent à terre & nous y jouïmes de quelques plaisirs qui nous délasserent des fatigues de notre long voyage. Le tems y était d'une chaleur excessive, & ceux qui se livrerent à leur voracité furent incommodés pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Il nous fembla voir cet établissement dans un état plus florissant que deux ans auparavant. Je m'y procurai d'abord du biscuit frais, de la viande fraiche, des légumes, du vin, qui redonnerent bientôt des forces à l'équipage; il n'y eut que trois malades qu'il fallut transporter à terre. Il fallut encore renouveller presque tous nos mâts & nos vergues, reparer nos voiles & nos agrêts, & cela n'est pas étonnant, puisque nous avions fait deux mille lieues: toutes ces provisions navales me furent vendues à un prix exorbitant : on y abuse un peu de la nécessité où l'on se trouve de les y acheter.

Nous trouvames au Cap de Bonne-Espérance,

l'Ajax commandé par M. Crozet, homme de talent, & qui posséde du moins celui des décous vertes. Il me montra celles qu'il avait faites dans la mer du Sud, & je fus étonné de n'avoir pu les retrouver en suivant la même route. Il m'apprit aussi que M. de Surville ayant pris une cargaison dans les Indes Orientales, avait passé par les Philippines, & découvert des terres voifines de la Nouvelle Brétagne auxquelles il donna fon nom : qu'il avait rencontré l'extrêmité septentrionale de la Nouvelle Zélande, & relâché dans la Baie douteuse; qu'il en était parti pour l'Amérique, & avait atteint Callao où il s'était noyé. Comme il passa entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Callédonie, il détruisit la conjecture que j'avais formée, que des chaines de roc s'étendaient de l'un de ces lieux à l'autre.

Nous fimes une excursion à Falsebay: la chaleur y avait desséché toutes les plantes: quelques-unes cependant y étaient encore en sleur; les chemins y sont très-mauvais, formés de monceaux de sable & de monceaux de pierres; nous y vîmes des perdrix qu'on y apprivoise avec sacilité: le pays est presque désert, ses environs sont sauvages; l'aspect des montagnes y est moins sombre; elles sont embellies par une multitude de plantes & une grande variété d'oiseaux, & de nombreuses troupes d'antilopes, dont les unes habitent des rocs inaccessibles, & les autres se tiennent dans de petites brossailles semées dans les cantons unis. La baie de St. Simon est la partie du Falsebay où les vaisseaux sont le mieux à l'abri des vents du nord - ouest qui y règnent pendant l'hiver : on y peut avoir de l'eau & des provisions : on y prend aussi de très - bons poissons. Nous vîmes au Cap un ourang-outang qui venait de Java: il avait deux pieds six pouces de haut, & se trainait toujours à quatre, quoiqu'il put se tenir assis & marcher sur ses jambes de derriere: ses doigts des mains & des pieds étaient d'une longueur remarquable, ses pouces très-courts, son ventre proéminent & sa face hideuse : son nez ressembloit plus au nez d'un homme qu'à celui des autres singes. Pendant que nous étions dans le port, nous en vimes fortir ou entrer plusieurs vaisseaux Anglais, Suédois, Français, Danois, Espagnols: ces derniers n'y relâchent que depuis peu. Mon vaist seau ayant été calfaté avec soin, nous retournâmes à bord, mais le docteur Sparmann resta au Cap d'où il pénétra fort avant dans l'Afrique: nous nous en séparâmes avec regret.

Nous mîmes à la voile pour nous rendre à Ste. Hélène. Nous passames entre l'isle Robben & l'A-

frique; la premiere est un coin sablonneux & stérile, où la Compagnie Hollandaise relegue les coupables & fouvent les innocens qui lui font ombrage. Quelques jours après, on trouva un homme caché dans la calle où l'un des quartiers. maîtres le nourrissait en retranchant à ses propres besoins. C'était un Hanovrien enlevé de force, & qui n'avait trouvé que ce moyen d'échapper à un service auquel on l'avait condamné malgré lui; quoique son action ne pût être blâmée, qu'on ne put qu'estimer celui qui l'avait nourri, les loix obligerent de donner à l'un & à l'autre douze coups de fouet. Cette punition n'influa point fur nos fentimens, & bientôt l'Hanovrien se fit aimer de tous par son zèle & son activité.

Aidé de la montre de M. Kandall, j'avais entrepris une traversée directe à Sainte Hélène, & je ne m'en repentis pas; nous la découvrimes le 15 Mai & y jettâmes l'ancre le 16; j'y reçus tous les services que je pouvais desirer. La ville est ensermée par une montagne escarpée, plus brulée, plus sauvage que l'isle de Pâques; mais au sond de la vallée on voit des collines revêtues de verdure: on débarque sur des escaliers qui s'étendent jusqu'aux bords de la mer; il y a plusieurs portes à pont levis, & une batterie

confidérable qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers. La maison du gouverneur est commode : derriere est un jardin avec des promenades couvertes & des arbres curieux des Indes Orientales : malgré la brise de mer, on y ressent une chaleur excessive. Nous allames visiter la Colline de l'échelle qui est au couchant de la ville : le chemin large de neuf pieds monte en serpentant le long de ses bords escarpés, & est bordé d'un mur haut de trois pieds, formé de la pierre dont la montagne est composée, amas de lave qui se brise & se convertit en pierres brunes en quelques endroits, & qui ailleurs forme des masses énormes de matiere noire & caverneuse, laquelle parait quelquefois un peu vitrée : des rochers pendent sur ce chemin, & la crainte de les voir tomber, fait qu'on a ordonné aux soldats de tirer sur les chèvres qui viendraient y brouter fla chèvre est pour eux , ce qui les rend plus adroit à l'atteindre. Nous y jouïmes d'une très-belle vue, formée par plusieurs mondrains en pointe couverts d'une riche verdure, entremèlés de vallées fertiles qui contenaient des jardins, des vergers, différentes plantations, des pâturages enclos de pierres, remplis de bétail & de moutons d'Angleterre & qui étaiest arrosés par deux ruisseaux, qui descendent de deux

hautes montagnes qui sont au centre de l'isle. Nous vinmes à la Baie sablonneuse, désendue par une batterie : le coup d'œil y est très-pittoresque : des bois épais & sauvages y couvrent les montagnes jusqu'au sommet, & le Pic de Diane s'y élève sous les formes les plus élégantes : les parties basses de ces monts offrent des traces manifestes d'un ancien volcan, les hautes sont d'une pierre argilleuse, d'un gris foncé, disposée en couches, ou en quelques endroits de pierres calcaires, & ailleurs d'une pierre molle, onctueuse, semblable à la pierre à savon : au-dessus de ces couches, est un riche terreau de six à dix pouces de profondeur qui produit des plantes diverses. Parmi elles sont l'arbre à chou, qui ne sert qu'à bruler, l'arbre à gomme, le bois rouge. Il nous parut en général que les esclaves n'y sont point malheureux, & que le fort du foldat y était dur: leur paie est petite & ils ne vivent que d'alimens salés. Les chevaux qu'on y trouve sont petits, mais ils marchent bien: on les tire du Cap. Nous dinâmes à la maison de campagne du gouverneur: elle est à une lieue de la ville, au milieu d'un jardin spacieux où nous vimes beaucoup de roses, de lys, de myrthe, de lauriers, & un mélange de plantes d'Europe, d'Afrique & d'Amérique. De longues allées de pêchers étaient

chargées de fruits d'une saveur excellente, mais qui différait un peu de celle de nos pêches: tous les autres arbres fruitiers y croissent mal, & l'on dit qu'ils n'y portent jamais de fruits: la vigne n'a pu y réussir: les chenilles y dévorent les légumes; une multitude de rats y ravagent les moissons; peut-être pourrait-on y détruire une grande partie de ces animaux, mais on préfére d'y laisser le terrain en pâturages qui nourrit trois cents têtes de bétail: on y voit cependant encore des landes abandonnées; le bœuf y est succulent, délicieux & fort gras, Il se nourrit de gramens qui ont pu réussir à l'ombre du genet épineux qu'il fallut y planter pour les préserver de l'ardeur brûlante du soleil, & qui aujourd'hui donne un bois à brûler qui est très-rare dans l'isle; on pourrait y semer du trefle, & y mieux cultiver les légumes, tels que les haricots de Chine & le phaseolus mungo. En revenant, nous vîmes des troupes de petites perdrix à jambes rouges, des faisans à anneaux, des poulets de Guinée & des lapins que le gouverneur y a naturalisés. On devroit aussi y transplanter des anes du Sénégal, qui rendraient les transports plus faciles.

Le lendemain, nous passames sur une montagne élevée, voisine du pic de Diane, & nous

y cueillimes des plantes curieuses: nous vimes dans cette excursion une espèce de tourterelle blanche, originaire du pays, ainsi que la perdrix rouge, & le bec croisé des risieres.

Nous assistames à deux bals, & nous sûmes étonnés de la beauté, de l'élégance & du grand nombre des femmes; leurs traits sont réguliers, leurs formes gracieuses & leur teint très-blanc; elles ont des manières aifées, de la gaîté, de l'esprit, de l'imagination. Le nombre des filles y surpasse de beaucoup celui des garçons, comme au Cap de Bonne-Espérance. On compte dans cette isle environ vingt mille habitans, en y comprenant cinq - cents foldats, & fix - cents efclaves. Sa plus grande longueur est de trois lieues, elle en a sept de circonsérence. Les vaisfeaux de l'Inde y viennent chercher des rafraîchiffemens qu'ils échangent contre des ouvrages de toute espèce: ceux d'Europe y portent des provisions & des marchandises: les esclaves s'occupent à prendre du poisson, & en général la vie de ces insulaires paraît assez heureuse. Peutêtre pour rendre cette isle plus florissante, il faudrait que la plus grande partie des champs n'appartint pas à la Compagnie ou à ses employés : cependant elle est plus florissante aujourd'hui qu'elle ne le fut jamais : on y a construit une nous

velle église, on y élève de nouveaux bâtimens, on y a fait un lieu de débarquement commode & d'autres améliorations.

Nous partîmes de Ste. Hélène, le 21 Mai, & je me dirigeai pour toucher à l'isle d'Ascension; je la découvris le 28 au matin, & le soir, je mouillai dans Cross-Bay à demi-mille de la côte. L'aspect de cette isle est plus affreux encore que celui de l'isle de Pâques & de la Terre de feu: elle n'est qu'un amas de roches brisées, entasfées les unes sur les autres, & la plupart brûlées par le feu d'un volcan: vers son centre s'élève une large montagne blanche fort haute, qui a quelques traces de verdure. La grève y est un petit sable de coquillages, blanc comme la neige, sec, insupportable pour les yeux quand il est éclairé par le soleil. On y voit des tas de pierres noires, caverneuses, accumulées ce semble, par des courans de lave refroidis tout - à - coup. A leur base, ils forment une grande plaine de presque trois lieues de tour, couverte d'une terre rouge, déliée, & que le vent élevait en tourbillons; sur ses rebords s'élevait une colline conique, d'une lave molle, friable, de couleur rougeâtre, & ailleurs de petits mondrains d'une lave brute & hérissée de pointes, sur lesquelles on ne marche que comme sur des bouteilles

casses; entr'eux étoit un terreau noirâtre. Il semble que la plaine fut jadis le cratère d'un volcan qui a formé les collines à cône par l'accumulation des cendres & des pierres-ponces, & que les eaux ont déposé de la terre sur les courans de lave & rempli leurs cavités. Une multitude de fregates & de bobies assis sur leurs œufs, remplissaient le havre; elles se laissaient approcher. Les fregates ont en général une peau trèspendante, d'un rouge brillant, qu'elles peuvent étendre jusqu'à la largeur de la main d'un homme & qui ressemble à la poche d'un pelican. Sur ces rochers, on ne trouve qu'une espèce d'épurge, un liseron, de petites touffes de pourpier, & une espèce d'herbe connue sous le nom de panicum sanguineum. On ne voit dans cette isle qu'une montagne qui semble être encore dans son état primitif, dont le sol paraît être une marne blanche qui produit quelques plantes dont les chèvres se nourrissent: c'est dans cette partie de l'isle qu'elles se tiennent, ainsi que des crabes de terre qu'on dit être fort bons : on y a semé des turneps & d'autres végétaux utiles. Il y a une belle source dans une vallée qui sépare les deux collines qui sont au sommet de cette montagne; on trouve encore de l'eau douce dans les rochers. Avec un peu de peine on rendrait

drait cette isle habitable; le genêt épineux y rendrait le même service qu'à Sainte - Hélène, arrêterait l'humidité de l'air & couvrirait le sol de gazon. C'est principalement pour la contrebande, & pour faire provision de tortues qu'on visite cette isle; ces animaux s'y trouvent depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juin; on les guette lorsqu'elles viennent déposer leurs œufs sur la grève, on les surprend, & les tourne sur le dos jusqu'à ce qu'on puisse les emporter: on n'y trouve que des femelles, & il ne paraît pas qu'elles y prennent de la nourriture. Comme nous arrivions tard, nous n'en primes que vingt-quatre; mais comme elles pesaient entre quatre ou cinq - cents livres chacune, nous ne nous crûmes pas malheureux. On y trouve une grande quantité de poissons, surtout des vieilles femmes, des cavaliers, des anguilles & autres efpèces.

Nous quittâmes l'Ascension le 31 Mai : elle est sous le 8cme deg. de latitude méridionale. J'avais envie de relâcher à St. Mathieu pour en déterminer la position; mais les vents ne me le permirent pas, & je cinglai vers l'isle de Fernando de Noronbo, sur la côte du Bresil: un beau tems & des vents frais nous rendirent cette traversée agréable & courte. Nous découvrimes l'isle le

9 Juin; elle se montrait en collines détachées & à pic, dont la plus grande ressemble au clocher d'une église. Au sud-ouest, ce sont des rochers couverts, séparés, à une lieue de la côte, sur lesquels la mer brise avec fracas. Nous arrivâmes sur l'extrêmité septentrionale de l'isle, ou plutôt sur un groupe de petits islots que des canaux étroits séparaient de l'isle. Il y a une forteresse sur l'un d'eux: il y a d'autres sorts dans l'isle qui jouissent de tous les avantages possibles, & commandent à tous les mouillages. On marcha autour de la pointe septentrionale jusqu'à ce que nous vîmes les collines à pic qui sont au couchant de l'isle. Là, nous nous en éloignâmes après avoir rempli notre but.

L'isle n'a nulle part plus de deux lieues de long; fa furface est montueuse, inégale, couverte de bois & de pâturages. Elle a deux ports; celui du nord est le meilleur, & n'est qu'une rade à l'abri des vents du sud & de l'est: on y nourrit des busses & quelque volaille; on peut y faire de l'eau dans un petit étang: sa latitude méridionale est de 3°,53': sa longitude est d'environ 344°, 46'. Son intérieur consiste en plaines étendues & entourées de colliues le long de la mer: quelques - unes nous parurent volcaniques, quoiqu'elles soient couvertes d'une riche verdure.

Nous passames l'Equateur le 11 Juin; des vents frais qui soufflaient par rassales nous faisaient avancer; puis le tems devint variable, & nous eumes des averses abondantes. Dans ce tems, j'essayais de faire de l'eau douce par la distillation: je consumai un boisseau & demi de charbon, & de soixante-quatre gallons d'eau de mer, j'en retirai trente-deux d'eau douce; l'invention est sans doute utile; on pourrait sournir aux bessoins de l'équipage avec beaucoup de charbon; mais il ne saudrait passe reposer sur elle, parce que rien ne contribue plus à la santé des matelots qu'une grande quantité d'eau.

Le 25, nous rencontrâmes un vaisseau Hollandais, & trois jours après un autre bâtiment qui nous répondit en Anglais lorsque nous le helâmes; mais nous ne pûmes comprendre ce qu'il nous avait dit, & bientôt nous le perdimes de vue. Peu après nous commençâmes à trouver des goëmons. Nous traversames des latitudes où règnent des calmes fréquens, & que les matelots nomment latitudes des chevaux, parce que ces calmes sont sunesses à ces animaux lorsqu'on les transporte dans le Nouveau Monde: elles sont entre le 33 & le 37°.

Le 12 Juillet, nous découvrimes plusieurs voiles, & le lendemain nous vîmes l'isle de Fayal.

l'une des Açores, où nous jettâmes l'ancre le 14 dans la baie de Horta. Nous y trouvâmes trois bâtimens. Nous nous proposions d'y observer la longitude, & nous obtinmes du fous-Conful la permission de placer nos instrumens dans son jardin. Nous parcourûmes la ville de Fayal, ou villa de Horta: elle est pavée de grandes pierres assez propres, parce qu'on y marche peu: les maisons sont uniformes, avant des balcons avancés & des toîts plats, elles sont garnies de jalousies sans fenêtres de verre; derrière, les collines sont ornées de belles maisons, de jardins, de bocages, de différens bâtimens qui annoncent une grande population & l'abondance. Nous y vîmes la mere d'un des malheureux que les Zélandais avaient mangé: en nous voyant, elle versa un torrent de larmes, & son affliction était si profonde, si pathétique, si intéressante, qu'elle nous attendrit tous. Combien de meres déplorent ainsi la perte de leurs fils, & maudifsent la folle activité des humains!

Nous fimes une promenade sur les collines: les champs nous parurent bien cultivés & en bon état: près des maisons, nous vîmes des champs de concombres, de gourdes, de melons ordinaires & de melons d'eau; les vergers fourniffent des citrons, des oranges, des prunes, des

abricots, des figues, des poires & des pommes: il y a peu de choux, les carottes y dégénèrent & blanchissent, on y plante beaucoup de patates qu'on vend; l'oignon, l'ail sont les légumes favoris des habitans, les fraises y sont abondantes. Les chevaux y sont petits; les mulets & les ânes y font plus nombreux & plus utiles: les chemins y sont bons; les chariots lourds, les roues pesantes & grossières, l'axe qui tourne avec elles est mal façonné. Les habitans ont des traits affez doux, leurs vêtemens sont agréables: les femmes se couvrent la tête d'un manteau qui ne laisse d'ouverture que pour les yeux. Dans les bocages, le myrthe prospère au milieu des trembles, des bouleaux ou des hêtres qui ont donné leur nom Portugais (Faya) à l'isle. Parmi les oiseaux, on remarque une prodigieuse quantité de cailles, de beccasses d'Amérique, une espèce de faucons que les Portugais nomment Açores, & de là est venu le nom général de ces isles. On y recueille du lin qui est long & de bonne qualité : on en fait des toiles groffières.

Un gouverneur & un évêque président sur toutes les isles Açores: ce dernier a un revenu de vingt-sept mille livres. Chaque isle a un Capitan-Mor qui a l'inspection sur la police, la milice, les revenus du roi, & un juge assez occupé; parce que les habitans sont chicaneurs: on appelle de son jugement au tribunal de Tercere, & de celui-ci à Lisbonne. Le dixieme de toutes les productions y appartient au roi: le monopole du tabac rapporte une somme considérable à la couronne. Disons un mot de chacune de ces isles.

Corvo est la plus petite & ne contient que six cents habitans, occupés à la culture du bled, & à nourrir des cochons.

Flores est plus grande, plus fertile, plus peuplée; on y exporte annuellement six cents muis de bled, & beaucoup de lard. L'équipage d'un vaisseau Espagnol qui se brisa sur ses côtes, y répandit la maladie vénérienne, & tous les habitans en sont insectés. Il semble que pour expier leur crime, les Espagnols aient voulu y bâtir une église qui est la plus belle des Açores.

Fayal est une des plus grandes de ce groupe : du levant au couchant elle a neuf lieues ; du nord au midi elle en a quatre. On y méprise les sciences. On y mit un impôt léger sur le vin, pour sournir à l'entretien de trois prosesseurs qu'on y voulait établir; mais dès qu'on eut l'argent, il sut employé à d'autres objets : il n'y a point d'écoles publiques pour les ensans : il y a

aussi un impôt de deux pour cent sur toutes les exportations, dont le produit était destiné à l'entretien des fortifications; il se perçoit, & les murs, les batteries tombent en ruines sans qu'on y fasse attention.

Pico tire son nom d'une haute montagne souvent couverte de nuages; c'est la plus grande, la plus peuplée des Açores: on y compte trente mille habitans: elle est couverte de vignes: elle tire son bled de Fayal qui en reçoit le vin qu'elle consomme. La saison des vendanges n'y semble qu'une longue sète; le vin en est verd, mais agréable; il a du corps & le tems l'améliore.

St. George est petite, étroite, escarpée, trèsélevée, habitée par cinq mille ames qui cultivent le bled & la vigne.

Graciosa a des pentes plus douces; elle est plus petite & ne renserme que trois mille ames: le bled est sa principale richesse: son vin est mauvais: ces deux isles ont des paturâges, & on en exporte du fromage & du beurre.

Tercere est la seconde de ces isles par la grandeur, & la premiere parce que le gouverneur général y réside: on y compte vingt mille habitans: le bled & du vin sont ses principales productions. St. Michel est étendue, fertile, peuplée: on y compte vingt-cinq mille habitans: on n'y voit pas de vignes, mais beaucoup de champs de bled & de lin: avec ce dernier on fabrique des toiles, dont on charge annuellement trois vaisseaux pour le Bresil.

Sainte Marie est la plus orientale des Açores: elle a des bois de construction, est riche en bled, fabrique de la poterie & nourrit cinq mille habitans.

Revenons à Fayal où l'on compte quinze mille ames: la ville est défendue par deux châteaux & un rempart de pierre qui s'étend de l'un à l'autre ; ils n'ont d'autre effet que d'aggrandir la perspective de la ville: elle n'a point de bastions particuliers qui soient remarquables; mais elle a plusieurs couvens & 8 églises dont une fait partie du college qu'habiterent les jésuites, il est placé sur une élévation dans la partie la plus agréable de la ville : les autels sont de bois de cèdre qui répand son parfum dans l'église. Une colline qui est à trois lieues de la ville, renferme une profonde vallée circulaire de deux lieues de tour : la pente de ses flancs est uniforme & revêtue d'herbes abondantes qui nourrissent des moutons presque fauvages; on y voit un petit lac profond de quatre à cinq pieds, sur lequel nagent une multitude de canards. Ce lieu est appellé la Chaudiere à cause de sa figure, & parait avoir été le cratère d'un volcan. Il y a d'autres volcans dans ces isles; on y éprouve souvent aussi des tremblemens de terre: cependant l'air y est sain & tempéré, l'hiver y est doux, agité quelquesois de vents impétueux, troublé par des pluies fréquentes, mais il n'y gèle point, & la neige ne se montre qu'au sommet du Pic: le printems, l'automne y sont délicieux; une partie de l'été est très-agréable encore, parce qu'une jolie brise y vient rafraichir l'air.

On peut s'y procurer des légumes, des fruits, des bœufs, des cochons très - bons, des moutons petits & maigres, de la volaille; mais excepté le vin, ces provisions ne se gardent pas longtems en mer. Outre la rade où nous étions, il en est une autre appellée Porte-pierre, où deux vaisseaux peuvent être en sûreté. La latitude de Fayal est de 38°, 3°; sa longitude 348° 52'.

Je quittai cette isle le 19 Juillet, & cinglai vers l'Angleterre. Le 29, nous découvrimes Plymouth, le lendemain nous mouillâmes à Spithead, & je descendis à Portsmouth après une navigation de trois ans & dix-huit jours, pendant laquelle je ne perdis que quatre hommes, desquels un seul mourut de maladie.

APPENDICE

SUR

LA VIE DE JAQUES COOK.

Les voyages qu'on vient de lire, doivent avoir inspiré assez d'intérêt pour celui qui les dirigea, pour faire desirer de connaître sa naissance, ses premieres aventures, les honneurs qu'il reçut, & un précis des derniers travaux par lesquels il a terminé sa carrière. Nous allons satisfaire le desir des lecteurs par un précis rapide de la vie de ce célèbre navigateur.

Jaques Cook, nâquit à Marton, village de la province d'York, dans le comté de Durham, le 27 Octobre 1728. Son pere, sa mere étaient doméliques d'un fermier; mais ces doméliques se distinguaient par leur honnêteté, leur sobriété, leur constance dans le travail. Ils eurent neuf enfans, & Cook sut élevé comme devait l'être le fils d'un valet de ferme, pere d'une nombreuse famille: la maîtresse d'école de son village lui apprit à lire: il avait huit ans lorsque son pere sut établi dans la ferme d'Airy-Holme, dont le possesseur sit apprendre à écrire au jeune Jemmi dans l'école d'Ayton.

A peine entré dans sa treizieme année, il sortit de la maison paternelle & fut placé chez un mercier, établi à Staith, ville connue par ses pêcheries; mais la nature ne l'avait pas destiné à ce genre d'occupation; la vue de la mer, des vaisseaux qui entraient, qui sortaient du havre, la conversation des gens de mer, firent naitre en lui des desirs qu'il n'avait point éprouvés encore: ses regards se tournaient sans cesse vers la mer; bientôt le dégoût lui rendit son état insupportable; il sortit de chez son maître, & s'engagea pour servir comme mousse pendant le terme de sept ans. Il monta sur un vaisseau qui faisait le commerce de charbon & appartenait à deux quakers. Le terme écoulé, il servit comme matelot, devint ensuite contre-maître, puis patron d'un des navires de ses anciens maîtres. Rien n'annonçait alors ce qu'il serait un jour; il s'instruisit, mais dans son état il est diffici e que les distinctions soient sur les traces du génie pour l'exciter; il aurait fallu du génie pour entrevoir le sien. Les observations qu'il put faire en voiturant son charbon, ne pouvaient alors être util qu'à lui.

La guerre s'étant déclarée en 1755 entre l'Angleterre & la France, Cook fe trouva sur la Tamise au moment de la presse des matelots; ce

moyen d'appeller les citoyens au service de la patrie paraîtra toujours odieux, même à ceux qui ont le desir, & l'on pourrait dire, le besoin de la fervir. Cook voulut d'abord lui échapper; mais il sentit qu'il y réussirait difficilement, & il s'offrit de lui - même à la marine royale, où il espéra trouver & où il trouva en esset sa fortune. Il monta sur l'Aigle, qui peu de mois après passa sous le commandement de Sir Hugh Pallifer, capitaine expérimenté & brave, qui bientôt distingua Cook; tous les officiers louaient son intelligence, son activité, son courage, & le capitaine en fit un ami. Il aurait voulu l'élever au grade d'officier, comme on l'en follicitait; mais il n'y avait pas affez de tems qu'il servait pour qu'on put le nommer sans exciter des plaintes; il crut devoir se borner à lui faire obtenir la commission de maître d'équipage ; là, disait-il, il perfectionnera ses talens, il les fera connaître ; là il pourra se montrer digne de la confiance aux yeux de ceux qui le connaissent.

Il devint donc maître d'équipage & monta sur un vaisseau nommé le Mercure, destiné pour le Canada: il joignit la flotte de l'amiral Saunders, qui de concert avec le général Wolf, assiégeait Québec. Les Français avaient toujours craint la navigation du sleuve St. Laurent où la slotte se trouvait alors, & ils avaient inspiré leurs craintes aux autres nations: il parut nécessaire de le fonder avec soin entre l'isle d'Orléans & la rive du nord, où l'on voulait amener des vaisseaux pour attaquer les batteries françaises qui découvraient & commandaient le camp des Anglais.

Ce fut Cook qui en fut chargé; il y travailla durant la nuit, mais à la septieme il fut découvert, & les Français rassemblerent des canots & des sauvages pour le surprendre, l'enlever ou le poursuivre; il s'enfuit à force de rames; les ennemis ramerent plus vivement encore: déja ils allaient l'atteindre, & pour leur échapper, il n'eut que le tems d'échouer sur le rivage de l'isle d'Orléans, & de s'élancer sur la terre, qu'il touchait à peine, que l'ennemi remplissait sa chaloupe; elle fut emmenée en triomphe aux Français; mais Cook était au milieu de ses compatriotes: il porta bientôt à son amiral une Carte du canal exacte & aussi complette, que si elle eut été l'ouvrage du tems & de la plus grande tranquillité: il y avait plus; elle était bien dessinée, & Cook n'avait jamais appris le dessein.

Le soin, l'exactitude avec laquelle il avait exésuté cette commission, lui en sit donner une seonde; ce sut de faire une Carte du cours du même sleuve, de Québec jusqu'à la mer: il mit, à remplir cet objet, la même activité, la même attention que dans la premiere; sa Carte sut faite, publiée, & c'est celle encore qui guide les navigateurs au travers des bancs & des écueils qui obstruent la navigation du St. Laurent.

Cook passa ensuite sur le Northumberland, vaisseau qui faisait partie de l'escadre stationnée à Halifax où elle paffa l'hiver; notre marin y eut quelques heures de loisir & sut se les rendre utiles; ce fut dans ce tems qu'il essaya de lire & d'entendre Euclide, qu'il voulut connaître & fit des progrès dans l'astronon is. Il trouvait peu de secours dans le lieu où il se trouvait; mais il faisait aussi un meilleur usage de ceux qui étaient à sa portée : d'autres travaux succéderent ; il partit avec une division de la flotte destinée à reprendre Terre-Neuve sur les Français; cette isle fut reprise, & Cook fit le plan du havre & des hauteurs de Placentia; ce travail lui mérita l'estime de l'amiral Graves, devenu gouverneur de Pisle, & la connoissance de son caractere y ajouta encore. Aussi lorsqu'à la paix, cet amiral fut renvoyé dans Terre-Neuve, avec la commission de faire lever le plan des côtes de cette isle intéressante pour le commerce, il pria Cook de l'y accompagner & d'aider à l'exécution de ses projets. Ce jeune marin s'était marié, il y avait

peu de tems, à une femme aimable; mais il ne balança pas à la quitter pour remplir ses devoirs.

Il eut le titre d'ingénieur, & leva d'abord les plans de St. Pierre & Miquelon, petites isles cédées aux François par le traité de paix & dont ils devaient bientôt rentrer en possession; ils n'y furent rétablis que lorsque Cook eut sini son ouvrage.

L'année suivante, Sir Hugh Palliser sut nommé Gouverneur de Terre - Neuve & du Labrador; cet ancien protecteur de Cook, ne l'oublia pas alors, il le sit nommer Ingénieur de la marine pour cette partie des possessions Anglaises, & le destina au travail utile, nécesfaire même, de rectisser les erreurs des cartes de cette partie de l'Amérique; erreurs dangereuses & souvent sunestes aux navigateurs.

Ses Cartes font encore aujourd'hui les meilleures dont les marins se servent; elles guiderent le Ministere Anglais dans le dernier traité de paix, & prouvent son infatigable activité, son exactitude & son intelligence. Il étendit les connaissances qu'on avait sur l'intérieur de Terre-Neuve où des vues de fortune ne peuvent conduire; il y découvrit de nouveaux lacs, & pendant trois étés, il s'occupa sans cesse de la carte générale qu'il en a donnée. Il n'était pas si en-

tièrement voué à cet objet qu'il ne put s'attacher à d'autres; aussi fit-il dans ce même tems un mémoire qui fut inséré dans les transactions philosophiques sous le titre d'observation d'une éclipse de soleil, à Terre-Neuve, le 5 Août 1766, avec la longitude du lieu, déduite de cette observation; & ce mémoire prouva ses progrès dans l'Astronomie.

Tels furent ses premiers pas dans la carriere qu'il a remplie ensuite; déjà elle s'ouvrait devant lui; déjà le goût des découvertes allait lui ouvrir la barrière : ce goût s'était ranimé après quelques instans de lassitude, & le Commodore Byron venait de faire le tour du monde; Wallis, Carteret, Bougainville le parcouraient encore, quand on forma le projet de faire observer le pasfage de Vénus sur le disque du soleil par des astronomes; paffage qu'on ne pouvait bien observer que dans la mer du Sud, dans les isles Marquises, ou dans celles qu'Abel Tasman avait découvertes & nommées, connues aujourd'hui sous le nom d'Isles des Amis. La société royale montra dans un mémoire au roi combien cette observation serait utile pour perfectionner l'astronomie, & demanda qu'il fut armé un vaisseau pour remplir ce but, aux frais de la Nation; le roi accueillit le mémoire

& invita la fociété à choisir les observateurs qui devaient se transporter à la mer du Sud.

D'abord M. Dalrimple fut choisi pour diriger l'expédition; il était bon astronome lui-même, excellent géographe, & membre de la société royale; mais une difficulté que la société ne put lever, ne lui permit pas d'accepter: il voulait être promu au grade de capitaine de vaisseau, sans lequel il ne pouvait commander à un équipage de la marine royale, sans lequel encore il ne devait pas se hazarder dans les mers inconnues d'un autre hemisphère, au risque de n'être ni écouté dans ses avis, ni obéi dans ses oradres.

Le chef de l'amirauté, qui n'était que cela en effet, rejetta cette demande raisonnable, & jura qu'aucune raison ne lui ferait jamais signer une commission de capitaine à un homme qui n'était pas marin. Dalrimple la demandait comme une condition sans laquelle il ne partirait pas; & cette opposition laissa tout en suspense. Le secretaire de l'amirauté, Stephens, proposa de choisir Jaques Cook; il était marin; il avait servi avec succès comme ingénieur géographe; il pouvait être utile à l'astronomie par ses connaissances dans cette science. Il sut nommé avec le titre de lieutenant le 25 Mai 1768. Hugh Palliser avait aidé à cette

nomination; il aida encore à faire le choix d'un navire, de concert avec le nouveau lieutenant; ils en trouverent un dans la Tamife, qu'ils nommerent l'Endeavour ou l'Entreprise: il étoit de 370 tonneaux.

Tandis qu'on l'armait, Wallis arriva dans les Dunes, & apprit que l'isle la plus favorable à l'expédition qu'on méditait, était celle à laquelle il avait donné le nom du roi, & l'isle Otahiti fut déterminée pour le principal objet du voyage; Cook devait aussi s'occuper à perfectionner les découvertes faites & leur en ajouter de nouvelles. On nomma M. Green pour remplir le but astronomique, & Mrs. Banks & Solander se joignirent à lui pour l'histoire naturelle. Le vaisseau partit le 26 Août 1768. Nous avons donné un précis de son voyage, & nous ne repèterous pas.

Le passage de Vénus sut observé de deux lieux dissérens dans l'isle Otahiti, & encore dans une isle voisine; les trois observations dissérerent plus qu'on ne devait s'y attendre, comme on le voit dans les Transactions Philosophiques, Tome LXI.

Il jeta l'ancte aux Dunes, le 12 Juin 1771; ses découvertes, son courage, ses connaissances, l'esprit d'ordre, toutes les qualités qu'il avait manifestées dans son voyage, lui donnerent des droits à l'estime de ses compatriotes, à la pro-

tection du gouvernement, à la faveur de son roi. Il reçut peu de tems après une commission pour commander dans la marine royale; mais il aspirait au grade de capitaine & sentait qu'il en était digne; mais on ne put le lui accorder, parce qu'on aurait donné atteinte à l'ordre établi dans le service de mer. Il était commandant, titre auquel sont attachés les mêmes appointemens, le même pouvoir lorsqu'on était employé: mais on laisse toujours entre ces deux emplois un intervalle; le capitaine peut aspirer aux premiers honneurs dans la flotte, le commandant n'y peut parvenir; il ne peut aspirer encore qu'au grade de capitaine, qui exige un service que Cook n'avait pas.

Il communiqua ses observations astronomiques à la societé royale, il lui donna peu de tems après une table des marées dans la mer du Sud.

Sa réputation s'était étendue, & le public défirait vivement de connaître ses aventures & ses découvertes. On en publia un récit imparsait; c'était l'ouvrage de ceux qui avaient fait le voyage avec lui, mais ce n'était pas le sien. On publia encore le Journal qu'avait fait son dessinateur; Sidney Parkinson; & qu'on lui avait dérobé; cet ouvrage était recommandable par ses gravures; cependant comme il devenait public par une voie illicite, un ordre de la chancellerie en arrêta la vente. L'attente & l'impatience du public, ne furent bien remplies que par la rédaction du docteur Hawkerswort : le voyage de Jaques Cook y fut rédigé sur ses propres Journaux & sur ceux de M. Banks.

Dans fon long voyage au travers de l'Océan Pacifique, il avait prouvé qu'il n'y avait point de terres où diverses Cartes en placent, & où, par divers raisonnemens, on croyait devoir assurer qu'il y avait un Continent: il avait prouvé encore que la Nouvelle Zélande & la Nouvelle Hollande étaient des isles, & non des parties du continent Austral; mais ses découvertes ne l'autorisaient point encore à en nier l'existence.

Plusieurs savans croyaient avoir démontré qu'il fallait qu'il y en eut un, pour maintenir l'équilibre entre les parties de la terre; & ils appuyaient leurs raisonnemens sur les découvertes isolées des navigateurs, & sur leurs conjectures. M. de Brosse avait rassemblé ces saits & ces conjectures dans son Histoire des Navigations dans les Terres Australes; mais l'expérience & des recherches mieux suivies devaient en constater la situation; car on ne doutait presque pas qu'il n'y eut un vaste Continent inconnu. George III était disposé à concourir à tout ce qui pourrait être utile aux scieux

ces, & le lord Sandwich désirait qu'on fit un nouveau voyage qui put fixer l'incertitude que le premier avait fait naître, sur l'existence d'un continent Austral, & étendit encore le cercle de nos connaissances: il sit décider cette entreprise, le roi l'approuva, & tout se disposa pour l'exécuter.

Le succès avec lequel Jaques Cook avait rempli le but de son premier voyage, le fit juger le plus capable de diriger cette nouvelle entreprise, de la rendre utile à la navigation & d'étendre aussi loin qu'il était possible nos connaissances géographiques. On crut devoir réunir deux vaisseaux pour cet objet, les recherches en pouvaient devenir plus faciles, & les dangers en être diminués. On les choisit, on les arma, on les équipa avec soin; les chefs de la marine, éclairés par la fagesse & l'expérience de Cook, avaient préféré des vaisseaux tels que l'Endavour, comme les plus propres à faire des découvertes & des voyages nécessairement plus dangereux que les autres. Les deux navires qu'on y destinait avaient été construits à Whitby : -ils navigeaient depuis 15 à 16 mois, & paraissaient avoir été faits exprès pour l'objet proposé. Le plus grand fut nommé la Résolution; il était du port de quatre cent soixante-deux tonneaux, il eut cent

douze hommes pour équipage, & fut mis fous les ordres de Cook; le second eut le nom de l'Aventure, il était du port de trois cent trentesix tonneaux, de quatre-vingt un hommes d'équipage, & eut pour capitaine Tobias Furneaux. On leur donna une provision abondante d'agrès, de vivres, de tout ce qui pouvait être utile & même agréable. On y ajouta divers objets propres à éloigner le scorbut, ou dont on se proposait d'essayer l'essicacité contre cette maladie redoutable dans les voyages de long cours, tels que de la drêche, de la fauer-kraut ou choux aigres, des choux salés, du bouillon en tablettes, du sagou, de la moutarde, de la marmelade de carotte, du moût de bière, de la bière même. On nomma un dessinateur & peintre de paysages pour faire le voyage, afin d'avoir des tableaux & des dessins qui suppléassent à ce qu'une relation ne peut décrire qu'imparfaitement; on choisit M. John Reynold Forster & son fils pour s'y occuper de l'histoire naturelle & ajouter à ses tréfors; deux astronomes furent chargés des observations astronomiques; ils furent pourvus des meilleurs instrumens & devaient faire l'essai de quatre pendules à longitude, dont trois avaient été construites par Mr. Arnold & une par Mr. Kendal, d'après les principes d'Harrison.

Des préparatifs faits avec autant de soin, conformerent beaucoup de tems, & Cook ne put descendre la Tamise que le 10 Mai 1772, du port de Shéerness où il était entré pour faire réparer ses matures que le 22 Juin, & de Plymouthque le 13 Juillet. Son voyage est le dernier dont nous avons donné le précis.

Il prouva sans replique qu'il n'y avait pas de Continent austral; ou que s'il existait, il était voisin du pôle austral & inaccessible par les glaces qui l'entourent: il détermina la position de quelques terres inconnues, & en découvrit un grand nombre qu'on ignorait. Il sut de retour de ce long voyage le 30 Juillet 1775. Sa relation parut digne d'être imprimée sans être redigée par les mains d'un homme de lettres: son style était naturel, clair, digne de son caractère & de son sujet; il ajoute même à sa gloire: ses Cartes excellentes y donnaient un prix que plus d'élégance n'aurait pas donné à l'ouvrage.

Il semblait, après deux aussi longs voyages, ne devoir aspirer qu'à jouir en paix de sa gloire; mais à peine eut-il entrevu dans un conseil où il assista qu'il pouvait être utile encore, qu'il s'offrit avec entousiasme pour exécuter un projet plus difficile & plus dangereux que les précédens, &

dont il sentait pouvoir mieux remplir le but nu'un marin moins expérimenté.

On cherchait depuis long-tems un passage pour pénétrer en Asie par les mers du Nord, & dernierement on avait fait de nouveaux mais inutiles efforts pour y parvenir par la baie de Hudson. Phipps tentait de déterminer jusqu'où la navigation est praticable vers le pôle boréal, Pickersgill & Young reconnaissaient les côtes de la baie de Baffin, & l'on resolut de tenter encore de parvenir au même but par le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Dès qu'on en eut formé le plan, que le capitaine Cook se sut offert pour l'exécuter, on ne pensa plus qu'à le préparer. Cook jouissait alors d'un poste honorable dans l'hôpital de Greenwich, il voyait sa famille protégée, s'élever sous ses yeux, & ces motifs devaient le retenir dans sa patrie; mais dès qu'on lui parlait d'un moyen de contribuer à sa gloire & à sa prospérité, il ne pensait plus alors au repos; il ne vit qu'avec les yeux de l'espérance, les fatigues & les dangers d'un nouveau voyage plus long, plus hazardeux que ceux qui avaient précédés. Il devait fe rendre de nouveau dans l'Océan pacifique, & là y cingler vers le nord, y visiter les côtes de la Nouvelle Albion, pénétrer en suivant les côtes jusqu'au 65°. de latitude, pour y chercher, pour y

examiner avec soin les rivieres & les entrées qui paraîtraient affez considérables, & tacher d'arriver dans les baies de Baffin & de Hudson, ou avec ses vaisseaux, ou avec de plus petits dont on lui donnait la charpente. Et si ses efforts étaient: si inutiles pour y parvenir, si leur seul fruit était de lui persuader qu'il n'y avait pas de passage pour l'y conduire, il devait hyverner dans le Kamtschatka pour tenter au printems de pénétrer dans la mer Glaciale & de revenir dans sa patrie par le nord de l'Europe.

Comme le récit de ce voyage n'entre pas dans le plan que nous nous étions proposé, nous nous bornerons à un extrait rapide.

Ce voyage fut fait fur deux vaisseaux, dont l'un, la Réfolution, avait déja fait le voyage précédent; & l'autre, nommé la Découverte, était du port de trois cents tonneaux, & fous les ordres du capitaine Clerke; on y embarqua quelques animaux utiles pour les descendre dans l'isle d'Otahiti, diverses graines de plantes légumineuses, & une foule de choses propres à augmenter l'industrie & améliorer le sort des pays où l'on relâcherait. Ils portaient encore une cargaison considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, &c., & de tout ce qui pouvait être utile aux équipages. Ils eurent

58 Appendice sur la vie de Jaques Cook.

des instrumens d'astronomie, deux gardes-tems ou montres marines; & des jeunes gens capables de faire des Cartes, des plans & des vues. Nous laisserons parler Jaques Cook en l'abrégeant; les récits en sont plus intéressans & souvent plus sidèles.



se o bome well many and a second

the same of the property of the same of the

The state of the s

at the same of the same

TROISIEME VOYAGE DE JAQUES COOK.

Ous mîmes à la voile le 11 Juillet 1776, avant la Découverte, & craignant de manquer de provisions fraiches, je résolus d'aborder à l'isle Tenerisse. Nous la découvrimes le 31 du même mois, & y jetames l'ancre le lendemain dans la rade de Sainte Croix. J'achetai des graines, des bestiaux, & des provisions pour les nourrir : tout y est moins cher qu'à Madere, & il est facile d'y charger & décharger par le moyen d'un môle. Le Pic peut servir de méridien commun aux nations de l'Europe; il est fous le 28°, 18' de latitude septentrionale, & sous le 16º, 30' 20" à l'ouest du méridien de Greenwich. Ce Pic n'a pas un aspect imposant, parce qu'il n'est que la plus haute des montagnes qui l'entourent. Sa hauteur est encore incertaine : Herberdeen la fixe à 15, 396 mille anglais, & M. de Borda à 12,340 de ces mêmes pieds. Le fol descend de son sommet au bord de la mer vers Sainte Croix, par des gradations qui ne sont point interrompues,

par des coupures ou des précipices; au levant de Sainte-Croix l'isle paraît stérile; son sol brulé produit beaucoup d'eusorbe succulente; les collines voisines de la mer y offrent l'aspect d'une rangée de cônes: la base du sol y semble être une pierre compacte, pesante & bleuâtre, mêlée de quelques particules brillantes; le soleil brule sa surface dans les parties élevées & découvertes, la pluie en entraîne les parties calcinées, & l'ajoute à la terre cultivable.

Sainte Croix est une petite ville assez bien bâtie; ses églises sont modestes au dehors, décentes au dedans, les maisons en sont commodes; une belle colonne de marbre s'élève en face du môle; le gouverneur des isles Canaries y réside, mais les riches habitent Laguna, où les principaux tribunaux sont établis: cette dernière est grande, mais irrégulière, bâtie comme un village étendu, semé d'assez jolies maisons; elle se dépende, & Sainte Croix s'augmente à ses dépens.

L'isse nourrit peu de chevaux, mais plus de mules, & diverses especes d'oiseaux & d'insectes connus en Europe; on y voit un arbrisseau qu'on croit è être le même que celui qui donne le thé au Jac pon & à la Chine; une espece de limon qui en renserme un autre, & une sorte de raisin excel-

lent pour la phtisse: son commerce consiste principalement en vins, dont on exporte annuellement de quatre à quinze mille pipes; on y fait de l'eau de vie estimée, & un peu de soie: elle ne produit pas affez de bled pour nourrir ses habitans qui paraissent y être au nombre de cent mille ames. Les Guanches, ou les habitans originaire de l'isle, se sont presque tous mêlés aux Espagnols; les hommes y sont de haute taille & d'une charpente solide; leur teint est basané, celui des semmes l'est moins; mais elles sont pâles. Cette isle n'a point éprouvé de tremblemens de terre, ni d'éruptions de volcan depuis celle de 1304, qui combla le port de Garrachia de laves, sur lesquelles on voit aujourd'hui des maisons.

Nous partîmes de Teneriffe le 4 Août, & fix jours après nous vîmes l'isle de Bonaviste, près de laquelle nous eumes à craindre de donner contre un écueil; le 12 nous vîmes celle de Mayo qui n'offre que des vallons, des collines d'une couleur brune & inanimée, où rien n'annonce de la végétation.

La chaleur était étouffante lorsque nous traversames ces parages; le ciel avait toujours cette blancheur terne qui semble tenir le milieu entre la brune & le nuage; en général, rarement jouit-on d'un ciel serein entre le Tropique, le foleil y est d'un aspect plus pâle que dans nos climats, esset d'une vapeur salutaire qui tempère l'ardeur de ses rayons. Cette chaleur ouvre les vaisseaux & propage les sievres, si l'on n'est pas actif pour les prévenir.

Nous vîmes S. Yago le lendemain, & ne nous y arrêtâmes pas. Je sis une expérience avec le thermomètre qui, à la surface de la mer se tenait à soixante-dix-neuf degrés, & descendit au soixantesix à la profondeur de soixante-dix brasses; elle fembla aussi prouver que l'eau est plus salée à cette profondeur qu'à la surface. Nous approchâmes des côtes du Bresil, dont la longitude est mal déterminée encore; nous appercevions divers oiseaux de mer, & nous prîmes un noddie: cet oiseau est un peu plus gros que le merle; il est noir, à l'exception du haut de sa tête qui est blanc; il semble avoir une chevelure poudrée: les plumes blanches commencent à la racine du bec supérieur, se prolongent, & prennent une teinte brunâtre vers le milieu de la partie supérieure du col, où paraît la couleur noire qui le recouvre partout ailleurs; il a les pieds palmés, les cuisses noires, un long bec de la même couleur, & semblable à celui du courlis.

Un vent frais nous fit jeter l'ancre au Cap de Bonne - Espérance le 17 Octobre, où j'attendis la Découverte qui ne nous avoit pas joints encore, & qui n'arriva que le 20 Novembre. Nous calfatâmes nos vaisseaux, nous fimes provision de biscuits, de moutons dont la queue est si graffe, qu'elle se vend autant que le corps entier d'un mouton d'une autre espèce; j'y ajoutai deux jeunes taureaux, deux genisses, deux chevaux entiers, deux jumens, des brebis, des chêvres, des lapins, & de la volaille. Nous fimes peu d'observations nouvelles dans ce lieu: la laine qu'on y recueille est mauvaise, on y manque de bras pour les manufactures, & la population ne s'y entretient guères que par des esclaves; la police y est moins bonne que les Hollandais ne le disent. Le Stellenbosh qui est le meilleur établissement du Cap, n'est qu'un village d'une trentaine de maisons, située au pied d'une chaîne de hautes montagnes; de gros chènes y donnent de l'ombre, & embellissent les déserts qui l'entourent; près de lui font des vignes & des vergers; l'air v est très - serein. Drackenstein, autre établissement, est situé à peu près de même: on v voit plus de petits arbres & d'arbrisseaux. Près de là est un roc de granit différent de celui des montagnes voisines, ayant demi - mille de tour & trois cents pieds de haut. On l'y appelle la Tour de Babylone, ou le diamant de la Perle,

Après avoir donné mes instructions au capi= taine Clerke, nous partimes du Cap de Bonne-Espérance le 1 Décembre, & cherchai encore les isles vues par MM. Marion & Crozet; en chemin j'observai des slots d'une couleur rougeatre; j'y fis puiser & trouvai l'eau remplie de petits animaux rouges qui avaient la forme des écrevisses; des vagues très-hautes, un froid assez vif fatiguèrent nos bestiaux & en firent périr plusieurs, furtout des mâles: ce fut le 12, que je découvris les isles que je cherchais; les navigateurs Français n'en avaient vu que quatre, elles sont au nombre de six; la plus septentrionale qui a neuf lieues de tour, est sous le 46°, 40' de latitude méridionale, fous le 38°, 8' Est de Greenwich: ce qui revient au 55°, 36, 5' du méridien de l'Isle de Fer. La plus grande de ces isles a quinze lieues de circonférence, c'est la plus méridionale. Je laissai aux quatre isles qui avaient été découvertes par M. Marion & Crozet, le nom de ces navigateurs, & donnai aux deux autres le nom du prince Edouard.

Les montagnes de ces isles font élevées, stériles, couvertes de neige; au bas, il y a des arbres & des arbriffeaux; ailleurs le sol paraît couvert d'une espèce de mousse & d'une herbe groffière, semblable à celle des isles Falkland.

Je traversai un détroit sormé par ces isles, & cherchai la terre découverte par Kerguelen, siatuée sur une ligne tirée du Cap de Bonne-Espéarance à la Nouvelle Hollande.

Je découvris le 24 une terre; c'était une isle fort haute & d'environ trois lieues de tour; bientot nous en vimes plusieurs autres; je voulus descendre dans l'une d'elles; mais un ciel obscur, enveloppé de brouillards, rendait cette entreprise dangereuse; nous pouvions heurter des écueils, & les vagues agitées, le vent qui nous poussait sur le bord, ne nous auraient plus permis d'en sortir; la prudence m'obligea de m'éaloigner.

A peu de distance, j'en vis une nouvelle encore; c'était un rocher élevé & circulaire qui
paraît être l'isle appellée Rendez - vous, par M.
Kerguelen, (*) & ne mérite ce nom que pour les
oiseaux. Plus loin, je découvris une terre plus
étendue; c'était celle que je cherchai: nous cinglâmes vers un golfe qui semblait s'ouvrir devant nous; mais bientôt je m'apperçus que je
m'étais trompé, & je doublai un cap auquel
ceux qui avaient déjà vu cette terre, donne ent

^(*) Ce capitaine Breton avait découvert aussi les isles précédentes; voyez ses Voyages.

le nom de Cap Français, & derrière lequel je découvris un havre; le calme me força de jeter l'ancre à fon entrée; la fonde nous apprit qu'il étoit fûr & commode; & la chaloupe qui fe rendit au bord, m'annonça qu'on y trouvait de l'eau douce, des veaux marins, des pingouins & d'autres oiseaux; mais qu'on n'y trouvait pas de bois. J'entrai donc dans le havre, & descendis pour visiter le pays.

Le rivage était couvert de pingouins, de veaux marins si peu sauvages, que nous en. tuâmes sans peine autant que nous le voulûmes; leur graisse nous servit comme l'huile à divers usages: il fut facile encore d'y faire notre provision d'eau; mais nous n'y trouvâmes pas un arbre, pas même un arbrisseau, & il y avait peu de gramens. De la mer, les collines paraisfaient d'une verdure riante; on espérait y faire une riche collection de plantes, & l'on n'y en trouva que d'une seule espèce. On découvrit une bouteille dans laquelle était une inscription latine qui m'apprit que ce port était bien celui où était descendu M. de Kerguelen. J'y en mis une à mon tour, pour constater la visite que ie venais d'y faire.

Le havre où nous étions entrés est facile à reconnaître, par le rocher élevé & percé de part en part qui est à sa pointe méridionale, & par un roc énorme qui repose sur une colline près du fond, qui s'éleve insensiblement, & forme un monticule sur lequel est un grand lac d'eau douce: la plus grande largeur du havre est d'environ mille toises, sa moindre de quatre cents; sa prosondeur varie, mais partout il offre un sond de sable noir, partout un vaisseau peut y être en sûreté.

Je résolus de visiter cette terre avec exactitude; j'en sortis par un tems serein, & nous avancant la fonde à la main, je trouvai un autre cap que je nommai Cumberland, devant lequel est une petite isle élevée, au sommet de laquelle était un rocher que sa figure me fit nommer la Guerite: je passai entr'elle, d'autres isles & la terre, & vis une baie que j'appellai du nom du cap: plus au midi, il en est une autre, qui, décorée de rochers blancs dans sa profondeur, sut appellée Baie blanche: partout le pays nous parut nud & stérile, & le rivage couvert d'oiseaux. Nous continuâmes notre route; mais bientôt nous apperçûmes que la mer était devant nous couverte des vastes lits d'algues; ces plantes croissent sur les rochers au fond de la mer, & il est toujours dangereux de passer dessus l'espace qu'elles remplissent, furtout quand la tranquillité de l'eau ne fait point

découvrir au loin les écueils; j'enfilai les canaux tortueux que ces lits d'algues laissaient découverts, toujours précédé de la sonde qui ne cessa point de nous donner, une profondeur de soixante braffes: cette circonstance qui peut raffurer en d'autres cas, augmentait mes allarmes, parce qu'il était impossible d'éviter le danger en jettant l'ancre. Enfin, un grand rocher caché fous l'eau suspendit notre course. La terre était bordée d'isles basses, de rochers & de bancs de plantes marines; nous essayames d'y pénétrer; mais ils augmentèrent encore notre embarras; je voulus m'en délivrer en m'éloignant de la terre, & j'accrus encore le danger qui nous environnait. La nuit s'approchait, le ciel se couvrait d'épais brouillards, & je ne vis de ressource que dans que que baie à couvert des vents. Heureusement nous en trouvâmes une, je me hâtai d'y entrer, & bientôt nous eûmes lieu de nous en féliciter. Un vent impétueux s'éleva, il agita la mer, & nous eut brisé sur des écueils, si nous y eussions été encore; mais nous n'avions point à le craindre dans le port où nous étions à l'ancre, & il chassa les brouillards qui nous y aurait dérobé la vue du pays que nous voulions visiter & de la mer par laquelle nous voulions nous échapper.

Nous parcourûmes le pays; il était stérile & désolé, & rien n'arrêta notre marche que les précipices formés par les cavernes des rochers ; je vis que je ne pouvais y laisser de quadrupèdes sans les y faire périr de faim. Ce lieu ne peut être habité que par les animaux qu'on y trouve, c'est-à-dire par les veaux marins, les canards, les nigauds, les pingouins : je donnai à l'anse où nous étions le nom de ces derniers.

Nous partimes le lendemain, & franchimes plusieurs lits d'algues où l'on trouva souvent vingt-quatre brasses de profondeur : à trois ou quatre lieues du rivage, nous trouvâmes la mer libre & profonde. Nous reprîmes là notre route; nous vîmes une terre élevée & unie, dominée par une colline en pain de sucre que je nommai Mont-Campbell, derrière lequel on découvrait de hautes montagnes dont les rocs stériles font furchargés de neige, & séparées par des vallées, dont la pente n'est formée que par les débris des monts. Plus au levant, la terre basse se prolonge, & forme une pente que je nommai Digby; c'est la pointe la plus orientale de la Terre de Kerguelen: je m'en approchai, mais ne pus y jetter l'ancre; le vent nous portait audelà, le long de la côte qui tourne ici entre le couchant & le midi. A cinq lieues de la pointe Digby, j'en découvris une seconde, c'est la plus méridionale de cette terre basse, & je lui donnai le nom de Charlotte.

Plus loin, le terrein devient montueux; il nous offrit un canal profond, dont l'ouverture est embarrassée de petites isles, & qui en sépare une grande de la terre que nous venions de visiter. Je n'allai pas bien loin encore pour me persuader que la Terre de Kerguelen ne fait point partie d'un Continent, qu'elle n'est qu'une isle qui du sud au nord ne peut guere avoir plus de trente lieues, & environ deux cents lieues de tour.

Cette isle est la plus stérile de celles qu'on a découvertes dans les mêmes latitudes; une espèce de saxisrage qui croît en larges tousses sur les stancs des collines, en sait presque seule toute la verdure; on n'y trouve à brûler qu'une espèce de tourbe qu'on n'a point essayée; dans de certaines sondrieres, on voit çà & là une plante qui ressemble à un petit chou en sleurs; les siennes forment de longues têtes cylindriques; elle a le goût àcre des anti-scorbutiques, & me parut une plante nouvelle; j'en aurais apporté de la graine, si elle eut été mûre: au bord des ruisseaux on voit deux autres plantes, l'une semblable au cresson de jardin, l'autre est petite, & a

un goût doux; mèlée à l'autre, nous en fimes de la falade; çà & là on trouve quelques autres plantes; mais en général, on peut croire que la Flora de cette isle ne renferme pas au - delà de dix-huit plantes.

Le seul quadrupède que nous y vîmes, est le veau marin, si on peut lui donner ce nom; mais on y trouve plus d'oiseaux de mer: le canard y a la groffeur d'une sarcelle, & fournit un bon mêts; il se montre sur le le flanc des collines; le péterel damier, le bleu, le noir n'y font pas en grand nombre; le second semble se creuser des terriers, celui qu'on y voit plus communément est le grand péterel, qui a le plumage brun, le bec & les pieds verdâtres; il y vit de phoques & d'oiseaux morts; l'albatrosse grise, le grand albatrosse qui est le plus commun, & un plus petit qui a la tête noire, se voyent aussi dans cette triste contrée; mais moins fréquemment que les pingouins, dont le, plus grand a la tête noire, la partie supérieure du corps d'un gris de plomb, l'inférieure d'un beau blanc, & les pieds noirs; deux larges bandes jaunes descendent des deux côtés de la tête, le long du cou, & se rencontrent sur la poitrine; son bec est long & rougeâtre: il en est deux autres espèces bien moins grandes; l'une

a fur le haut de la tête une tache blanche, le dessuis du corps est d'un gris noirâtre, le bec & les pieds sont d'un jaune pale; l'autre longue de deux pieds, large de vingt pouces, a le ceu & le dessus du corps noir, le reste est blanc; sa tête est ornée d'un arc jaune qui finit de chaque côté par des plumes molles que l'oiseau redresse. Ce dernier ne se mêle point avec les autres. On y a vu encore deux espèces de nigauds, la corbine d'eau, ou petit cormoran, & un autre, blanc sous le ventre, noir sur le dos qui se retrouve à la Nouvelle Zélande, à la Terre de Feu, & à l'isle de Géorgie.

Ces isles fournissent aussi des hirondelles de mer, des poules du port Egmont, & un oiseau de la grosseur du pigeon qui forme des volées nombreuses; il est blanc; son bec noir a la base recouverte d'un bourlet de corne, ses pieds sont blancs, & semblables à ceux du courlis. Le poisson n'est pas abondant sur les rivages, nous n'y vimes qu'une espèce inconnue de poissons de la taille d'une petite merluche: il a le museau alongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs & très-forts, le ventre gros; son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous y vîmes quelques moules, quelques lépas, quelques étoiles & anémones de mer,

Cette terre, par les éboulemens dont elle offre les traces, paraît avoir essuyé des commotions violentes: les débris des rocs y sont entassés çà & là, & les collines sont fendues & crevassées: de gros torrens qui murmurent toujours, semblent annoncer que la pluie y est continuelle, & tout ce qui n'y est pas roc, y est marécageux: on n'y voit point d'indices de métaux; une pierre dure, d'un bleu soncé, mèlée de quartz & de mica, fait le sond des collines; elle est melée d'une pierre cassante & brune, d'une autre qui est noire, d'un gris jaune ou couleur de pourpre, & de gros morceaux de quartz demitransparens, formant des crystaux poliædres de forme pyramidale.

Je partis de la Terre de Kerguelen pour me rendre à la Nouvelle Zélande, où je devais faire provision d'eau, de bois & de foin pour les bestiaux que je portais; mais l'espace à parcourir était immense, & nos besoins commençaient à devenir pressans; & je résolus de descendre à la terre de Van Diemen. Nous y vinmes au travers d'un air toujours obscur & chargé de brouillards; le 24 Décembre nous la découvrimes, j'en suivis deux jours les rivages qui paraissaient y former de bons havres; puis nous jetâmes l'ancre: l'eau, le bois s'y offraient de toutes

parts à nos yeux; mais l'herbe y était rare & grossière. Tandis que nous faisions nos provisions, nous vimes arriver huit naturels du pays, qui montrèrent la plus grande confiance, ils étaient fans armes, absolument nuds, mais ils avaient le corps piqueté & paré de lignes droites ou courbes: leur stature est moyenne, leur corps mince, leur peau est noire, leur chevelure noire & laineuse; mais ils n'ont pas les lèvres grosses & le nez plat des nègres; leur physionomie n'était pas désagréable, leurs yeux étaient beaux, leurs dents belles, mais sales; leur barbe & leurs cheveux étaient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge: ils reçurent nos présens avec indifférence, refuserent de manger du pain, du poisson; mais acceptèrent des oiseaux. L'un d'eux avait un bâton court à la main; c'est une arme de trait qu'ils lancent avec assez de maladresse; l'Indien Omaï que nous ramenions dans son isle, voulut leur montrer que nos fusils portaient des coups plus furs; mais l'explosion leur causa tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent dans leurs forèts, & ne reparurent que quelques jours après. Ils revinrent ensuite en plus grand nombre, & sans témoigner de crainte ; l'un d'eux était une espèce de bouffon défiguré par une bosse énorme: le cou de la plupart était décoré de trois ou quatre cordes

tirées de la fourrure de quelque animal; une bande étroite de peau de kanguroo environnait la cheville du pied de quelques autres; ils mettaient peu de prix aux outils de fer, mais un collier de grains de verre parut leur faire plaisir. Ils semblent n'avoir aucune idée de la pèche; ils n'ont ni canots, ni pirogues: il y a lieu de croire qu'ils vivent des coquillages dont les bords de la mer sont remplis: leurs maisons sont ou des huttes formées avec des perches, & couvertes d'écorce, ou des troncs d'arbres creusés par le tems, les insectes & le seu. Une peau de kanguroo flotte sur les épaules & autour de la ceinture des femmes; elle est utile peut-être pour porter leurs enfans, car elle ne s'étendait pas assez pour servir la pudeur: leur peau noire était piquetée comme celle des hommes; plusieurs avaient la tête rafée, d'autres conservaient leurs cheveux d'un côté, & quelques - unes avaient une tonsure comme les prêtres Catholiques: les enfans nous parurent jolis, les vieilles femmes très-laides; les galanteries de nos officiers déplurent aux maris, & furent rejettées avec dédain par les femmes; ceux-là leur ordonnèrent de se retirer, & elles obéirent, quoique avec répugnance. Je blâmai ces messieurs, parce qu'une telle conduite en nuisant à l'équipage, donne aux originaires une jalousse qui peut exposer la sûreté de tous.

Cette terre reçut son nom de Tasman, qui la découvrit en 1642. C'est la partie méridionale de la Nouvelle Hollande qui est la plus grande isle du monde connu: le sol en est assez élevé, bien boisé; il paraît avoir des rivieres & beaucoup de ruisseaux; sa fertilité s'annonce par la verdure dont il est couvert. La baie où nous nous trouvions est vaste & sûre, elle est poissonneuse; derrière elle, est une plaine d'un sol jaunâtre où est un lac d'eau falé, qui nourrit des truites & des brêmes blanches; partout ailleurs on ne voit qu'une vaste foret d'arbres élevés, que les arbrisseaux & les débris d'arbres rend presque impénétrable. En général, le pays est sec & fort chaud; il paraît n'avoir point de minéraux, point de végétaux comestibles. L'espèce d'arbre qui peuple les forêts est fort haute, trèsdroite, n'ayant de branches qu'au sommet; l'écorce en est épaisse & blanche, le bois dur & pesant; il en suinte une resine transparente & rougeatre; ses feuilles longues, étroites, pointues, portent des grappes de petites fleurs blanches; des calices différens semblent devoir faire admettre deux espèces de cet arbre: ses feuilles & son fruit ont un goût piquant &

agréable, ils répandent une odeur aromatique.

Il y a une autre espèce d'arbre, haut de dix pieds, très-branchu, qui a des seuilles étroites & une large sleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens: son fruit resemble à la pomme de pin.

Un arbrisseau qui a des rapports avec le myrthe, un glayeul, le jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'oseille sauvage, la larme de Job, quelques espèces de sougères, des mousses, & quelques autres plantes particulières au pays, sont tout ce qu'on y trouve de végétaux. Le seul quadrupede qu'on y ait vu, est l'opossum, il a deux sois la grosseur d'un rat, est noirâtre dans la partie supérieure du corps, blanc dans l'inférieure; l'extrêmité de sa queue est blanc & sans poils; il vit de baies qu'il cueille en s'accrochant aux branches des arbres: le kanguroo l'habite aussi, il paraît n'y être pas rare, mais nous ne pûmes en voir.

Il y a un grand nombre d'oiseaux, tels que des aigles bruns, des corneilles, des perroquets jaunes, de gros pigeons, une espèce de grives, un oiseau plus petit, qui a une longue queue, le cou & une partie de la tête couleur d'un bel azur, de goëlands, des pies noires, un joli pluvier à huppe noire, des canards, des nigauds.

On trouve dans les bois des serpens noirâtres, un gros lézard, long de quinze pouces & de six de tour, nuancé de noir & de jaune, & un plus petit, couleur de rouille au-dessous, brun & doré au-dessus.

Mais la mer y est plus riche que la terre; là se trouve le poisson éléphant, des raies, des nourrices, des brêmes blanches, des soles, des carrelets, des tregla, des mulets tachetés, l'athererina hepsetus qui a une bande d'argent sur le côté, & d'autres encore qui offrent la plupart une nourriture saine & abondante.

Les rochers y font enrichis de coquillages, tels que l'étoile de mer, les lépas, l'éponge, la tête de méduse, le lièvre marin, &c. On y voit aussi un grand nombre d'insectes, des sauterelles, des papillons, des teignes nuancées de couleurs agréables; il y a diverses espèces d'araignées; la mouche scorpion y est rare; les mousquites & la grosse fourmi noire y sont très-incommodes.

Les habitans ressemblent à ceux des isles Tanna & Manicola, & paraissent être d'une même race avec eux; leur prononciation est un peu rapide. Peut- être qu'avec des recherches plus approfondie & une plus grande connaissance des langues, on pourra prouver que toutes les peuplades répandues au levant, de la Nouvelle Hollande à l'isle de Pâques, ont une souche commune.

Le 30 Janvier 1777, à huit heures du matin, nous partîmes de la Terre de Van Diemen, après y avoir mis dans les forêts un verrat & une truie: un bon vent du couchant enflait nos voiles, mais bientôt il vint du midi, & amena une chaleur infupportable, bientôt il devint un ouragan; nous le foutinmes en continuant notre route, & le 10 Février, nous vímes les côtes de la Nouvelle-Zélande; le lendemain, nous jetâmes l'ancre dans le canal de la Reine Charlotte: nous y descendîmes, élevâmes nos observatoires, dressames nos tentes, & sîmes les provisions que cette terre peut fournir.

Les habitans ne tardèrent pas à se montrer; quelques - uns montèrent à bord, & nous connaissaient tous; d'autres se refusèrent à nos invitations; les présens, les démonstrations d'amitié ne purent les déterminer à venir sur les vaisseaux; je pensais, & j'eus raison de le penser, qu'ils craignaient que je ne vinsse venger ceux qu'ils avaient tués dans mon dernier voyage: Omaï qu'ils connaissaient, leur avait parlé de ces meurtres, ils me connaissaient & sentirent que je ne devais pas les ignorer, ni en avoir perdu

le souvenir: je sis mes efforts pour les convaincre que je ne venais point pour les punir, & j'y réussis; bientôt ils ne montrèrent ni crainte ni désiance.

Je me bornai à ne pas exposer mes gens à leurs attaques, & à les défendre de leur perfidie. Des gardes veillèrent fur ceux qui coupaient le bois, qui remplissaient les futailles, qui reparaient les vaisseaux, qui faisaient des provisions pour le bétail, comme sur ceux qui faisaient des observations astronomiques. Les familles Zélandaises étaient accourues & s'établissaient autour de nous; ils y construisirent des huttes avec une promptitude singulière: au moment que leurs pirogues atteignent le rivage, les hommes s'élancent fur la terre, arrachent les plantes & les arbriffeaux du champ qu'ils ont choisi pour y élever leur village, & tiennent leurs armes toujours près d'eux & sous leur main; une partie des femmes veillent sur les pirogues, d'autres sur leurs provisions & leurs meubles; quelques-unes préparent les alimens : les huttes s'élèvent & suffisent pour les mettre à couvert du vent & de la pluie: elles sont séparées par des palissades & des barrières, & distinguent ainsi les tribus ou familles qui travaillent & vivent en commun. Ils pêchaient, & nous vendaient une partie de leurs poissons.

poissons. Ces alimens frais, les végétaux & la bierre de pin dissipèrent les symptômes de scorbut qui avaient commencé de se manifester.

D'autres insulaires de l'intérieur du pays, vinrent nous rendre visite, & apportèrent à notre marché des outils, divers instrumens, du poisson & des femmes : ces dernières ne furent pas recherchées, & ce fut un bonheur pour nous; car cette sorte de commerce peut être utile à une colonie qui s'établit & qui veut s'étendre; mais elle est toujours dangereuse & souvent funeste aux navigateurs. Parmi ces insulaires, je distinguai un chef nommé Kahoora; c'était celui qui avait dirigé la troupe de guerriers qui avait massacré le détachement du capitaine Furneaux, & tué lui-même M. Rowe: ses compatriotes le craignaient, mais ne l'aimaient pas; plusieurs voulaient m'engager à lui donner la mort; mais si j'avais suivi les conseils de ces hommes toujours divisés, j'aurais exterminé leur race entière; chaque peuplade me priait d'exterminer sa voifine.

Je trouvai des choux, des oignons, du pourpier, des radis, des patates & d'autres plantes que nous avions plantées dans notre dernier voyage; les patates étaient un peu foignées par les naturels du pays qui les aimaient, mais ils n'en ont point planté, & ils négligent toutes les autres plantes. Dans une de mes excursions, je voulus voir le lieu où nos malheureux compatriotes furent massacrés; j'y rencontrai mon vieil ami Pedro, qui montra d'abord quelque crainte; mais à qui mes présens la firent bientôt perdre. Je voulus savoir des particularités de cet événement malheureux, Omaï nous servit d'interprête, Pedro & ses compagnons répondirent avec franchise, comme des hommes qui ne craignaient pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens; car aucun d'eux n'avait eu part au combat. Ils nous dirent que des Zélandais avaient enlevé du pain & du poisson à nos gens, tandis qu'ils dinaient assis sur l'herbe, à deux cents pas de leur canot; qu'ils frappèrent les voleurs, que la querelle s'animant, deux Zélandais furent tués, qu'avant que les Anglais eussent repris leurs armes, les Zélandais s'étaient précipités sur eux & les avaient accablés par le nombre : ce massacre ne fut point prémédité, & l'on convaient unanimément que Kahoora n'avait formé ce projet, qu'après avoir vu nos gens venger leurs pertes en frappant ses compatriotes: Pedro vint s'établir auprès de nous: le vrai nom de ce chef est Matahouah.

Deux ouragans vinrent nous tourmenter; nous

leur échappames avec peine, car ils sont ici trèsviolens & assez communs; les vapeurs qui surchargent toujours les montagnes élevées qui dominent la plaine, augmentent l'impétuosité du vent & le rendent aussi plus variable.

Toutes nos provisions étant faites, nous quittâmes ces lieux; mais je ne pus encore fortir du détroit. Pedro & un chef d'une tribu que je n'avais point vu encore, vinrent nous dire adieu, ou plutôt demander des présens. Je donnai au premier une chèvre & un bouc, au second un verrat & une truie: ils me promirent de ne pas les tuer; mais je doutai de leur promesse; ils avaient tué tous les animaux que nous y avions laissés dans notre dernier voyage, & il ne restait plus qu'une truie, que Tiratou, un de leurs chefs, avait conservée avec des coqs & des poules; on me dit cependant qu'il y avait encore de ces derniers dans les bois.

J'avais d'abord eu le dessein de laisser à la Nouvelle Zélande, des chèvres, des cochons, un taureau & deux genisses; mais cette disposition insouciante des habitans, pour tout ce qui pouvait leur être avantageux, rendait nécessaire de mettre ces animaux sous la protection d'un chef puissant, qui sentit lui-même l'utilité dont ces

animaux pouvaient ètre au pays. Mais je n'en trouvai pas, & tout ce que je pus faire, c'est de disperser dix ou douze cochors dans les bois, comme je l'ai fait à dissérentes époques, asin que ceux qui suivront mes traces en puissent trouver au moins dans l'état sauvage.

Nous vinmes jeter l'ancre près de Motuara; là, Kahoora vint me visiter avec toute sa famille; Omaï voulait que je le sisse tuer. On pend, chez vous, disait-il, celui qui en tue un autre; ce barbare en a tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique ses compatriotes le désirent & qu'elle soit juste. Kahoora sut essrayé, il étendit les bras & baissa la tète; il semblait attendre la mort; mais je le rassurai, & il me sit le récit de cette sunesse aventure: il ne disséra de celui de Pedro, qu'en ce qu'il accusa un des matelots Anglais d'avoir nécessité les vols des Zélandais en resusant de payer le prix d'une hache de pierre vendue par un des siens.

Kahoora était fans défense au milieu de nous; il savait n'être pas aimé des siens; il savait peutêtre qu'ils nous excitaient à lui donner la mort. Cependant dès que je lui eu dit que je ne voulais pas venger la mort des Anglais par la sienne, il montra une consiance qui l'honorait à mes yeux & qui me flatta; il désira qu'on sit son portrait, & se tint assis & tranquille jusqu'à ce que M. V eber l'eut achevé.

Omaï désirait emmener un Zélandais aux isles de la Société; il inspira ce désir au jeune Taweiharooa, dont la mere respectée vint le voir pour la derniere fois; elle le quitta en lui témoignant la plus grande tendresse, & lui promit qu'elle ne verserait plus de larmes; elle tint parole, & parut gaie le lendemain; Taweiharooa emmena un petit garçon de neuf à dix ans pour lui servir de domestique; ses parens le lui offrirent d'eux-mêmes, & le quitterent avec indifférence après lui avoir ôté ses habits : en vain je leur fis comprendre qu'ils ne reverraient plus leur enfant; leur insouciance sur ce point me fit consentir au projet d'Omai, car ces deux Zélandais n'avaient rien à perdre en s'établissant dans les isles où nous allions.

Ces Zélandais font malheureux avec la faculté de ne pas l'être; la crainte d'être massacrés, le désir de la vengeance les agitent sans cesse; leurs ressentimens sont implacables, leur triomphe est horrible; l'ennemi vaincu est toujours tué & mangé; aussi sont inquiets, toujours sur leur garde, pour n'être point surpris, & ce qui est plus singulier encore, pour n'être pas damnés; car selon eux, l'homme dont le corps est mangé

par ses ennemis, doit être condamné à des seux éternels, tandis que son barbare vainqueur doit habiter avec les dieux. Il est vrai qu'ils ne mangent que leurs ennemis.

Ils n'ont point de moraïs, les pratiques de religion ne les raffemblent jamais; mais ils ont des prètres qui prient les dieux pour eux dans les affaires qu'ils entreprennent; je conjecture qu'ils ont quelques idées superstitieuses sur les cheveux; souvent j'en ai vu de suspendus à des branches d'arbres; ceux qui voyagent chez eux, & ce sont ordinairement les marchands de talc verd, y sont reçus avec hospitalité; les Zélandais prétendent que cette pierre sut d'abord un poisson, qui ayant été pris & traîné sur le rivage, prend la dureté & la couleur du talc; le fait est qu'ils le retirent d'une grande mare ou lac.

Un homme y prend deux ou trois femmes s'il lui convient ou lui plait de le faire; elles font plus malheureuses que les hommes dont elles partagent le sort; les filles qui ne se marient pas sont abandonnées à elles mêmes. Les hommes sont contens de leur ignorance, & ne desirent point d'en sortir; ils écoutent sans comprendre & sans se soucier de comprendre.

Taweiharooa nous raconta dans la route, qu'avant l'arrivée de l'Endeavour, & par conféquent avant celle de Mrs. de Surville & Marion, un vaiffeau avait abordé dans un port de la côte nordouest de Terra - Vitte, dont le capitaine leur donna un quadrupède, & y eut un fils qui vivait encore; que ce vaisseau leur laissa une maladie que je reconnus être la vénérienne, qu'ils guérissent ou tempèrent aujourd'hui avec des bains de vapeur. Ce jeune homme nous dit encore qu'on trouvait dans le pays, des lézards de huit pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme, & qu'ils se forment des terriers où on les étousse.

Les montagnes de la Nouvelle Zélande repofent fur des lits horisontaux ou obliques d'un grès jaunâtre & cassant, mêlé de quartz; le sol est aussi jaunâtre, il ressemble à de la marne & n'a gueres que deux pieds de prosondeur; il est trèsfertile; la végétation y montre toute sa force par les grands arbres & la multitude d'arbrisseaux qu'on y trouve; les orages, les pluies y durent peu; l'été, l'hiver y sont modérés; les arbres n'y perdent leurs seuilles que lorsqu'au printems les nouvelles qui poussent détachent les anciennes. La culture y serait pénible, parce que la pente rapide des collines n'y permettrait pas l'u-fage de la charrue.

Il y a deux especes de grands arbres sur les collines: l'un a le port du sapin; mais ses baies & ses seuilles ressemblent davantage à celle de l'if; c'est de celui-là que nous faissons de la bierre; l'autre dissère peu de l'érable. Dans les petites plaines, on en trouve des especes plus variées; deux portent un fruit de la grosseur de nos pommes; l'un est jaune, l'autre noir; ni l'un ni l'autre ne sont agréables au goût; mais les Zélandais les mangent. On y trouve une espece de philadelphus, dont les feuilles nous fervaient de thé, & un arbre qui par ses feuilles rondes & tachetées exhale une odeur désagréable, & dont les sleurs ressemblent au myrthe. Le celeri y est abondant; la plante que nous appellions cochléaria en differe, & pour l'usage, il est bien préférable au nôtre : le liseron, la morelle, l'ortie, une vingtaine d'especes de fougere, une véronique buissonneuse, les chardons, l'euphorbe, le lin, la panacée, une multitude d'autres plantes revêtent les plaines & les collines. Il en est une qui produit un lin foyeux plus beau que celui d'Angleterre; elle croît sur les bords de la mer, elle forme des touffes, ses feuilles ressemblent à celles du jonc, sa tige porte des sleurs jaunatres

remplacées par une longue cosse remplie de petites graines noires & lustrées: on y trouve une espece de poivre long.

Les oiseaux semblent aussi être particuliers au pays, quoiqu'on les range sous les dénominations connues: tels font de gros perroquets à têtes blanches; des perroquets verts au front rouge; de gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs sous le ventre, verts par tout le reste du corps, ayant le bec & les pieds rouges; deux especes de coucous, dont l'une est brune & tachetée de noir; l'autre aussi petite qu'un moineau, est d'un vert éclatant dessus, ondoyé de vert de brun & de blanc dessous; le poy qui est noir avec des teintes verdâtres, se fait distinguer par une touffe de plumes blanches & bouclées qu'il porte fous la gorge; une espece plus petite qui a le dos & les ailes brunes. deux ouies au-dessous de la racine du bec, & que nous appellames petit oiseau à cordon, pour le distinguer d'une autre espece qui ayant la grandeur du pigeon ordinaire, a deux larges membranes jaunes & pourpres à la racine du bec, est d'un noir bleuâtre, & a un bec court, d'une forme singuliere; les gros becs y ont le plumage brun, mais rouge sur la queue; des pies de mer noires, à bec rouge; des nigauds huppés, couleur de plomb, mais tachetés de noir fur les

aîles & les épaules, & d'un noir velouté, nuancé de verd sur le derriere du corps; des goelands, des hérons, des rales, des alouettes, un petit oiseau verdâtre, qui est presque le seul qui anime les forêts par ses chants, mais qui fait entendre le concert d'une centaine d'oiseaux & que nous l'appellions le moqueur; & beaucoup d'autres espèces.

La mer y nourrit des mulets, des poissons éléphans, des carrelets, des brêmes couleur d'argent qui ont une tache noire sous le cou, des congres, un poisson noirâtre qui ressemble à la brême, un autre de même couleur que nous appellions le charbonnier, un autre qui est rougeâtre, paraît avoir un peu de barbe, & qu'on ne prend que la nuit; des saumons, des raies, une espece inconnue encore, qui a la forme du dauphin, est de couleur noire, a des mandibules fortes & osseuses, & des nageoires de derriere qui s'alongent beaucoup.

On y voit un grand nombre de différens coquillages, peu d'infectes, quelques papillons, de petites fauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, beaucoup de mouches; celle de fable, aussi incommode que le mousquite, y est le seul animal malfaisant.

Cette isle si étendue n'a de quadrupèdes qu'un petit nombre de rats, & une espece de chiens

renards élevés dans la domesticité. Le régne minéral y est aussi pauvre.

Les Zélandais n'ont pas les traits des nègres, ils n'en ont pas la chevelure; mais leur nez est épatté vers la pointe; leurs yeux font grands & d'une extrème mobilité; leur physionomie est ouverte & affurée, mais férieuse dans l'age mur : nous avons parlé de leurs habillemens, de leur parure, de leurs huttes, de leurs pirogues, de leurs armes, de leurs usages: ils ont peu de cette senfibilité forte & délicate qui nous attache à nos enfans & à nos amis; cependant quand ils les voyent mourir, ils poussent des cris douloureux, se découpent le front & les joues avec des coquilles ou des pierres aiguës, mêlent leur sang à leurs larmes, & en font une espece de simulacre qu'ils portent à leur cou; s'ils les revoyent après une longue absence, ils se découpent aussi le visage & poussent des cris frénétiques : mais ces marques d'un attachement tendre deviennent une espece de pratique habituelle que les enfans imitent de leurs parens, peut-être sans sentir bien vivement, ni la tendresse, ni la joie ou la douleur qu'il inspire.

Nous nous éloignames de la Nouvelle Zélande le 25 Février; dès que nous l'eûmes perdue de vue, le mal de mer inspira des idées tristes à

nos deux jeunes Zélandais; ils se répentirent d'être partis, ils verserent des larmes, ils deplorerent leur résolution en faisant l'éloge de leur pays; les confolations que je leur donnai furent inutiles aussi longtems que le mal de mer les tourmenta; mais quand il les eut quittés, leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & enfin ils n'en firent plus, parurent oublier la Nouvelle Zélande, & ne penserent qu'à nous qu'ils aimerent comme leurs compatriotes.

J'avais pris la route la plus courte pour me rendre à Otahiti; durant cette navigation nous n'apperçumes que quelques oiseaux du Tropique, & un gros tronc d'arbre garni de barnacles : le 29, la Découverte m'avertit par un fignal qu'elle voyait une terre; nous la vîmes aussi du haut des mâts, & nous l'approchâmes. Après avoir doublé une pointe de cette isle, je vis des hommes qui vinrent s'affeoir tranquillement sur la chaine de rocs qui l'entoure; quelques-uns nous suivirent le long du rivage en chantant en chœur: nous étions affez près de la côte pour distinguer tous leurs mouvemens; on en voyait fur la grêve, armés de longues piques & de massues qu'ils brandissaient d'une maniere menaçante disaient les uns, ou d'une maniere amicale disaient les autres. La plupart n'avaient de vêtemens qu'une ceinture

qui passait entre leurs cuisses; quelques - uns portaient sur leurs épaules un manteau bariolé de couleurs différentes; leur tête était enveloppée, ou d'une espece de turban blanc, ou d'un chapeau de figure conique; leur teint était basané, leur stature moyenne; ils paraissaient avoir de l'embonpoint & être robustes. Deux d'entr'eux s'approcherent de nous dans une pirogue; mais ils femblaient nous craindre. Omaï leur parla, & ils prirent de la confiance ; nous leur jetâmes des clous & des grains de verre liés à un morceau de bois; mais ils parurent respecter notre présent & ne le délierent point, peutêtre parce qu'ils l'avaient désiré pour leur Eatooa ou Dieu. Omaï leur demanda s'ils mangeaient leurs ennemis, & ils répondirent que non, en montrant de l'indignation & de l'horreur. L'un d'eux se nommait Mourooa & avait une cicatrice au front, qu'il nous dit avoir reçue dans un combat contre les habitans d'une isle située au nord-est. Leur chef leur avait recommandé la prudence, & ils balancerent de monter sur le vaisseau dont ils avaient ordre de demander le nom du capitaine. On leur demanda le nom de l'isle; elle s'appellait Mangua.

Mourooa était bien proportionné, sa physionomie était agréable, son caractere gai, son teint femblable à celui d'un Portugais, sa chevelure était longue, noire, nouée au sommet de la tête avec un morceau d'étosse; cette étosse qui sert à leur ceinture est tirée du meurier; un gramen entrelassé lui formait une espece de sandale; sa barbe était longue; il était tatoué comme ses compatriotes: tous ont les lobes des oreilles percé; l'ouverture en est fort grande: deux nacres de perles polies & une tresse de cheveu pendaient au cou de Mourooa: nous ne vîmes qu'une pirogue dans cette isle; elle était étroite, bien saite, longue de dix pieds; l'avant en était couvert d'un bordage plat, l'arriere s'élevait de cinq pieds & sinissait en sourche.

Je descendis dans un canot pour arriver dans l'isle, & Mourooa vint m'y joindre sans crainte; il nous indiqua les deux endroits où nous pouvions aborder; mais dans l'un & l'autre, je vis qu'on ne le pouvait sans danger, & je ne pus trouver de lieu pour y jeter l'ancre. Je renonçai donc à y débarquer, & je retournai au vaisseau, après avoir été un peu volé par quelques-uns de ces insulaires qui étaient venus vers nous à la nage. Mourooa revint avec nous à bord, sans témoigner aucune crainte.

Il témoigna peu de surprise en voyant nos quadrupedes, peut-être il était trop inquiet pour luimême pour s'étonner des objets qui frappaient pour la premiere fois ses regards: il marqua même de l'effroi lorsqu'il vit le vaisseau s'éloigner de son isle: il fut un peu rassuré lorsqu'il me vit mettre le canot en mer pour l'y reconduire; en sortant de ma chambre, il faillit tomber sur une de nos chèvres, mais il surmonta son effroi pour regarder l'animal & demander à Omaï quel oiseau c'était. Il descendit dans le canot, & quand il sut près des rochers, il gagna le rivage en nageant: ses compagnons l'entouraient encore, sans doute pour satisfaire leur curiosité, lorsque nous nous éloignâmes vers le nord.

Ce fut avec regret que je renonçai à visiter cette isle; elle a cinq lieues de tour, son élévation est médiocre, le sol en est uni; au centre elle a de petites collines: la pente, de leur sommet à la mer, est couverte de petits arbres épais & d'un verd soncé, qu'on crut être des rimas; près du rivage on voit des dracaena, la côte est bordée d'arbres qui ressemblent à de grands saules: toute l'isle est d'un aspect agréable, & la culture pourrait en faire un charmant asyle. Elle doit être sertile, car ses habitans sont nombreux & bien nourris; ils paraissent n'avoir aucun quadrupède; mais la banane, le fruit à pain, le taro ne leur en laissent pas sentir le besoin: nous vimes

divers oiseaux marins errer sur ses côtes. Ses habitans sont d'une belle figure; leur peau est douce; ils sont gais, & paraissent voluptueux; leurs mœurs paraissent semblables à celles des Otahitiens: leurs maisons situées dans des boccages, ressemblent à celles de ce peuple; ils saluent en touchant le nez de l'étranger avec le leur, & lui prennent la main qu'ils frottent sur leur nez & leur bouche: elle est située sous le 21° 57' de latitude méridionale, & le 201 de longitude à l'orient de Greenwich, ou 218° 28' de l'isle de Fer.

Le lendemain, nous découvrimes une nouvelle terre vers le nord; cette isle nouvelle avait l'apparence de celle que nous venions de quitter; près d'elle en était une plus petite que je laissait pour tenter d'aborder l'autre: nos canots y allerent chercher un mouillage; des pirogues s'approcherent de nous, elles étaient longues, étroites, munies d'un balancier; l'arrière en était élevé, l'avant se prolongeait sous la forme d'un manche de violon. Nous jetâmes aux insulaires des couteaux, des grains de verre & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent des cocos. Ils monterent sans crainte sur nos vaisseaux. Une autre pirogue vint après que ceux ci se furent retirés, m'apporter un présent de bananes; je don-

nai à son conducteur une hache & un morceau d'étoffe rouge qui le rendirent fort content: c'était le chef de l'isle qui me faisait ce présent.

Une double pirogue montée de douze hommes, nous aborda ensuite; ils chantaient en chœur, & quand ils eurent sini, ils monterent sur le vaisseau, me demanderent & m'offrirent un petit cochon, des cocos & une natte; on leur sit voir le vaisseau, mais rien n'y attira leur attention: ils eurent peur des chevaux & des vaches: les moutons & les chèvres excédaient encore la mesure de leurs idées; ils les croyaient des oisseaux, quoiqu'ils eussent des quadrupèdes; mais ils ne ressemblaient pas à ceux que nous avions. Ils auraient desiré des chiens, animaux qu'ils connaissent & ne possedent pas; nous ne pouvions les satisfaire.

Ces infulaires ressemblaient à ceux que nous venions de quitter, & s'habillent de même; leur teint était plus noir; mais leurs semmes étaient assez blanches, les oreilles de ces Indiens étaient percées, & non fendues; leurs jambes sont piquetées, leurs pieds couverts d'une sandale faite de gramens. On ne pût trouver de mouillage: l'isle est environnée d'un rocher de corail; ces habitans paraissant être de bonnes gens, nous espérâmes qu'ils pourraient nous apporter de l'herbe

& des fruits de bananes pour nos bestiaux, & je résolus d'essayer de les y engager. De nouvelles pirogues nous apporterent de nouveaux présens; car ils ignoraient l'usage des échanges: ils me donnerent un cochon, des bananes, des cocos pour obtenir un chien; ils ne voulaient que cela. Omaï eut la générosité de leur céder celui qu'il amenait de Londres, & les insulaires se retirerent très-satisfaits.

l'envoyai deux canots pour tenter d'exécuter ce que nous avions projeté; Omaï accompagna mon lieutenant Gore, pour lui servir d'interprète. Je les suivis avec les yaisseaux; je vis nos canots attachés & vis-à-vis un nombre prodigieux d'infulaires; j'en conclus que nos gens avaient débarqué dans l'isle, & m'approchai de la côte autant que les écueils me le permettaient, afin de pouvoir les fécourir s'ils en avaient besoin; mais la cinture de roc était un obstacle que nous ne pouvions franchir; les infulaires me raffurerent en venant sur mon vaisseau; car s'ils avaient en des desseins sinistres, ils ne seraient pas venus fe livrer dans nos mains. En effet, je vis arriver nos canots un peu avant le coucher du soleil. Ils nous raconterent leurs aventures: en voici le précis.

Dès que nous enmes fixé nos canots, di-

rent nos gens, les infulaires se jetterent à la nage & nous apporterent des noix de cocos; dès qu'ils sûrent que nous voulions débarquer, ils nous envoyerent deux pirogues, où nous entrâmes fans armes pour leur inspirer plus de confiance; les Indiens rassemblés sur le rivage nous requrent tenant à la main des rameaux verds, & nous saluerent en frottant leur nez contre les nôtres; on nous conduisit au travers de la foule, à une avenue de palmiers, au-delà de laquelle nous trouvames une troupe de guerriers rangés fur deux lignes, & tenant leurs massues sur leurs épaules; nous marchâmes avec eux, & trouvâmes bientôt un chef assis par terre, les jambes croifées, s'éventant avec une feuille de palmier emmanchée; & coupée en triangle; de ses oreilles fortaient en avant deux touffes de plumes rouges, qui paraissaient seuls le distinguer des autres insulaires; il était grave, on lui obéifsait promptement; & on nous avertit que nous devions le faluer. Plus loin; nous trouvâmes un second chef, plus jeune que l'autre, orné, occupé comme lui ; il était d'un embonpoint ex= traordinaire. Un troisieme nous attendait à quel= que distance, aussi corpulent que les deux autres & plus vieux; il nous invita à nous affeoir, & nous hous hatames de le faire; parce que nous

étions las: peu de tems après la foule s'écarta pour faire place à vingt jeunes femmes, ornées de plumes rouges, qui danserent avec gravité, chanterent en chœur, & ne firent point attention à nous, même lorsque nous les approchames: tous leurs mouvemens étaient dirigés par un homme & par la musique; elles ne changeaient point de place, remuaient les pieds, & agitaient les doigts avec une extrême légéreté; elles frappaient de tems en tems des mains, elles avaient affez d'embonpoint, leurs cheveux flottaient en boucles sur leur cou, leur teint était olivâtre; leurs traits étaient mâles & leurs yeux noirs: dans tout ce qu'elles faisaient, on voyait beaucoup de douceur & de modestie; leur taille était élégante, '& une étoffe lustrée les ceignait & descendait jusqu'aux genoux. Elles dansaient encore lorsque nous entendîmes un bruit semblable à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent : c'était un combat simulé que les guerriers nous préparaient.

Fatigués de la multitude qui nous pressait, nous simes des présens aux ches rassemblés; nous voulumes dire pourquoi nous étions descendus sur l'isle; mais on nous sit entendre que nous devions attendre au lendemain, & qu'on nous sournirait des provisions.

Cependant ils nous entourerent chacun en particulier & vuiderent nos poches; le chef les approuva: cette cérémonie ne nous fit pas craindre pour nos jours; mais nous persuada qu'on voulait nous arrêter: ils fatisfirent nos besoins, & nous offrirent des cocos, du fruit à pain, & une espece de puddingacide; un des chefs nous éventa, nous fit un présent d'étoffes; mais quand nous voulumes nous rapprocher du rivage, nous fumes arrêtés & ramenés au lieu que nous avions quitté. Omaï était plus effrayé que nous, parce qu'il avait vu creuser & chauffer un four qui lui faisait soupçonner qu'on voulait nous rôtir & nous manger. Il le leur demanda, & furpris, ils demanderent à leur tour si telle était notre coutume. Nous passames ainsi la plus grande partie du jour, quelquefois réunis, quelquefois féparés, toujours au milieu d'une foule nombreuse: ils nous firent deshabiller, nous examinerent, voulurent calmer nos inquiétudes en plantant des rameaux en terre devant nous, en nous faifant entendre que nous devions passer quelque tems avec eux, & manger un cochon qu'ils nous montrerent près du four ; cette vue dissipa la frayeur d'Omaï, en lui montrant pourquoi on avait préparé ce four qui l'avait si vivement inquiété. Le chef promit d'envoyer chercher du fourage pour notre bétail, mais ses émissaires ne rapporterent que quelques tiges de bananiers.

L'un de nous vint sur le rivage & voulut gagner l'enceinte de rocher; mais on l'y retint; on lui fit quitter des morceaux de corail & des plantes qu'il avait ramassé, & Omaï lui en apprit la raison; c'est que dans ces isles un étranger ne peut se permettre ces libertés, que lorsqu'il a été seté pendant deux ou trois jours.

Il fallut donc attendre d'avoir reçu des honnêtetés pour avoir le droit de se retirer. Le second chef s'affit sur une escabelle noirâtre & polie, fit faire un cercle à la multitude & nous fit affeoir auprès de lui : on apporta d'abord des nois de cocos, des bananes cuites, puis on plaça auprès de chacun de nous un morceau de cochon cuit au four : nous mangeames peu & sans appétit; mais la nuit s'approchant, on nous permit de nous retirer, & on voulut que nous emportassions les restes du repas. On sit boire à Omaï d'une liqueur faite avec la racine d'une espece de poivre, qu'on mâche & qu'on jette dans un vase. Une pirogue nous conduisit à nos canots; & l'un des principaux nous vola un fac dans lequel était un pistolet; nos cris le lui firent rapporter à la nage. Ils déposerent dans nos canots, des noix de cocos, des bananes & d'autres provisions.

Nous ne pûmes voir le pays; mais il est sûrement bien peuplé; car les insulaires qui nous entouraient étaient bien au nombre de deux mille; les principaux d'entr'eux ont l'air plus noble & le teint plus blanc. Leur taille est élégante & leur peau fine; ils paraissent d'un caractère doux; quelques - uns portent des nattes entrelassées de noir & de blanc taillées, en jaquettes sans manches; quelques - uns ont des chapeaux de forme conique, faits de bourre de cocos, tissus avec adresse avec de petits grains de coquillage; leurs oreilles percées étaient ornées d'une fleur odoriférante; le cou des chefs est orné de deux os ronds suspendus à deux cordelettes; ils quitterent leurs plumes rouges après la cérémonie de notre présentation.

Quelques hommes étaient tatoués sur les côtés & sur le dos; les semmes portaient la même parure sur les jambes; cet ornement paraît réfervé aux principaux: les semmes nous observaient avec curiosité, mais sans manquer à la bienséance; les ensans, les hommes montaient sur les arbres pour nous mieux voir; il y avait là peu de vieillards, peut-être parce qu'ils sont moins curieux; ils étaient armés de massues &

de piques; celles-là, longues de six pieds, étaient faites d'un bois dur & noir; celles-ci avaient douze pieds de long, & étaient faites du même bois.

Ils ont des doubles pirogues, longues de vingt pieds, larges de quatre, dont les parties étaient fortement attachées avec de l'ofier; elles font peintes en noir, & ils y tracent différentes figures; les arbres qui nous environnaient étaient des cocotiers, des hybifcus, des euphorbia, & de cette espèce de cyprès qui orne les plaines de l'isle Mangeea: il y a sans doute d'autres arbres fruitiers, d'autres plantes utiles, puisqu'on nous présenta des bananes, des racines de taro, du fruit à pain, des noix grillées qui avaient la saveur de la chataigne.

Le corail qui entoure cette isle, est noirci par le tems à sa surface; à quelques pouces de profondeur, il a sa couleur naturelle: les habitans firent beaucoup de questions à Omaï sur nous, sur nos vaisseaux, sur nos armes; il exagéra un peu ses récits, & pour leur donner une idée des essets de la poudre, il rassembla celle de quelques vieilles cartouches qu'il avait dans sa poche, & y mit le seu avec un tison; la rapidité de l'explosion, le bruit, la slamme, la sumée

remplirent d'étonnement les spectateurs, & firent croire tout ce qu'Omaï racontait.

Omaï trouva dans cette isle trois originaires des isles de la Société, ils y avaient été conduits par une de ces aventures qui font entrevoir comment les isles nombreuses & dispersées dans la vaste mer du Sud ont pu se peupler. Ils s'étaient embarqués à Otaïti au nombre de vingt personnes pour se rendre à Uliétea; un vent impétueux qui leur était contraire les jetta bien loin de leur route; errans au milieu de l'Océan, ils manquerent bientôt de vivres; seize moururent de saim, un coup de vent renversa la pirogue, & les quatre qui restaient, demeurerent suspendus à ses bordages pendant quelques jours encore. Les habitans de l'isle que nous quittions les virent, coururent à leur secours, en prirent les plus grands foins, & ils y étaient établis depuis une douzaine d'années; ils refuserent de quitter leur nouvelle patrie pour l'ancienne, & cette préférence ne nous étonna pas.

Cette isle a le nom de Watervo; elle est située sous le 20°. I' de latitude méridionale, sous le 219°, 13' 3" de longitude; elle a environ six lieues de tour; la perspective en est trèsagréable; ses collines, ses plaines sont couvertes d'un vert nuancé: sa fertilité ne peut être utile aux navigateurs, qui ne peuvent y pénétrer; on n'y découvrit point de rivieres. Il paraît que cette peuplade fort ordinairement des isles de la Société; ils ont les mêmes mœurs, les mêmes idées religieuses, & presque les mêmes usages: la langue y a subi des altérations; mais Omaï & les deux Zélandais la comprenaient fort bien.

La nuit nous éloigna de cette isle, & je cinglai vers l'isle la plus petite que nous avions découverte; & nous y arrivames bientôt. J'envoyai fans crainte y chercher des provisions pour notre bétail, car il n'y paraissait aucun habitant; malgré la ceinture de rochers, nos canots y pénétrèrent: on y cueillit des cocos, de l'herbe, des feuilles & des branches de palmier ou de pendanus: ces branches sont molles, spongieuses & pleines de suc; le bétail s'en nourrit sans répugnance.

Ses voisins l'appellent Otakootaia, ou Watooa-ette, la petite isle; elle n'a qu'environ une lieue de tour, & n'est qu'à trois ou quatre lieues de Wateeo; le sol léger & rougeatre n'y est élevé que de six à sept pieds; elle est sans eau douce, mais a des grouppes de cocotiers, & plusieurs autres plantes: un joli coucou, couleur châtain, tacheté de blanc, parut parmi les arbres; la côte

est habitée par divers oiseaux marins. On y remarqua deux espèces de lézards, des papillons, des teignes: quelques cabanes, des espèces de monumens de pierre prouvent qu'elle est fréquentée: on laissa dans une des cabanes, une hache & des clous, prix des végétaux que nous em-

portions.

Un vent léger nous porta lentement vers l'isle que j'avais nommée Hervey dans mon précédent voyage, & qui n'est qu'à quinze lieues de celleci. Lorsque nous en sûmes près, de doubles pirogues partirent de la côte pour s'approcher de nous: j'en fus étonné, car elle m'avait parue déserte quand je la découvris. Bientôt les pirogues nous joignirent; mais on ne put engager ceux qui les montaient à venir sur le vaisseau; leur air avait quelque chose de farouche, leurs propos bruyans, leur audace à voler tout ce qui pendait autour du vaisseau, tout ce qu'ils pouvaient atteindre avec de longs crochets, ne nous prévinrent pas en leur faveur. Ils nous vendirent du poisson, & entr'autres des carrelets tachetés comme le porphyre, des anguilles d'un blanc de lait, tachetés de noir, contre de petits clous. Ils ne ressemblent aux habitans de Wateeo, ni par la figure, ni par le caractère; leur teint est plus foncé; une natte longue, étroite,

roulée autour de leur ceinture, était leur seul vêtement; une nacre de perle polie suspendue à leur cou, était leur seul ornement: on découvrit un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Aucun d'eux n'était tatoué. Leur idiôme avait plus de ressemblance avec celui d'Otahiti, que celui des isles dont nous venons de parler. Ils nomment leur isle Terouggemou-Atooa, & sont sujets du roi de Wateeo; ils nous dirent qu'on ne trouvait ni bananes, ni fruits à pain, ni cochons, ni chiens dans leur isle; qu'ils se nourrissaient de cocos, de poissons & de tortues. Je vis jusqu'à trente pirogues à la fois fortir de cette isle; dès que j'eus mis mes canots à la mer, elles disparurent & ne se montrerent plus.

Les canots ne trouverent point de mouillage autour de l'isle, & les écneils en éloignaient les canots même: les habitans paraiffaient vouloir s'opposer à une descente; j'avais besoin d'eau, & il ne paraiffait pas qu'on put y en trouver beaucoup; la faison était avancée, toutes ces raisons me déterminerent à m'en éloigner. Ce besoin d'eau me fit renoncer à cingler vers le sud, comme j'en avais le dessein, & je cherchai à gagner l'isle des Amis.

Des vents très-faibles nous retarderent, & la

nécessité me fit tendre vers l'isle Palmerston, découverte dans mon second voyage: & en attendant, je faisais distiller de l'eau, je recueillis aussi celle de la pluie: des vents contraires s'opposaient sans cesse à notre course, & ce ne sut que le 13 Avril, que nous découvrimes l'isle Palmerston: il en était tems; car notre bétail allait périr de saim; j'envoyai tout de suite quatre canots chercher à y débarquer; ils réussirent, & bientôt nous eûmes du cochléaria, du wharra, des noix de cocos, & des jeunes pousses de cet arbre que nos bestiaux dévorerent avec avidité.

Je descendis moi-mème dans cette isle; elle est composée de neuf à dix islots rangés circulairement dans un espace d'un mille: elle ne s'élève pas à plus de trois pieds au dessus de la mer, & paraît formée de débris de corail & d'un terreau noirâtre formé par les débris des végétaux: elle est couverte d'arbres & d'arbrisseaux, habitée par des fregates, des oiseaux du tropique & des bobies. Les oiseaux du tropique y avaient déposé leurs œus à terre sous les arbres: leur plumage est d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge; leurs deux longues plumes de la queue sont d'un cramoisi soncé. Nous chassèmes, pèchâmes, & cueillimes des

crabes rouges & des herbes; ces alimens nous furent d'une grande utilité.

Il y a un lac dans cette isle, & en face un lit de corail qui offre une vue charmante; il paraît fuspendu sur l'eau; la mer était calme, le soleil brillait de tout son éclat; des stalactites, des boules, d'autres concrétions sous des formes diverses s'offraient à nos yeux: des coquillages de différentes couleurs variaient le spectacle, & des poissons jaunes, bleus, rouges, noirs, &c. l'animaient en se promenant tranquillement sur la surface paisible de l'eau: rien n'annonça que des hommes y eussent jamais abordé; nous y vîmes les débris de pirogues que le vent pouvait y avoir jetés, & de petits rats bruns qu'elle y avait apportés peut-être.

Pendant trois jours nous sûmes occupés à recueillir des provisions pour nous & nos bestiaux; un des plus grands islots était couvert de cocotiers, & la plupart nous donnerent d'excellentes noix: on y trouva divers insectes; entre les rocs on voit des anguilles tachetées, qui lorsque nous les suivions, élevaient leurs têtes au-dessus de l'eau, ouvraient leur bouche & cherchaient à nous mordre: le poisson perroquet y vit aussi; de même qu'un poisson de rocher, qui est brun; tacheté, qui au lieu de s'ensuir; s'arrêtait pour nous considérer. Omaï se rendit utile par son activité; il pêchait, il faisait des sours, & cuisait les alimens à la mode de son pays; sa gaité nous en inspirait. Nous cueillimes douze cents cocos dans ce lieu, provisson excellente pour le goût & la santé.

La base de cette isle ou des islots qui la composent, c'est le corail: ils paraissent n'être pas anciens; le sable des slots de la mer se sera insensiblement accumulé sur ces rochers; des plantes venues de graines apportées par l'air, les oiseaux & les vagues, y ont végété, & bientôt étendu leur empire, en accroissant le sol de leurs débris. Ces islots se joindront avec le tems.

Je mis à la voile pour nous rendre aux isles des Amis; la chaleur était excessive, le tems pluvieux; une pluie d'une heure nous donnoit plus d'eau que la distillation pendant un mois, & je renonçai à celle - ci; ce su le 28 Avril, que nous découvrimes les isles situées au levant d'Anna-mooka; & le tems étant orageux, je jettai l'ancre à deux lieues de l'isle Komango.

Des pirogues en partirent, & nous apporterent des cocos, des fruits à pain, des bananes, des cannes à fucre; nous donnâmes des clous en échange. J'envoyai mes canots pour y en acheter encore, tandis que je cinglai vers An-

112

namooka; fept ou huit pirogues me suivirent pour nous vendre des fruits, des racines, des cochons, de la volaille, des pigeons ramiers, de petits rales, de grosses poules violettes, des étosses du pays, des slûtes, de petits paniers & des armes: mais je défendis d'acheter ce qui n'était point utile, jusqu'à ce que nos provisions sufsent complettes; & pour éviter des querelles, je nommai quelques personnes pour faire seules les échanges.

Mes canots revinrent; ils avaient été bien reçus à Komango, & en rapporterent des provifions; ils n'y virent point de ruiffeaux, mais
un étang d'eau douce. Deux des chefs m'apporterent un présent, ils me promirent des provisions, & en effet m'en amenerent. J'envoyai
chercher un port sur l'isle Annamooka; on y en
trouva un; mais il était trop éloigné de l'eau
douce. Je vins sur le côté septentrional où j'avais
trouvé une aiguade commode dans mon second
voyage.

Une multitude de pirogues environnèrent nos navires; il y en avait de doubles, munies d'une grande voile & portant quarante à cinquante hommes chacune, parmi lesquels on voyait des femmes aussi actives que les hommes à manier la pagaie & à faire des échanges. Je jettai l'an-

cre dans le lieu que j'avais déjà occupé, & je descendis à terre; on nous reçut comme amis, on nous donna un emplacement pour v élever nos tentes, & le chef de l'isle me conduisit dans sa maison située au milieu de sa plantation, entourée d'un joli gazon arrangé, pour qu'il effuyât les pieds des visitans. Le plancher de la maison était couvert de nattes très-propres; partout on nous offrit, on nous porta des rafraichissemens & des provisions: on put cueillir en toute sûreté de l'herbe pour le bétail, remplir les futailles d'eau, & couper le bois. Ceux qui étaient chargés de la dernière partie de notre ouvrage, portèrent la hache sur une espèce de poivrier, d'où fortait un suc corrosif qui les couvrit d'ampoules & bleffa leurs yeux; il fallut chercher ailleurs un bois moins dangereux: les infulaires nous aidaient eux-mêmes.

Je reçus la visite d'un chef nommé Feenou, roi de toutes les isles des Amis, siégeant dans Tongataboo; on se prosternait devant lui, on lui touchait la plante des pieds avec la main, & ce grand personnage m'envoya un présent de deux poissons. J'allai le voir; il ressemblait à un Européen; il était agé de 30 ans, d'une taille haute, mais mince. Je doutais de sa royauté, mais ne lui en sis pas moins des présens conve-

nables; il vint au vaisseau, je le reconduiss à terre: il revint diner avec nous le lendemain, & un seul chef eut la permission de manger en sa présence. On m'avait volé une grande hache, & sur ses ordres, elle sut cherchée, trouvée & rapportée bientôt après.

Un des chefs inférieurs ne dédaigna pas de nous voler une manivelle; je de fis punir de douze coups de fouet, & le forçai de racheter fa liberté avec un cochon; depuis ce tems, aucun chef ne fe montra voleur; mais leurs domestiques ou leurs esclaves l'étaient pour eux, parce qu'on pouvait les punir sans qu'il en réjaillit ni honte pour l'esclave, ni perte pour le maître.

Feenou était mon convive fidèle; il m'apprit à apprêter du poisson à leur manière, & je le trouvai excellent; mon cuisinier l'imita, mais ne put atteindre à la même perfection. Après avoir épuisé l'isle de provisions, nous nous rembarquames, & je voulus cingler vers Tongataboo; Feenou me pressa vivement de changer de projet: je vis qu'un intérêt pressant le guidait; il voulut me persuader de présérer une grouppe d'isles nommé Hapaee stuées au nord-est, où nous trouverions d'abondantes provisions, & promit même de nous y accompagner. Je cédai à

ses prières, & quittai Annamooka, dont le sol argilleux & rougeatre est peu élevé, & où l'on ne trouve pas un courant d'eau douce. Un lac salé est ombragé sur ses bords par une multitude de paletuviers; tous les rochers y sont de corail, excepté un seul qui a près de trente pieds de haut; il est jaunâtre, d'un tissu très-serré, & calcaire. Partout où nous avions porté nos pas, nous n'avions trouvé que des amis; les maisons étaient ouvertes & abandonnées, on ne craignait ni nos armes, ni nos intentions: peut-être la populațion de cette isle s'élève à deux mille hommes.

Dans notre route vers Hapaee, nous rencontrâmes un grand nombre de petites isles, & la crainte de donner sur des écueils me fit détourner vers les isles Kao & Toofoa, qui étaient au couchant des autres: ces islots répandus çà & là sont aussi élevés qu'Annamooka; mais les plus grands n'ont pas une lieue de long; ils sont ceints de rochers escarpés ou de dunes rougeatres; quelques-uns ont des rivages graveleux; presque tous sont couverts d'arbres, la plupart de cocotiers, & offrent un aspect charmant.

Le lendemain, nous approchames de Toofod qui renferme un volcan que les habitans croient une divinité; il vomit quelquefois des pierres; le cratère en est fort étendu, sans cesse il bouils

lonne, & l'on voit de dix lieues la fumée qui s'en élève toujours. Toofoa a peu d'habitans, mais on y trouve de l'eau excellente.

Le 15 Mai, nous étions voifins de Koa, vaste rocher qui a la forme d'un cône; Feenou qui nous avait quittés, revint ce jour, & nous apporta deux cochons & beaucoup de fruits: d'autres pirogues nous en apportèrent encore. Nous nous approchâmes de Footooba, petite isle d'une hauteur moyenne, bordée de rochers escarpés, au de-là de laquelle est une longue bande de rochers dont je me dégageai avec peine : entouré d'isles, la fonde ne donnoit cependant point de fond : de là, nous voyions pendant la nuit les flammes du volcan de Toofoa: le lendemain à l'aurore, nous vîmes Happaee: ses arbres semblaient fortir du fein de la mer; car c'est une isle baffe; quatre islots, égaux par la hauteur & l'étendue, la forment; chacun peut avoir un peu plus de deux lieues de tour, & a son nom particulier. Nous n'y découvrimes aucun havre, & Feenou qui y descendit, alluma un seu pour nous servir de fanal pendant la nuit. Enfin, au matin nous en trouvâmes un, & y jetames l'ancre.

Bientôt une multitude de pirogues accoururent chargées de volailles, de cochons, de fruits & de racines qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, des étoffes, des grains de verre. Feenou vint pour me présenter aux habitans de l'isle, & me conduisit à sa cabane qu'il avait sait apporter près du rivage. Nous nous y assimes avec lui; les autres chess & la multitude firent un cercle & s'assirent aussi.

On annonça au peuple que je devais demeurer cinq jours, que j'étais un ami qu'on ne devait ni inquiéter, ni voler; mais auquel on devait apporter des provisions. Je fis un présent à Earoupa, chef de l'isle, & d'autres vinrent aussi m'en demander.

Ces cérémonies terminées, j'allai voir le lieu où je pourrais remplir nos futailles, & à mon retour, je vis qu'on se préparait à me porter à bord un grand diner; mais je désirai le manger à terre avec les chess: Feenou s'assit seul à table: après le diner, Earoupa me donna une tortue & des ignames. Les provisions ne nous manquerent pas; & le lendemain je descendis encore sur l'isle, où l'on me reçut avec plus de solemnité. Je sus à peine assis, qu'à gauche je vis paraître cent insulaires chargés d'ignames, de bananes, de fruits à pain & de cannes à sucre, qu'ils déposerent & en sirent deux pyramides: à droite on sit la même cérémonie, les mêmes pyramides; sur les unes ils déposerent deux co-

chons & six pieces de volailles; sur les autres six cochons & deux tortues. Deux chess s'assi-rent auprès; tous obéissaient à l'ordre de Feenou qui paraissait avoir tout ordonné.

Des guerriers percerent la multitude rangée en cercle, & défilerent devant nous; ils firent diverses évolutions & se retirerent; puis rentrerent en lice pour nous donner le spectacle d'un combat fingulier. Un champion s'avançait & défiait du geste ceux qui étaient assis : si l'on acceptait le défi, deux champions combattaient jusqu'à cè que les armes de l'un fussent brisées; le vainqueur venait s'accroupir devant le chef & s'éloignait ensuite; deux ou trois cris de joie célébraient sa victoire: entre ces combats singuliers, il y en avait de lutte & de pugilat. Deux groffes femmes entrerent en lice, & se chargerent à coups de poing avec autant d'adresse que les hommes : deux jeunes filles voulurent les imiter, mais deux femmes âgées vinrent les féparer: il se donna des coups violens dans ces jeux, mais rien n'altéra la gaieté.

Après qu'ils furent terminés, on m'apprit que les petites pyramides étaient pour Omaï, & les plus grandes pour moi; que je pouvais les laisser ou les conduire à bord sans crainte, & sans les saire garder; il avait raison, car après avoir emmené

le chef au vaisseau pour y dîner, je redescendis avec lui, & personne n'avait touché à nos présens: quatre canots en furent chargés; je recompensai Feenou, qui fut si satisfait, qu'il m'envoya encore deux cochons, des racines & beaucoup d'étosses.

Il défirait voir faire l'exercice à nos foldats, & je les fis descendre. Ils firent différentes évolutions & tirerent plusieurs coups: l'assemblée qu; était d'environ trois mille ames, en parut enchantée. Les Indiens nous offrirent un spectacle à leur tour : ce fut une danse où ils développerent une adresse & une précision extrêmes: elle fut exécutée par cent cinq hommes, chacun tenant en main un instrument semblable à une petite pagaye : ils l'agitaient de différentes manieres, qui toutes répondaient à de certains mouvemens du corps : ils se rangerent sur trois lignes, & par leurs évolutions, ceux qui s'étaient trouvés sur les derrieres se trouverent en front: on les vit par des mouvemens très - vifs se former en lignes, en demi-cercle, en deux colonnes : la danse grotesque de l'un d'eux termina l'exercice. Deux troncs d'arbres creusés, sur lesquels on frappait, se firent toujours entendre, un concert de musique vocale dirigeait les mouvemens: tout se fit avec tant de justesse & de promptitude, que le spectacle serait applaudi même en Europe: les Indiens n'écouterent que notre tambour; tous les autres instrumens & surtout le cor, n'exciterent que leur mépris.

Je voulus à mon tour les étonner, & je fis préparer des feux d'artifice, & ils réuffirent affez bien; les fufées volantes & plongeantes les furprirent & leur donnerent le plaifir le plus vif; ils fentirent leur infériorité & chercherent à nous furpaffer par des danfes: 18 musiciens vinrent s'affeoir devant nous, au milieu d'un peuple immense de spectateurs: des morceaux de bambous ouverts dans le haut, rendaient un son différent selon leurs différentes longueurs; tous ces tons étaient graves; mais un homme frappait très-vite sur un bambou couché & fendu, & en tirait des sons aigus, d'autres musiciens chantaient un air doux & lent: la réunion de cette harmonie faisait un esse des plants des fons aigus.

Après ce concert parurent vingt femmes, dont la plupart étaient ornées de guirlandes de rofes de Chine; leur corps était couvert de guirlandes de feuilles d'arbres découpées; elles formerent un cerçle autour des musiciens & chanterent des airs tendres, auxquels on répondait en chœur; les mouvemens de leurs mains accompagnaient leur voix avec grace; elles jetaient un de leurs pieds

en avant & le retiraient mollement. Elles se tournerent ensuite vers les spectateurs, chanterent encore, puis s'avancerent en cadence vers la cabane où le chef était assis avec nous. Là elles firent de nouveaux mouvemens; les danses devinrent plus animées, & la musique plus rapide; elles déployerent dans leurs gestes & leurs attitudes une force, une dextérité, & une souplesse merveilleuses.

Ce grand ballet de femmes fut suivi de celui des hommes: leurs chants, leurs gestes, leurs mouvemens variés exciterent notre étonnement, ils furent suivis d'un entr'acte; puis de nouveaux jeux, de nouveaux chants le remplacerent, & ils furent terminés par une harangue & des danses boussionnes exécutées en chœur; la justesse des pas & de la voix nous prouverent qu'ils ont une longue habitude de ces exercices.

Après ces spectacles, je pus examiner le pays: la partie du groupe d'Happace où nous étions s'appellait Lafooga, les plantations m'y parurent plus étendues & plus nombreuses que dans Annamooka; il y avait encore des districts en friche vers la mer, peut-être parce que le sol y est plus sablonneux; mais au centre tout annonçait une population florissante, & une culture soignées des haies y ferment des plantations paralleles &

forment des chemins beaux & spacieux; de vastes cantons y étaient couverts de ce meurier dont on fait des étosses. Pour augmenter leurs richesses naturelles, j'y semai du bled d'inde, des melons, des citrouilles & d'autres plantes de ce genre. Une grande maison décorée d'un large tapis de gazon, y servait sans doute aux assemblées publiques. Sur un mondrain peu élevé, on voyait quatre ou cinq petites huttes; c'était la sépulture de quelques - uns des chess du pays.

Lafooga a 7 milles de long fur deux ou trois de large; une chaine de rocs la garantit des vagues qu'éleve le vent alifé, & cette chaine est en partie à sec dans les marées basses; on peut aller à pied de cette isle à celle de Foa qui en est éloignée de demi-mille. La côte est un rocher de corail élevé de cinq à six pieds, ou une grève sablonneuse.

Lorsque j'arrivai au vaisseau, j'y trouvai une pirogue dans laquelle un chef de Tongatáboo était assis avec la gravité stupide qu'on lui a vue dans mon second voyage; car c'était le même homme qu'on m'avait annoncé comme le roi de l'isle. Nous ne pûmes le déterminer à monter sur le vaisseau: on lui donnait le nom d'Areeke ou roi; il demeura dans sa pirogue jusqu'au

foir; puis il s'éloigna. Feenou & lui ne se regarderent, ni ne se saluerent.

On me vola une tente goudronnée & d'autres choses; Feenou ne voulut pas ou ne put me les faire rendre, & partit pour Vavaoo où il ne voulut pas que je le suivisse : cette isle est située au nord d'Happaee; il y allait, difait-il, chercher des cochons pour moi, & des plumes rouges pour Omaï. Je consentis à l'attendre; mais les habitans ne nous apportant plus rien, je quittai ce lieu, pour me rendre dans une baie plus au midi, entre l'isle que je venais de quitter & celle d'Hoolaiva, féparées par un canal qu'on peut franchir à pied. Je cherchai de l'eau qu'on m'avait vantée & qui se trouva très-mauvaise; je vis là un mondrain élevé de main d'hommes, & fans doute antique, puisqu'il portait de gros arbres: il avait quarante pieds de haut & trente de diamètre au sommet ; au centre étoit un grand rocher de corail; c'était, disait-on, un monument élevé en l'honneur de leurs rois. On ne vit aucune culture dans Hoolaiva, ni d'autres habitations qu'une hutte de pêcheur; le sol en est sablonneux, cependant il produit tous les arbres, toutes les plantes que la nature seule donne aux autres isles.

Le lendemain nous vimes arriver une grande

124

pirogue à voile; elle portait un homme nommé Poulabo, qu'on m'assura être roi de Tongataboo & des is les voisines : ils me dirent alors que Feenou n'était pas roi ; qu'il était un chef refpecté, & conduisait les guerriers. J'invitai Poulaho à monter fur mon vaisseau; il y vint & me fit présent de deux cochons gras. Si le rang dans ces isles est proportionné à la grosseur du corps, Poulaho devait en être le roi ; il était petit & ressemblait à un tonneau. Son âge était de quarante ans, ses cheveux étaient lisses, ses traits nobles; je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina attentivement les diverses parties du vaisseau, fit des questions judicieuses, & fe montra plus sage que ses courtisans qui ne voulaient pas qu'il entrât dans ma chambre, parce qu'il y aurait des hommes qui marcheraient au-dessus de sa tête. Il dina avec nous, mangea peu & but moins encore. Je lui fis des préfens qui lui firent tant de plaisir qu'il m'envoya encore deux cochons gras. Je l'accompagnai à terre où on vint le prendre sur une planche qui ressemblait à une civiere, & on l'assit dans une maison qu'on lui avait préparée près de la côte: il me plaça près de lui ; sa suite forma un cercle au dehors de la cabane: une vieille femme chargée d'écarter les mouches de sa majesté, se

tenait près de lui armée d'une espece d'éven-

On lui présenta tous les objets de nos échanges avec les insulaires ; il en fut content & les rendit aux propriétaires, à l'exception d'un verre à boire qui lui plut & qu'il garda : on ne lui parlait qu'à genoux : ses courtisans, avant de le quitter, mirent la plante de ses pieds sur leur tête, & la frotterent avec leurs mains : ils ne firent rien devant lui qui put blesser la décence. Il vint au vaisseau de bon matin & m'apporta un chapeau de plumes rouges dont nous faisions cas, parce qu'ils font d'un grand prix à Otahiti; mais on ne voulut nous en vendre pour aucun prix. Ces especes de bonnet sont faits avec la plume de la queue des oiseaux du tropique, & tisfues avec les plumes rouges du perroquet ; ils ont la forme d'un demi - cercle & s'attachent sur le front comme un diadême. Il me quitta le foir, & je mis à la voile le lendemain pour retourner à Annamooka, parce que cette route était la plus fûre pour me rendre à Tongataboo. Plusieurs pirogues me suivirent, & l'une était montée par le roi; son frère & plusieurs chess passerent la nuit avec nous; c'était une incommodité, mais je la supportai avec plaisir, parce qu'elle nous procurait des provisions.

Le vent m'obligea de m'engager entre les isles que je voulais éviter, & pendant la nuit je courus le risque d'échouer contre un islot bas : la justesse de la manœuvre nous fauva ; mais nos insulaires furent effrayés du danger que nous avions couru, & voulurent nous quitter. Nous sumes obligés de jeter l'ancre à une grande profondeur, & nous y demeurâmes jusqu'au 4 Juin; dans cet intervalle nous sûmes visités par les insulaires qui avaient pris beaucoup de goût pour nos marchandises, & je descendis sur l'isle Kostoo.

Elle est ceinte de rochers de corail, n'a pas deux milles de longueur, & sa largeur est moindre encore; élevée au centre, basse à sa circonférence, elle est cependant terminée au sude est par des collines argilleuses qui ont trente pieds de hauteur; le sol y est en général friable & noir, il est assez bien cultivé, mais les habitans sont peu nombreux; j'y coupai de l'herbe pour mon bétail, & y semai des graines de melon.

Nous vinmes jeter l'ancre vers Annamooka, où nous trouvâmes plus de richesses pour les échanges que lorsque nous l'avions quitée, sans doute parce que les végétaux s'y succèdent dans les diverses saisons; nous eumes des ignames &

des bananes dont ils manquaient alors: il n'y avait pas de chef ici, & cependant tout s'y passa dans le plus grand ordre; je visitai ma plantation de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'un essaim de fourmis l'avait ravagée; mais mes pommes de pin avaient réussi.

Feenou revint auprès de nous sans rien apporter des provisions qu'il avait dit vouloir nous procurer; une tempête avait coulé bas les pirogues qui les apportaient; je ne l'en crus pas, parce qu'il m'avait trompé trop souvent. Poulaho & les chess arriverent avec lui; Feenou avoua qu'il était le seul roi de ces isles, & que lui n'était qu'un de ses courtisans, jouissant d'une portion de sa puissance: cela nous parut vrai, en esset; il se plaça au centre de ceux qui étaient assis devant Poulaho; mais à dîner il ne se mit point à table avec lui, & se retira comme les autres. Il nous accompagna dans Tongataboo, & nous donna même deux guides pour nous conduire au port le plus sûr.

Nous vimes en chemin les petites isles de Hoonga Hapaee & de Hoonga Tanga, dont la premiere a seuledes habitans réunis dans cinq cabanes; toutes deux sont remplies d'oiseaux de mer: d'autres petites isles bordaient le canal qui nous conduisait à Tongataboo, & malgré notre vigilance

nous heurtames contre les nombreux écueils de corail dont il est semé. Le choc ne sut pas violent, mais il nous donna des craintes; le vent ne nous permettait pas de rebrousser, nous ne pouvions jeter l'ancre; il nous fallut donc aller en avant: cette nécessité sut heureuse, & nous arrivames sans de nouveaux dangers dans le havre où nous tendions.

Descendus à Tongataboo, le roi nous y donna une maison dans une situation charmante : les habitans s'assemblerent autour de nous, mâcherent la kava, & firent leur liqueur favorite. On mit en pieces un cochon rôti, on distribua des ignames grillées, & ceux qui ne voulurent pas manger leur portion les l'emporterent; c'était une sorte de collation donnée à la suite du roi.

Je cherchai de l'eau douce; j'en trouvai dans une mare; mais elle était éloignée du bord: un étang dans l'islot de Pangimodoo m'en offrit qu'il était facile de se procurer; ce sut là que nous simes notre provision; & comme je voulois séjourner à Tongataboo, je sis élever une tente près de notre maison, descendre les animaux que nous nourrissions, établir un observatoire & placer une garde. On s'y pourvut de bois, on répara les voiles, on sit des échanges; nos vaisseaux ressemblaient à une soire perpétuelle. Fee-

mou ne se présentait plus comme un maître; mais toujours comme un homme opulent & généreux; Poulaho nous sit aussi des présens cha-

que jour.

Parmi les chefs, nous reconnumes Otago & Toobou que nous avions vu dans notre second voyage; ils me dirent qu'il y avait encore un homme supérieur en dignité à Poulaho, qu'il se nommait Mareewagée; mais que sa vieillesse ne lui permettait pas de se montrer, ou sa grandeur de visiter les étrangers. Je voulus l'aller voir, & Poulaho me dit qu'il m'y accompagnerait. Il le fit en effet; mais quand nous arrivâmes chez le vieux chef, il était parti pour nous visiter nous-mêmes. Après avoir visité une maison d'afsemblée, nous demandames encore si nous pourrions voir le vieillard; on nous répondit d'une maniere ambigue, & nous revinmes à nos vailfeaux où ce personnage n'avait point paru; peutêtre voulait-on nous le cacher, ou qu'Omai notre interprête entendit mal ce qu'on lui en difait.

Ce voyage inutile nous procura l'occasion de voir un beau village habité par les ches : chaque cabane avait autour d'elle sa plantation entourée de palissades; les principaux y cultivent des choses plus agréables qu'utiles; les gens du peuple ont dans les leurs toutes les productions végétales de l'isle: près des chemins publics sont de grandes maisons entourées de gazons très-propres; c'est là sans doute que le roi tient ses assemblées publiques, car ces maisons lui appartiennent.

Le lendemain, on m'apprit que Mareewagée était dans notre voisinage; je revins dans l'isle, & Feenou me conduisit vers le grave vieillard. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre, une longue pièce d'étoffe-étendue devant lui, ayant une suite nombreuse des deux sexes; je crus voir celui que nous cherchions & je me trompais. Feenou me le montra; c'était un vieillard assis sur une natte, sa figure était vénérable, il était maigre & n'avait qu'environ 60 ans. Il nous recut d'une maniere amicale; l'autre vieillard était un chef aussi, & comme je ne croyais en trouver qu'un, il me fallut partager entr'eux ce que je n'avais destiné qu'à Mareewagée; cependant tous les deux furent contens. Nous les amusames avec nos corps de chasse & un tambour; & quand nous les quittâmes, le vieillard me fit présent de l'étoffe étendue devant lui & des noix de cocos.

Nous reçumes leur visite le lendemain; l'un d'eux vint sur mon vaisseau, l'autre vers notre

détachement. Poulaho vint aussi avec son fils; jeune homme de douze ans. Le roi était habitué à notre cuisine & avait pris du goût pour le vin; il dinait presque toujours avec nous; & j'en étais bien aise, parce que sa présence dissipait l'essaim încommode des autres chefs qui nous affiégeait sans discrétion. Les deux vieillards monterent auffi sur nos vaisseaux & nous firent des présens; je les invitai à diner avec le fils de Poulaho qui me parut alors être le roi de l'isle; car les vieillards même lui rendaient hommage. Ils étaient freres & avaient de vastes possessions; Mareewagée était beau - pere du roi, & ce titre avait ajouté encore à la considération dont il jouissait ; mais il n'était pas roi : on l'appellait le pere de son pays; j'appris austi que Feenou était son fils, & beau-frère de Poulaho. Tout s'expliqua alors dans notre esprit, & nous pûmes concilier tout ce qui nous avait paru presque inconciliable.

Nous remarquames des lieux incultes; des lieux nouvellement cultivés, & une espèce de cirque antique, ombragé d'arbres, & où conduit une chaussée d'abord étroite; mais qui s'élargit en s'élevant à la hauteur du cirque. Nous vimes fabriquer les étosses des sibres de meurier; c'est toujours en la macerant; en la frappant avec un maillet à rainure qu'on la fait; puis on est

colle les différentes pieces bout à bout, & quand elle a la longueur desirée, on la frotte avec une guenille trempée dans le suc d'un arbre nommé kokka; elle prend alors son lustre & une couleur brune; on la teint de différentes couleurs tirées des végétaux.

Nous fûmes invités à une grande fête que donnait Mareewagée : les insulaires arriverent en foule des le matin devant sa cabane; chacun portait une perche sur son épaule avec une igname à ses deux extrêmités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque, elles formerent deux pyramides ornées de différentes fortes de petits poissens, arrangés d'une maniere pittoresque. On exécuta ensuite différentes danses; 70 musiciens formaient des chœurs, ou frappaient sur une espèce de tambour, troncs d'arbres creux, fermés aux deux bouts, excepté dans une fente par laquelle ils ont vuidé l'intérieur; ils frappent dessus avec d'épaisses baguettes, & leur font rendre un son rude, mais éclatant, qu'ils font varier en ralentissant ou affoiblisfant les coups qu'ils lui donnent. On forma des groupes de vingt-quatre danseurs qui tenaient en main un bâton léger, long de deux pieds, qu'ils agitent en tout sens, pointent à droite, à gauche, vers la terre, passent brusquement d'une

main à l'autre, & variant leurs positions suivant leurs attitudes; ils firent divers mouvemens, diverses marches figurées, d'abord lentes, ensuite tès - an imées, séparées par des entr'actes, & des combats singuliers dans lesquels ils montrent la plus grande dextérité. Tout s'exécute sous les yeux d'environ quatre mille spectateurs qui applaudissent avec transport à l'adresse & à la force des acteurs. Il ferait difficile d'exprimer la variété de leurs gestes & de leurs attitudes, ainsi que l'aisance & la grace qu'ils y répandent.

La nuit vint & les danses continuerent devant la maison de Feenou: lui-même parut sur la scène magnissiquement habillé, portant de petites sigures à son cou; il était à la tête de cinquante insulaires. Ensin les jeux sinirent, & les spectateurs passerent la nuit sous des buissons, ou au pied d'un arbre. Quelques - uns se servirent de l'occasion pour nous voler, & il sembla que leur réunion & la fête les eut rendus plus insolens.

Le lendemain, je leur fis à mon tour voir nos exercices militaires, & le foir nous tirâmes des feux d'artifice; les fusées d'eau furent ce qui les étonna le plus; notre musique les amusa faiblement: l'intervalle entre nos exercices & les feux sur rempli par les combats des insulaires à la lutte & au pugilat: le dési dans la première

est un coup sec que le premier qui s'avance dans l'arène frappe sur son coude; s'il se présente un combattant, ils s'approchent, se sourient, se prennent ensuite par la ceinture, s'efforcent de s'entraîner, de se soulever, de se balancer dans l'air, de se jeter sur le dos. (*) Quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près, ils entrelassent leurs jambes & cherchent à se renverser. Ils déployent dans ces affauts une force prodigieuse, leurs muscles sont si tendus, qu'on les croirait prêts à se rompre. Le vaincu se retire, le vainqueur s'assied, & l'on annonce son triomphe par des chants. Quelquesois cinq ou six font ces défis à la fois; tout se termine amicalement. Dans le pugilat, les champions changent de position à chaque pas, un de leurs bras est étendu en avant, l'autre par derriere. D'une main ils tiennent une corde dont ils fe serrent le poignet; ils visent à la tête, se portent des coups fur les flancs, se battent des deux mains & avec ardeur, tournent fur le talon quand ils ont frappé leur adversaire, & lui donnent un second coup de l'autre main par derriere, c'est le coup qu'ils mettent le plus d'adresse. Ces combats durent peu : les infulaires femblent pré-

^(*) On trouve de semblables combats parmi les bergers des Alpes Suisses.

férer ceux de la lutte. Quelques Anglais voulurent combattre & furent toujours battus.

Le 19, je crus devoir faire les présens de bestiaux que je me proposai de faire, dans la crainte qu'on ne me les volât. J'assemblai les chess, & donnai au roi un jeune taureau d'Angleterre & une vache; à Mareewagée un bélier du Cap & deux brebis; à Feenou un cheval, & une jument. Je leur expliquai par Omaï en présence du peuple, d'où venaient ces animaux, les soins que j'en avais pris pour les leur amener, & l'usage qu'on en pouvait saire; j'ajoutai au présent du roi, des chèvres & un bouc; je tâchai de leur en faire sentir les avantages. Malgré mes attentions, je sus que mon partage avait mécontenté tout le monde; & l'on me vola un chevreau & deux coqs d'inde. Pour me les faire restituer, je mis aux arrêts le roi, son frère, Feenou & d'autres chefs, je les menai sur mon vaisseau où je les traitai avec honnêteté. Bientôt on me rapporta une partie de ce qu'on m'avait volé, & on me promit le reste le lendemain. Alors je relâchai les chefs.

Je descendis ensuite à terre pour observer encore les habitudes de ces insulaires : les étrangers que les setes, ou la curiosité de nous voir ; ou le désir de commercer avaient rassemblés, vivaient fous des hangards faits à la hâte, ou fous des arbres & des buissons; nous rencontrâmes une demi douzaine de femmes qui soupaient, deux d'entr'elles recevaient les morceaux que les autres leur mettaient dans la bouche, & j'en demandai la raison; c'est parce qu'elles avaient lavé chacune un cadavre, & que cette opération ne leur permettait pas de toucher aucun aliment pendant un certain nombre de mois.

Le roi vint sur nos vaisseaux nous inviter à un spectacle qu'il voulait donner : déjà sa toilette était faite, déjà il s'était barbouillé la tête d'un fard rouge; je descendis, & vis ses gens occupés à planter des poteaux en quarré à des places différentes: on remplit ces espaces d'ignames, & quand elles atteignirent le haut des poteaux, ils placerent de nouveaux poteaux sur les anciens, & formerent ainsi des pyramides à la hauteur de trente pieds. Au sommet de l'une on mit un cochon vivant, à celui de l'autre deux cochons cuits au four; nous fumes étonnés de la facilité & de la promptitude avec lesquelles ils éleverent ces pyramides; ils firent ailleurs des tas d'ignames & de fruits à pain, apporterent une tortue, du poisson, une piece d'étoffe; une natte, quelques plumes rouges; c'était un présent que le roi voulait me faire pour surpas.

fer celui que j'avais reçu de Feenou à Hapaee.

On fit diverses danses, & les semmes y parurent; on les entremêla de combats; Poulaho même dansa vêtu d'étosses d'Angleterre, mais cette sête sut moins animée que les précédentes; je dînai dans l'isle, Poulaho s'assit à ma table, mais ne voulut ni manger ni boire; une semme que j'avais invitée à sa sollicitation, ne le lui permettait pas; elle parût être d'un rang supérieur au sien; il mit les mains sous ses pieds, & c'est la seule personne à laquelle nous lui avons vu donner des marques de respect. Était-elle ou reine, ou prêtresse, ou sa mere ? nous l'ignorons.

Après cette fête, les infulaires se retirerent chez eux, les voleurs seuls resterent pour roder autour de nous; un jour ils dépouillerent deux de mes officiers qui avaient leurs suils & des marchandises du pays; ils se plaignirent au roi par Omaï; mais Poulaho craignant d'être arrèté comme îl l'avoit été, s'enfuit, & tous les chess s'enfuirent avec lui. Omaï qui avait inspiré mal à propos cette terreur, répara cette faute; il ramena Feenou, & les autres suivirent bientôt son exemple. Ce chef, ainsi que Poulaho me dirent, que lorsque nous voudrions pénétrer dans le pays, il fallait l'en avertir, qu'il nous donnerait des gardes & répondrait de notre sûresé.

138

Ils avaient raison, & avec cette précaution, on n'a rien à craindre. Feenou fit tout rendre, excepté un fusil qu'il ne put retrouver.

Je préparais mon départ & faisait chercher un canal fur pour regagner la haute mer; on le trouva vers le levant, mais on ne pouvait s'en servir qu'avec un vent favorable : nos vaisseaux étaient reparés, pourvus de tout ce qui était nécessaire, & je n'étais plus retenu que par le désir d'observer une éclipse le 5 du mois de Juillet. J'employai le tems qui me restait encore à visiter le pays. J'allai voir le village de Mooa, où le roi réside; je vis des pêcheurs qui avec un filet triangulaire prenaient beaucoup de poissons, deux côtés du triangle étaient étendus sur des bâtons, & la pointe était un sac où le poisson se jetait: ils le plongent à diverses reprises dans un bas-fond qu'ils ont entouré d'un long filet, & ont bientôt épuisé cet espace; ils en cherchent alors un autre. Poulaho me conduisit dans une de ses maifons, située au milieu d'une plantation; il y fit préparer des ignames & la kava, tandis que l'allais visiter un cimetiere ou fiatooka; c'était celui du roi; on y voyait quatre maisons assez grandes situées sur une espèce de colline; l'une d'elles était placée sur une esplanade de trois pieds de hauteur, longue de 28 pas, large de 24, les autres étaient aussi sur de petits mondrains couverts de jolis caillous mobiles; le tout était ceint de larges plaques de corail taillées proprement; l'un de ces édifices, ouvert à l'un des bouts, renfermait deux bustes grossiérement façonnés; c'était un moyen de rappeller le souvenir de deux chess qui s'y trouvaient ensevelis : les habitans n'oserent s'avancer au-delà du feuil; ces monumens paraissent servir à plusieurs générations. J'y vis l'éperon sculpté d'une pirogue d'Otahiti, que sans doute la mer y avait jeté: le pied de la colline était entouré d'une large enceinte de gazon & parsemé des arbres appellés étoa, qui ressemblent au cyprès. Après le diner, je parcourus le pays avec le roi; il défendit qu'on nous suivit, & ordonnait de s'affeoir à ceux que nous rencontrions', jusqu'à ce que nous eussions passé; c'était une marque de respect reservée à lui-même. Par-tout le pays était cultivé, par - tout on y voyoit des fruits. Il n'y avait que des bois qui fussent incultes, mais non inutiles; la campagne y est unie, & s'élève infensiblement en s'éloignant de la mer: du point le plus élevé, je vis la ceinture de Pisle formée par les rochers de corail, dont la partie découverte, trouée, hachée, se recouvrait de terreau, de plantes & d'arbres vigoureux: nous vimes des étangs & de petits ruisseaux, mais l'eau en est puante.

Nous revînmes à la nuit, nous soupâmes d'un cochon, de poissons & d'ignames, le tout trèsbien apprêté; & nous nous couchames sur le plancher couvert de nattes: le roi, plusieurs habitans coucherent dans la même maison, se leverent avant le jour, causerent au clair de la lune, sortirent un moment au soleil levant, & revinrent préparer leur liqueur; ils en boivent tous les matins. Ensuite nous accompagnames le roi à une cérémonie funèbre d'un de ses fils mort. Il avait une nouvelle piece d'étoffe fur laquelle il mit une natte deguenillée, qui avait fervi à ses pères dans une occasion semblable. Son cortège était fous le même accoutrement; mais leurs nattes paraissaient moins vieilles. La marche s'ouvrait par dix personnes qui avaient un rameau vert autour du cou; Poulaho le tint à la main jusqu'au lieu du rendez-vous. On entra dans un petit enclos où était une jolie maison; un homme assis en gardait la porte ; là chacun ôta son rameau & le jeta: le roi s'assit, ses sujets l'imitèrent; cent vieillards affublés comme le roi se joignirent à la troupe; on fit gravement la kava, on la buvait dans des feuilles de bananier qu'on jetait à terre lorsqu'elles étaient vuides, que les domestiques relevaient pour les faire remplir de nouveau; tous gardaient le silence; enfin on se

leva, on se dispersa & la cérémonie sut terminée.

La kava est une espèce de poivre cultivée avec soin autour des maisons; la plante s'élève à six ou sept pieds, se hérisse de branches chargées de larges seuilles cordisormes: on ne se sert que de la racine qu'on brise, & qu'on mâche; on la rejette dans un vase de bois où l'on verse de l'eau, on mèle le tout avec les mains, on en ôte la partie sibreuse, & on la distribue aux assistans: cette liqueur énivre ou produit l'engourdissement de l'opium; les habitans en boivent souvent, & cependant elle a un goût si désagréable qu'ils ne la boivent pas sans grimacer & frissonner.

Nous revinmes au vaisseau avec le roi qui fouilla, & pilla sans besoin les pirogues des pècheurs qu'il trouva sur sa route; il semble ainsi que les chess disposent en maîtres des propriétés: il m'avait dit qu'on trouvait de la bonne eau dans la petite isle d'Onewy, située à une lieue de nous, & j'y descendis, mais l'eau était saumâtre; l'isle est inculte, & n'est fréquentée que par des pêcheurs; elle a des cocos, des étoas, d'autres plantes encore, & près d'elle un large rocher de corail, qui repose sur une base qui n'est pas le tiers de sa circonférence déjà ombragée par des arbres.

Tout avait été tranquille pendant mon absence ; mais après mon retour nous fûmes inquiétés; huit insulaires attaquerent quelques - uns de nos gens qui sciaient des planches; ceux-ci tirerent, en blesserent un, firent les autres prisonniers, & je les sis punir; ma sévérité & l'effet du fusil semblaient les contenir davantage. Deux de mes officiers firent une promenade avec le frère du roi; ils virent qu'on tuait les cochons en leur portant des coups multipliés sur la tête, qu'on leur enlève les foies avec des morceaux de bambou fendus qui leur servent aussi de couteaux; que les districts qui dépendent des cimetieres demeurent en friche; ils observerent des étoas couverts d'une multitude de chauve - souris qui avaient trois pieds d'envergure & faisaient un bruit désagréable; ils assisterent à une cérémonie funeraire semblable à celle que nous avons décrite, à l'exception qu'ici les infulaires se donnerent de petits coups de poing sur les joues: ils coucherent avec eux, & observerent que les chefs se faisaient donner des coups légers avant & pendant leur sommeil : ce sont des semmes qui font cette opération qu'ils nomment Tooge-Tooge; elles les frappent vivement sur les jambes avec les poings jusqu'à ce qu'ils s'endorment; elles affaiblissent & ralentissent ensuite leurs coups

en laissant quelques intervalles; elles les renforcent & les multiplient dès qu'ils paraissent se réveiller: c'est un soporifique pour eux, il ne le serait pour nous qu'après une longue habitude. Je ne pus laisser dans cette isle une poule d'inde, parce qu'il en périt, & que j'en réservais une, peut-être mal-à-propos, pour Otahiti, où l'on me parut la voir avec indifférence. Avant mon départ, je vis que le roi qui dinait avec moi fixait les assiettes avec attention; je lui offris le choix d'en emporter une, ou d'étain ou de fayence; il préféra la premiere. Il m'indiqua deux des usages auxquels il la destinait : l'un était de le représenter à Tongataboo quand il irait dans les autres isles, à la place du vase dans lequel il lavait ses mains, & qui avait reçu jusqua'lors le tribut d'hommages qu'ils rendent à sa personne; l'autre était de s'en servir pour découvrir les voleurs : il foutint qu'après qu'il s'y serait lavé les mains, le voleur qui oserait le toucher tomberait mort dans l'instant; & qu'en refusant de s'approcher, il se décelait.

Nous ne pûmes observer qu'imparfaitement l'éclipse; mais après l'avoir suivie, nous embarquâmes tout ce qui était encore sur l'isle, & nous; nous preparâmes à mettre à la voile.

L'isle Tongataboo ou Amsterdam, a 20 lieues de

tour : au midi elle offre des rochers de corail hauts de huit à dix pieds ; au nord elle est ceinte de bas fonds & d'isles; la côte est basse & sablonneuse; elle est unie & fort peu élevée, son payfage n'a pas les charmes variés d'un mêlange de collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux & de cascades; mais par-tout il offre l'image de la fertilité; la verdure y est perpétuelle : elle est ornée de divers arbres, tels que les cocotiers, le boogo espèce de grand figuier à feuilles étroites & épointées, le pandanus, l'hibifcus & quelques autres qui se rapprochent des arbrisseaux; il y a une foule de jolis points de vue. Le climat y paraît affez variable; le vent le plus commun souffle entre le levant & le midi; s'il est modéré, le ciel est serein; s'il est fort, le ciel se couvre & il pleut; les végétaux s'y succedent avec rapidité, & la végétation n'y est jamais arrêtée.

L'isle repose sur un roc de corail; il n'y a point d'autres pierres, si l'on en excepte le caillou bleu qui orne les cimetieres, & une pierre noire & luisante dont les habitans sont leurs haches, qui encore paraissent venir d'ailleurs. Le corail perce encore en quelques endroits la terre; par-tout la terre noire & friable & assez prosonde: les parties basses sont sablonneuses, mais produisent des arbrisseaux vigoureux. On y cultive la banance

nane dont on compte quinze variétés, le fruit à pain, le jambu l'ecevee qui est une espece de prune, une multitude de shaddeeks, deux especes d'ignames, l'une noire, l'autre blanche; celleci assez petite, celle - là très-grosse; la kappe, la mawhaha qui ressemble à nos patates, le talo, & le jeege. On y voit trois especes de palmier, l'un est fort élevé, a de larges feuilles disposées en éventail, & produit des grappes de petites noix rondes, dont l'amande est très-dure : le second a les feuilles découpées & produit des choux de trois à quatre pieds de long, garnis de feuilles au sommet, & un fruit à la base long de deux pouces, renfermant une amande insipide & tenace; la troisseme, qui est la plus commune, est un arbre long de cinq à huit pieds, qui produit une multitude de noix ovales de la grofseur d'une pomme de renette, lesquelles croissent immédiatement sur le tronc parmi les feuilles.

Tongataboo est riche en cannes à sucre, en gourdes, en bambous, en souchets des Indes, en petites sigues. Ses quadrupèdes sont des co-chons, des rats, quelques chiens nés de ceux que nous y avions laissés quatre ans auparavant, & d'autres qu'on a tiré de Feejee, isle à quelque distance de celle-ci: la volaille y est sort grosse & y est domestique.

Tome IX.

On y voit des perroquets dont le dos & les ailes sont d'un vert assez faible, la queue blanchâtre & le reste du corps couleur de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou & le ventre rouge; une autre semblable à la colombe, qui a le haut de la tête & les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête & une partie du ventre cramoisi & le reste d'un joli vert; des chouettes, des coucous, de petits martins pêcheurs d'un bleu verdâtre, ayant un colier blanc; une espece de grive qui a deux cordons jaunes à la racine du bec, & qui est le seul oiseau chantant de l'isle ; il remplit les bois de son ramage mélodieux au lever de l'aurore, le foir, & à l'approche du mauvais tems.

On y trouve aussi des râles d'un gris tacheté ayant le cou brun, de la grandeur du pigeon; une autre espece au plumage noir, aux yeux rouges, de la grosseur d'une alouette; une espece de gobe-mouche; une très-petite hirondelle; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier cuivre; le second, d'un vert pâle aux dos & aux aîles, a le front rouge & est la moitié plus petit; le troisseme plus petit encore, est d'un brun pourpre au-dessus, blanchâtre au-dessous-

Ses oiseaux marins sont les canards, les hérons bleus & blancs, les oiseaux du tropique; les noddies communs, les hirondelles de mer blanches; une autre espece nouvelle couleur de plomb, qui a la tête noire; un petit courlis bleuatre, un grand pluvier tacheté de jaune. On y trouve des serpens de mer longs de trois pieds, variés d'anneaux blanes & noirs, des scorpions, des centipèdes, des lézards, de belles teignes, des papillons, de grosses araignées: on y a compté cinquante especes d'insectes. La mer y nourrit des mulets, des poissons perroquets, le poisson d'argent, des soles, & d'autres especes; parmi ces coquillages sont le marteau, la grosse huitre dentelée, des cônes, des panames, des huitres perlieres, des étoiles de mer. des crabes, des écrevisses, des coraux variés, dont deux sont rouges, l'un tubuleux, l'autre en branches.

Le vent nous força de rester encore à Tongatoboo, & ce délai nous permit d'assister à une sète qui devait se donner à Mooa. Nous nous y rendimes: le roi s'y trouvait déja; on devoit dans cette solemnité revêtir son fils de privilèges particuliers, & sur-tout de celui de manger avec son pere.

A dix heures; les Infulaires se rassemblerent

fice dont j'ai parlé; à l'extrêmité d'un des chemins qui y conduisent, nous vimes des hommés armés de piques & de massues, qui chantaient constamment une petite phrase avec le ton de la détresse, & semblaient demander quelque chofe; ces chants durerent une heure, pendant laquelle une multitude d'Indiens vinrent déposer une igname placée au milieu d'une perche, aux pieds de ceux qui psalmodiaient si tristement. Puis le roi & le prince étant arrivés dans la prairie, chaque perche fut relevée, mise sur les épaules de deux hommes, & on forma de ces couples des compagnies; un guerrier se mit à la tête de chacune, d'autres se placerent sur les côtés, & tous traverserent le lieu de la scène 'd'un pas pressé : la procession était terminée par un Indien portant sur une perche un pigeon vivant: elle s'arrêta au cimetiere placé sur la petite montagne, & on forma deux tas des ignames.

Comme il nous sembla que notre présence les génait, nous nous retirâmes, & revinmes bientôt rejoindre le roi qui nous recommanda de ne pas laisser sortir nos marins de leur canot, de peur qu'ils ne sussent tués; qu'il fallait nous retirer nous-mêmes, mais qu'il nous placerait dans un lieu d'où nous pourrions tous voir. J'essayai de m'approcher & de pénétrer au travers de la

foule; mais les cris des Indiens, leurs prieres; des espions qui me suivaient par-tout, me sirent retrograder, & je me rendis à la plantation du roi. Nous y vimes désiler les couples d'Indiens, chargés d'un bâton auquel était suspendues trois ou quatre baguettes: elles représentaient les ignames, & les couples qui les portaient semblaient affaissés sous le poids.

Le roi nous plaça derriere une palissade voisine de la prairie, où tous les mouvemens s'exécutaient; plusieurs autres infulaires s'y trouvaient avec nous; mais j'apperçus qu'on avait pris toutes les précautions possibles pour nous masquer la vue; les palissades étaient nouvelles & si hautes que le plus grand homme n'aurait pas vu par desfus; nous trouvames le moyen d'éluder leurs. efforts en y faisant des ouvertures avec nos couteaux. Dès là nous vimes bien du mouvement: on fit des discours, des femmes parurent sur la scène portant des pieces d'étoffes blanches étendues; le roi, le prince allaient, venaient, s'afseyaient; deux hommes avec des rameaux verts firent diverses cérémonies, & la grande procession défila encore, tandis que trois hommes prononçaient quelques phrases d'un ton languissant; puis l'assemblée se dispersa. Nous soupames avec le roi qui s'énivra de notre vin & de netre eau de vie; tout le monde se coucha; à deux heures du matin les Indiens se leverent & se répandirent dans la campagne, Poulaho demeura, & une semme vint le macer; il dormit jusqu'à onze heures entre les mains des semmes; je sis au prince le présent d'un habit complet, dont il parut vain; nous dinâmes, & la cérémonie du jour précédent recommença bientôt.

Réfolu de chercher à découvrir le sens de ces cérémonies qui me semblaient figurées, je n'écontai plus ceux qui voulaient m'arrêter; malgré les insulaires, je m'avançai sur le lieu où tout s'exécutait; je me donnai de la peine en vain; des discours graves ou plaisans, beaucoup de mouvemens, d'agitations, de longues processions où les couples étaient fréquemment chargés d'une feuille de cocos, des hommes qui s'arrachent des poissons, des especes de chants & de combats, c'est tout ce que je pus voir; mais c'était une énigme pour moi, dont je ne pus saisir le mot, & peut-être n'en a-t-elle point. Je ne pus parvenir même à observer tout sans les imiter, sans me dépouiller jusqu'à la ceinture, & répandre mes cheveux flottans sur mes épaules.

On appelle cette cérémonie natche; il paraît que les ignames qu'on y porte sont consacrées à

l'Otooa, ou à la divinité. On en devait célébrer une plus solemnelle, trois mois après, où devaient être étalés tous les tributs des isles qui reconnoissaient Poulaho pour leur roi; on y devait sacrifier des victimes humaines, choisies dans le bas peuple; sacrifice barbare, qui contraste avec les mœurs de ce peuple humain: je voulus leur en faire sentir l'atrocité, ils se bornerent à me dire que tel était l'usage & que l'Otooa exterminerait le roi si l'on ne s'y conformait pas.

Le tems était devenu favorable, & je voulus partir, c'était le 10 Juillet. Poulaho désirait que je demeurasse pour assister encore à une cérémonie suneraire, il promettait de m'accompagner à Middelbourg, nommé Eooa par les habitans; mais je craignis de laisser échapper des momens précieux, & je mis à la voile, après avoir déposé dans l'isse les quadrupèdes dont j'ai parlé, auxquels j'ajoutai un verrat & trois jeunes truies de race anglaise; je donnai aussi à Feenou deux lapins, l'un mâle & l'autre semelle: je crois leur avoir fait un présent utile.

La marée nous favorisa jusqu'au lieu où les flots opposés, reprimés d'abord dans des canots étroits, libres dans une espece de lagune, viennent s'y réunir; la prosondeur de cette lagune, les basfonds, les rochers qui en font voisins, rendent ce passage dangereux, & après nous en être tirés, je vins jeter l'ancre sous la côte de Tongataboo: le lendemain nous vinmes à Eooa; l'y descendis pour chercher de l'eau douce, qui était la seule provision dont nous avions besoin; j'eus même assez de peine à en trouver, mais elle était dans l'intérieur de l'isle, & plutôt que d'entreprendre un travail long & satignant, je me contentai de celle que j'avais. J'y déposai un bélier & deux brebis que je confiai à Toosa, mon ami en 1773; il n'y a pas de chiens dans cette isle, & les moutons s'y reproduiront en paix. On nous y vendit des ignames, mais peu de cochons.

Eooa présente un aspect différent des isles que mous venions de parcourir; leur surface applanie n'offre que des arbres à ceux qui les contemplent de la mer; mais ici la terre s'élève, elle présente un coup d'œil étendu où l'on distingue des bocages à des distances irrégulieres & séparés par de vertes prairies: la côte en est bordée d'arbres & de cabanes qu'ils ombragent; & les cocotiers y sont superbes.

Nous allames dans un après-midi sur la partie la plus élevée de l'isle, au travers de vallées, de collines semées de rocs de corail caverneux, & d'une argile rougeâtre. Sur la hauteur est une platte forme ronde, soutenue par un mur de corail qu'on y a porté à force de bras. Les infulaires s'y rassemblent pour boire la kava; près de là est une source excellente, & plus bas un ruisseau qui parvient à la mer dans le tems des pluies. De là on jouit d'une perspective charmante, les plaines, les prairies ornées de touffes d'arbres, entremêlées de plantations, présentent un riche tableau, & j'espérai qu'il serait un jour plus animé par les troupeaux d'animaux que j'y aurai répandu ; je me flattai de n'avoir pas été inutile au bonheur de ses habitans. On trouve ici une espece d'Acrosticum, la Melastoma & la fougere arbre, qui ne se trouve point plus près de la mer.

Lorsque je sus de retour, j'appris que des infulaires avaient donné des coups de massue à l'un d'entr'eux, qu'ils lui avaient ouvert le crâne & cassé une cuisse: ce traitement barbare étair la punition insligée à l'homme surpris en slagrant délit avec une semme d'une classe supérieure à la sienne; la semme en est quitte pour de légers coups de bâton.

Je semai dans cette isle des pommes de pin, des graines de melons & d'autres végétaux : ces soins ne seront pas sans fruit, si le passé est un gage de l'avenir: car on m'y donna des turneps à dîner, plante que j'y avais semée il y avait quatre ans.

Toofa me fit un présent de fruits & d'ignames, & me donna le spectacle de divers combats au bâton, à la lutte, au pugilat; & voulut m'offrir celui d'une danse de nuit; mais elle sut troublée par les vols qu'on fit à un Anglais qu'on dépouilla; je m'emparai de deux pirogues & d'un gros cochon pour les forcer à la restitution; & je réussis; mais les danseurs surent dispersés. Je pardonnai au coupable, je donnai des présens au chef, & je partis.

A peine avions-nous déployé les voiles, qu'une pirogue à voile aborda dans Eooa, & qu'on m'envoya dire qu'elle apportait un ordre de Poulaho, pour qu'on me fournit des cochons; mais je croyais avoir affez de provisions, & j'étais en mer; ce furent les raisons qui me déterminerent à ne pas retourner, sur mes pas. Je continuai donc ma route, & les insulaires après avoir continué les échanges aussi longtems qu'ils le purent, s'en retournerent dans leur isle.

Nous nous éloignames avec regret; car ces isles nous avaient été utiles, & leur bon peuple nous avait intéressé; nous y avions accru nos provisions, nos bestiaux avaient repris de la vi-

gueur dans leurs pâturages, & nous avions jeté des femences de nouvelles richesses. Peut-être le philosophe ne considérera pas sans plaisir & sans utilité les mœurs de ces hommes doux & bienfaisans. On peut y faire un commerce avantageux de denrées pour des clous, des haches, des limes, des étosses rouges, des toiles blanches, des miroirs, des grains de verre bleus. Leurs ignames sont excellentes & se gardent bien sur la mer; les autres denrées ne sont pas mauvaises. L'eau pure & douce y est rare; mais on dit qu'il y a un beau ruisseau dans Kao.

Tongataboo est comme le chef de cet Archipel assez vaste, car les habitans nous firent entendre qu'il rensermait 150 isles, dont 15 étaient élevées, & 35 d'une étendue assez considérable. Très probablement les isles Williams de Tasman, les isles Keppel & Boscawen de Wallis sont de ce nombre: Poulaho me dit qu'un vaisseau avait envoyé un canot vers l'isle Necoatabootaboo, voissine de celle de Kootahee, & qu'il y avait échangé une massue pour cinq clous; ce vaisseau pouvait être le Dauphin, & ces isles celles que nous avons nommées plus haut: l'isle Boscawent doit être Kooatahée.

Hamoa, Vavaoo & Feejée font les plus considérables dont on nous ait parlé: on les dit plus

grandes que Tongataboo; la seconde a de hautes montagnes, un ruisseau d'eau douce & un havre commode. Poulaho voulait m'y conduire; mais je n'avais plus de tems à y perdre. Hamoa est la plus grande de toutes; elle a des havres, de l'eau douce, des productions variées; c'est de ses habitans que Tongataboo a pris ses chants & fes danses; on les y imite encore dans la conftruction des maisons. Feejée est une terre élevée & fertile, riche en porcs, en chiens, en volaille, en racines & en fruits; elle ne dépend pas de Poulaho qui les craint dans les guerres qu'il foutient fouvent avec elle; ses habitans manient avec dextérité l'arc & la fronde; ils mangent leurs ennemis vaincus, & ont plus de pénétration & d'activité qu'eux; ils font des massues & des piques sculptées avec adresse, des étoffes à compartimens, des nattes dont les couleurs sont mêlées. avec goût, des pots de terre & d'autres meubles. On nous dit qu'une pirogue met trois jours à se rendre de Tongataboo à Feejée; & ces pirogues, par un vent modéré, font 7 mille dans une heure, & ne comptent par jour qu'un espace de tems de dix à douze heures: on voit par - là que la distance entre ces deux isles est d'environ soixante & dix lieues.

Tongataboo a le meilleur havre de toutes les

Isles que je connais; Annamoka a la meilleure eau; la situation de cette derniere, au centre du grouppe, est la plus favorable au commerce. Omaï semblait devoir nous aider à mieux connaître les mœurs, la religion, la politique du peuple qui les habite; mais nous nous trompions dans nos questions, & il faisait lui - même cent méprises; ses idées étaient trop bornées, si différentes des nôtres, & ses explications si confuses, qu'il nous embrouilla plus fouvent qu'il ne nous instruisit. Les habitans eux - mêmes, ou ne faifaient pas attention à nos demandes, ou ne jugeaient pas à propos d'y répondre, & ce n'est qu'à force de persévérance que nous sommes parvenus à étendre nos idées au-delà de celles que nous avions acquises.

Les habitans sont d'une stature moyenne, forts & bien saits; ils ont les épaules larges; ils sont musculeux; plusieurs ont une belle figure, leurs traits sont variés; on y voit des nez épattés & des nez aquilins, peu ont les lèvres épaisses, presque tous ont les yeux beaux. La physionomie des semmes les sait quelquesois reconnaître, mais c'est sur-tout à la forme arrondie de leurs membres qu'on les distingue; leur corps est si bien proportionné qu'il pourrait servir de modèle aux artistes; elles ont les doigts petits, celles qui ne

s'exposent pas au soleil, n'ont que le teint olivâtre. Les dartres paraissent être la maladie la plus commune de ce peuple; elles y dégénérent en ulcères, & quelques-uns en perdent le nez; mais rarement les maladies les empêchent de sortir de chez eux, & ils ne connaissent point celles de l'indolence, & d'une maniere de vivre contraire à là nature.

Leur contenance est gracieuse & calme, leur démarche ferme, leur accueil ouvert; leur physionomie annonce la douceur & la bonté, unies à de la franchise & de la gaîté; ils mettent la plus grande honnèteté, la plus grande confiance dans leur commerce. Ils volaient, mais ne volaient que nous, & c'est un peu notre faute, puisque nous excitons vivement leur cupidité; c'est la curiosité, c'est souvent un désir enfantin qui cherche à se satisfaire, qui se satisfait avec la plus grande dextérité. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur leurs mœurs, j'en ai parlé ailleurs. Ajoutons seulement un mot, sur leurs semmes, sur leur religion & leur gouvernement.

Leurs occupations ne sont pas pénibles & sont rensermées dans l'intérieur de leurs maisons; c'est là qu'elles fabriquent leurs étosses, qu'elles sont des peignes, de petits paniers; qu'elles entre-lassent des grains de verre. Tous les autres tra-

vaux sont du ressort des hommes; les deux sexes aiment l'oissiveté à se réunir; les semmes y sont des concerts de voix, les hommes en sont avec une espece de slûte; elles sont très-sidèles à leurs époux, qui ne les estiment pas autant qu'elles devraient l'être.

Nous ne pouvons dire s'ils ont des idées de religion; la durée & l'universalité de leurs deuils pourraient faire penser qu'ils regardent la mort comme un grand mal, & ce qu'ils font pour l'éloigner semble le prouver mieux encore: j'appris dans mon dernier voyage, qu'ils se coupent les petits doigts lorsqu'ils ont une maladie grave, & se croient en danger de mourir; ils supposent que leur Dieu, touché de ce sacrifice, leur rendra la santé; ils se les coupent avec une hache de pierre; la dixieme partie des habitans est mutilée pour ce motif: quelquesois même des gens du bas-peuple se coupent une des jointures du petit doigt, lorsque le chef dont ils dépendent est malade: est - ce par superstition? est-ce affection, ou l'effet de la tyrannie qu'exercent les chefs?

Leurs cérémonies funèbres ou religieuses feraient croire qu'ils cherchent à mériter la faveur de la Divinité, & à mériter d'être heureux même après leur mort. Ils m'ont paru avoir peu d'idée

des peines d'une autre vie, & cependant ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la faveur de leur Dieu. Ils donnent le nom de Kallafootonga à l'Etre fuprème; ils croyent qu'il est une femme, qu'elle réside au ciel & dirige le tonnerre, les vents & la pluie; que les recoltes sont mauvaises, parce qu'elle est fâchée; qu'alors les hommes, les animaux souffrent & meurent; que l'ordre naturel ne se rétablit que lorsque sa colere est dissipée, & ils font tout pour l'appaiser. Ils admettent des divinités inférieures, un Toosooa-Boolootoo qui est Dieu des nuages & des brouillards; un Talleteboo qui habite dans les cieux; un Footasooa & une Fykaoa - Kajeea, mari & semme qui sont les visirs du grand Dieu.

Toutes les isles ne paraissent pas avoir le même système religieux, ils ne donnent pas même un nom semblable à leur Divinité : ainsi le Dieu suprême pour les habitans d'Happaee est Alo-alo; & il y a des isles qui adorent des divinités particulières; toutes se sont des idées absurdes sur la puissance & les attributs de ces Dieux.

Les habitans de ces isles se sont cependant des idées assez justes de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame; ils lui donnent le nom de vie ou de principe vivant; ils l'appellent Otooa, ou être invisible:

invisible: ils disent qu'à la mort les ames de leurs chefs vont dans un endroit nommé Boolootoo; où elles rencontrent le dieu Gooleho; que le pays de ce dieu est le rendez-vous général des morts; qu'il est situé au couchant de Feejee; qu'alors on n'est plus soumis à la mort. & qu'on y trouve tous les alimens qu'on aima autrefois : les ames des gens du peuple font mangées par l'oifeau Loata qui voltige autour des cimetieres.

Ils n'adorent aucun objet visible, & n'offrent à leurs dieux des cochons, des chiens, & des fruits que d'une maniere figurée: cependant ils font à ces dieux des facrifices humains. Leurs Morais ou Fiatookas, sont en même tems des temples & des cimetieres.

La subordination qui régne entr'eux, ressemble au régime féodal de nos ancêtres. Le roi est le maître de la propriété de ses sujets, & cependant son pouvoir est limité; les chefs traversent souvent les desseins de leur roi; ils en paraissent indépendans; mais les biens & la vie du menu peuple font à la merci de ces chefs.

Tongataboo est divisée en un grand nombre de districts; un chef préside sur chacun d'eux & y rend la justice; il en tire des subsides?

162 TROISIEME VOYAGE

le peuple les nomme seigneurs du soleil & du firmament; la famille du roi prend le titre d'un de leurs dieux qui est son protecteur & fut peut-être un de ses ancêtres. Le roi n'a point d'autre titre que celui de Tooee-Tonga. Tout, devant les chefs, prend l'air de la plus grande décence; quand ils s'affeient, leur suite s'asseie aussi, en formant un cercle qui laisse un espace libre entre eux & lui; si un sujet veut lui parler, il s'assied à ses pieds, fait sa demande en peu de mots, & disparaît quand il a reçu la réponse. Mais si le roi parle à un de ses sujets, celui-ci répond du lieu où il se trouve; mais toujours assis : être debout devant lui serait une grossiéreté. Si un chef harangue, on l'écoute en silence; s'il commande, on obéit avec joie.

Le roi n'est pas le plus puissant par ses domaines, mais il l'emporte sur tous les chess par sa dignité; il n'a point le corps piqueté, il n'est pas circoncis comme le peuple; quand il se montre, tout s'asseye, tout doit être au niveau de ses pieds. S'il marche, il est souvent contraint de s'arrêter pour se laisser toucher les pieds, & il est des lieux où l'on ne se sert pas de quelque tems de la main qui a touché le pied royal; on ne le peut qu'après s'être

lavé. Une femme impure cesse de l'ètre quand le roi lui a baisé les deux épaules; si ce souverain entre dans la maison d'un de ses sujets, il ne peut plus l'habiter.

Mais ces marques de respect ne sont pas toujours celles du pouvoir; Feenou qui était Généralissime, & en même tems chargé de punir les délits envers l'Etat, avait quelqu'inspection sur le roi; Poulaho disait que s'il devenait un méchant homme, Feenou le tuerait. Peut-être que s'il s'écartait des loix & des coutumes du pays, les chess le jugeraient & que Feenou ferait exécuter la sentence.

Quoique les isles soumises à Poulaho sont répandues au loin, il ne paraît pas qu'il s'y élève jamais de révoltes, peut-être parce que tous les chess résident à Tongataboo. Il y a diverses classes de chess; les plus puissans en ont sous eux qui sont pour ainsi dire, leurs vassaux. On dit qu'à la mort d'un insulaire, ses biens appartiennent au roi; mais il les abandonne ordinairement au fils ainé du défunt. Le fils du roi hérite de son pere, il ne devient pas roi en naissant comme à Otahiti.

La famille du roi s'appelle Futtafailes; elle occupe le trône en ligne directe depuis fort long-tems; elle régnait déjà quand Tasman aborda

164 TROISIEME VOYAGE

dans ces isles; on se souvient encore de son apparition avec ses deux vaisseaux.

Il y a des femmes qui paraissent supérieures en dignité à Poulaho; on leur donne le nom de Tammaha; la femme devant laquelle ce roi ne voulut point manger & dont il toucha les pieds, était une de ces Tammaha; elles étaient, nous dit-on, filles de la fœur aînée du pere de Poulaho; l'âge ou le droit d'ainesse donneraient-ils seuls à ces femmes le rang qu'elles tiennent?

La langue du peuple de ces isses ressemble beaucoup à celle des peuples de la nouvelle Zélande, de Wateeoo, de Mangeea, & d'Otahiti. Elle en disser par la prononciation; elle est assez harmonieuse pour être agréable dans la conversation, assez riche pour rendre toutes les idées de ceux qui la parlent; ses élémens sont peu nombreux; les noms ne s'y déclinent pas, les verbes n'y ont pas de conjugaisons; mais on y trouve les degrés de comparaisons dont se ser la langue latine.

Nous quittâmes Eaoo le 17 Juillet, & nous dirigeâmes vers le levant; nous effuyâmes une tempête douze jours après notre départ qui déchira nos voiles; c'était durant la nuit, & plusieurs lumieres qui passaient d'un lieu

à l'autre sur la Découverte, me firent soupçonner qu'elle était plus endommagée encore que nous; je sus le lendemain qu'elle avait perdu un de ses grands mâts; peu après on découvrit que son grand mât était fendu; je le secourus & le mis en état de me suivre.

Le 8 Août nous découvrimes la terre qui s'offrit d'abord comme des collines détachées; nous nous en approchâmes; mais nous la trouvâmes environnée de rochers de corail; on en apperçut une autre que je négligeai; je voyais des insulaires courir en différentes parties de la côte, ils lancerent deux pirogues à la mer & je voulus les attendre. On voulut en vain persuader à ceux qu'elles renfermaient de monter sur le vaisseau; ils nous montrerent la côte où leurs compatriotes agitaient quelque chose de blanc, & je crus qu'ils m'invitaient à m'y rendre : mais cette isle paraissait peu considérable, je n'avais rien à lai demander & je craignis de perdre un vent favorable. Je m'en éloignai en cinglant vers le nord.

Ses habitans la nomment Toobouai; sa plus grande étendue n'excéde pas cinq ou six milles, mais elle a des hautes collines, dont le pied forme une bordure étroite & plate;

elles sont couvertes de verdure, excepté des rochers escarpés dont le sommet est couvert d'arbres. Les plantations sont plus nombreuses dans les vallées, & la bordure est partout revêtues d'arbres vigoureux & hauts, parmi lesquels on distingue les cocotiers & les étoa. Cette isle nourrit des cochons, de la volaille, produit des fruits & des racines. Les habitans parlent la langue d'Otahiti; ceux que nous vîmes étaient forts & robustes; leur teint est couleur de cuivre, & leur chevelure noire & liffe; quelques-uns la portent nouée en touffes au-dessus de la tête, d'autres la laissent flotter fur leurs épaules ; leurs visages sont ronds & pleins, peu applatis; leur physionomie annonce une sorte de férocité naturelle; un pagne étroit qu'enveloppait leurs reins & passait entre les cuisses, était tout leur vêtement; plusieurs de ceux qui étaient sur la grève avaient un habit blanc qui leur couvrait tout le corps; des coquilles de perle suspendues sur leur poitrine, étaient leur seul ornement. L'un d'eux souffla constamment dans une conque à laquelle était fixée un rofeau long de deux pieds; d'abord il n'en tira qu'un ton, ensuite deux ou trois, & toujours avec la même force. Jamais je n'ai observé

que cette conque annonçat la paix ; cependant ils n'étaient point armés. Leurs pirogues formaient une faillie en avant, & se relevaient fur l'arriere qui était sculpté partout ; les côtés étaient sculptés dans le haut, incrustés de coquilles par-tout ailleurs; chacune avait un balancier.

Le lendemain du jour que je quittai cette isle, nous découvrimes Maitea, & peu après Otahiti. Je cherchai à entrer dans la baye d'Oheitepeha, mais le calme & les vents ne nous permirent pas d'y pénétrer : des pirogues 'arriverent; mais ceux qui les montaient étant de la classe inférieure, Omai y sit peu d'attention, comme eux ne parurent pas voir en lui un compatriote. Ootée, son beau-frere, vint après eux, & leur entrevue fut indifférente jusqu'au moment où il montra ses plumes rouges. Alors tout changea de face; le beaufrere voulut changer de nom avec lui; Omaï lui donna de ses plumes, & celui-ci reconnut ce don par celui d'un cochon; on vit trop évidemment que ce n'était pas Omai, mais ses richesses qu'on aimait, & sans ses plumes, on n'aurait pas daigné lui offrir une noix de cocos; je m'étais attendu que son importance ne naîtrait que de ses trésors, & par eux il

aurait pu se faire respecter, s'il eut consulté la prudence dans sa conduite. Il n'y eut d'entrevue sentimentale que celle avec sa sœur, & ensuite avec sa tante.

J'appris là que deux vaisseaux avaient abordé dans cette isle, & y avaient débarqué des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau; que ces vaisseaux venaient du port Ruma, (Lima sans doute), que ceux qui le montaient avaient construit une maison & avaient laissé quatre personnes dans l'isle, deux prêtres, un domestique, & un autre qu'ils nommaient Mateema, & avaient emmené quatre de leurs compatriotes; qu'ils étaient revenus dix mois après, avaient repris leurs compatriotes, & débarqués deux Otahitiens qui seuls étaient encore vivans.

Nos plumes rouges rendirent les échanges extrêmement actifs; on n'estimait qu'elles & les haches. Pendant que chacun s'occupait ainsi, je descendis à terre pour y voir la maison des Espagnols, & un homme qu'on disait ètre le dieu de Bolabola; ce dieu était un vieillard qui avait perdu l'usage de ses membres, & qu'on portait sur une civiere; on l'appellait Olla ou Orra; de jeunes bananiers étaient placés devant lui; mais je n'ap-

perçus pas qu'on le respectat plus que les autres chefs. La maison Espagnole était de bois, qui paraissaient avoir été apportés tous préparés; elle était divisée en deux chambres, & près de sa façade était une croix de bois; où ils avaient gravé le nom de Jésus & celui de leur roi; j'y gravai aussi celui de George III, & la date des voyages que nous y avions faits. Près de-là était la tombe du commandant Espagnol mort dans l'isle; ils l'appellaient Oreede. Quels qu'aient été les motifs des Espagnols pour visiter cette isle, on doit dire qu'ils s'y sont fait estimer & respecter. J'appris qu'Oberea avait cessé de vivre.

Je revins à bord où je voulais persuader à mon équipage de se priver de liqueurs fortes pendant le tems que nous serions dans l'isle; je leur parlai du but de notre voyage, des récompenses qui attendaient nos succès, des travaux qui nous restaient à faire, du tems qu'ils exigeaient, de la nécessité d'économiser dans un climat chaud où l'on avait l'excellente liqueur du cocos, des liqueurs qui nous seraient nécessaires dans les climats froids où nous devions pénétrer: il ne délibéra pas un instant, & approuva unanimement mon projet: je ne lui en donnai plus

170 TROISIEME VOYAGE

que le samedi au soir pour boire à la santé de leurs amis d'Angleterre. J'allai ensuite visiter Waheiadooa, prince de la péninsule d'Otahiti; on harangua, un orateur & Omaï firent aussi des discours, dont la partie la plus intéressante pour nous, fut celle qui nous apprit que les Espagnols avaient voulu leur persuader de ne plus nous recevoir; mais que bien loin d'y fouscrire, ils m'offraient & sa province & tout ce qu'elle renfermait. Waheiadooa vint ensuite m'embrasser & changea de nom avec moi. Je le menai diner fur le vaisseau avec ses amis: il me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes; & je tirai des feux d'artifice qui les amuserent & les étonnerent.

Quelques - uns de nos gens virent dans leurs promenades un édifice qu'ils appellerent une chapelle catholique : ce nom éveilla ma curiosité & j'allai la voir ; c'était un Toopapaoo, où l'on tenait folemnellement exposé le corps du prédécesseur du prince : mort depuis vingt mois il était très-propre, semblable à un pavillon, couverts de nattes & d'étosses de couleurs dissérentes ; on y apportait chaque jour des offrandes de fruits & de racines, déposées sur un autel placé en de-

hors de quelques palissades qu'on ne franchit pas; deux gardes veillaient nuit & jour sur cette espèce de temple, & le décoraient dans les solemnités.

Lorsque je pris congé de Waheiadooa, un des enthousiastes fanatiques nommés Eatooas, vint se placer devant nous, enveloppé de feuilles de bananiers ; il parlait au prince d'une voix basse & criarde, & lui déconseillait de me suivre à Mataway, où il prédisait que je n'arriverais pas ce jour là; prédiction fondée sans doute sur le calme qui régnait alors, & qui fut cependant démentie par l'événement : on méprisait cet homme, & cependant on le croyait inspiré. On dit que dans leurs accès, ces prophètes fous ne connaissent personne, donnent alors tout ce qu'ils possédent; que leur accès passé, ils redemandent ce qu'ils ont donné, comme ne se souvenant plus de ce qu'ils ont faits.

J'arrivai à Mataway, & le roi Otoo m'y fit dire qu'il désirait beaucoup de me voir; je m'y rendis avec Omaï qui lui sit des préfens, comme je lui en sis à mon tour; il me donna beaucoup de provisions à son tour; Omaï ne sut recherché que par ses richesses, & l'imprudence de sa conduite lui en sit

172 TROISIEME VOYAGE

même perdre le prix : il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers qui le dupaient, & perdit l'amitié d'Otoo & des autres chefs; il eut bientôt été réduit à la mifere & au mépris si je n'étais intervenu à propos pour l'arrêter dans ses folles prodigalités.

Je descendis à terre avec un paon & sa femelle, un coq & une poule d'inde, quatre oies dont une était mâle, un canard & quatre cannes; je les donnai à Otoo; elles couvaient déjà lorsque je quittai l'isse. Le taureau espagnol était superbe; je lui envoyai nos trois vaches; j'y sis conduire aussi le taureau, le cheval, la jument & les moutons que j'avais apportés; j'eus du plaisir à leur faire ces dons; ils m'avaient donné beaucoup de peine & d'embarras pour les conserver, & mon but rempli, je sus délivré d'un soin bien incommode.

Je fis défricher aussi une pièce de terre où je plantai des légumes & des arbres fruitiers dont je crains avec raison que les habitans ne prennent peu de soin; les Espagnols avaient planté un sep de vigne qu'ils ont déjà coupé, parce qu'ayant cueilli du raisin mal mur, ils en avaient conclu que c'était du poison; nous le trouvâmes, le cultivâmes, & les instructions d'Omaï leur persuaderont peut-être de les conserver; quand nous partîmes, les melons, les patates, des pommiers de pin donnaient déjà des espérances.

Tous nos amis accoururent bientôt nous voir, & nous fimes des échanges fous le nom de présens mutuels; j'y vis un de ceux que les Espagnols avaient conduit au Pérou; il ne se distinguait de ses compatriotes que par quelques mots espagnols qu'il avait conservés; & Didée, dont le véritable nom était Heete-Heete, accourut aussi vers nous, & nous sit entendre les mots anglais qu'il savait encore: né à Bolabola, il était à Otahiti amené par la curiosité ou par l'amour qui leur fait souvent entreprendre des voyages: il présérait la mode & la parure de ses compatriotes & ne mit pas un grand prix à l'habit complet que je lui remis.

J'assissai à un conseil de guerre qui se tint pour décider s'il sallait faire la guerre ou la paix avec Eimeo, cette isse de laquelle les Otahitiens étaient les ennemis déjà dans mon second voyage; chacun y appuya son opinion avec décence, & parla dans son rang sans s'interrompre; le conseil devint ensuite orageux, il se calma ensuite; ceux qui vou-

174 TROISIEME VOYAGE

laient la guerre l'emporterent & me demanderent mon secours; mais je leur sis entendre que sne connaissant point leurs motifs pour porter la guerre à Eimeo, & les habitans de cette isle ne m'ayant jamais offensé, je ne croyais être en droit de les traiter en ennemis. Ils parurent se rendre à mes raisons. Towha, amiral des Otahitiens, n'assista point à ce conseil; mais parut cependant en avoir dicté les délibérations; il voulait la guerre, & venait de tuer un homme pour l'offrir en facrisce au dieu Eatooa & mériter d'en être assisté contre Eimeo. Je voulus assister à cette cérémonie barbare, & j'accompagnai Otoo qui devait y présider.

Nous nous rendîmes au Moraï où quatre prêtres & leurs affistans nous attendaient; le corps de la victime était dans une pirogue sur le rivage, & deux prêtres étaient assis auprès. Otoo se plaça à quelque distance des prêtres, nous nous tinmes près de lui, & le reste du peuple se tint plus éloigné. Alors commencerent les cérémonies. Un des affistans des prêtres mit un jeune bananier devant le roi, un autre vint toucher le pied du prince avec une tousse de cocos; puis l'un

des prêtres du Moraï fit une longue prière, & envoya de tems en tems des tiges de bananiers qu'on déposait sur la victime. Près de lui était un homme qui tenait le Maro royal, l'autre l'arche de l'Eatooa; la prière finit, & les prêtres suivis de leurs acolytes vinrent sur le rivage, recommencerent leurs prières, tandis qu'on ôtait un à un les tiges de bananiers de desfus l'homme mort, & on étendit ensuite celui-ci sur le sable, les pieds vers la mer; les prêtres se placerent autour, répétant quelques phrases; on le découvrit, on le mit dans une direction parallele à la côte; les prêtres ayant à la main des plumes rouges, recommencerent une prière, pendant laquelle on enleva quelques cheveux de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; on enveloppa le tout dans une feuille verte qu'on présenta à Otoo, qui la renvoya au prêtre avec d'autres plumes rouges. Dans ce moment un martin-pêcheur voltigea sur les arbres voisins & l'on fut enchanté de ce bon présage. Le corps fut porté quelque pas plus loin, & on le déposa sous un arbre, la tête tournée vers le Moraï où l'on plaça les paquets d'étoffes, tandis qu'on plaçait les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime.

Les prêtres se rangerent autour du corps, ce lui qui paraissait être leur chef parla un quart d'heure; en variant ses gestes & les inflexions de sa voix, s'adressant à la victime, semblait lui faire des reproches, lui proposer des questions, & lui demander si l'on n'avait pas eu raison de le sacrisser: il le priait ensuite comme pour l'engager à obtenir du Dieu la faveur qu'on désirait, de livrer Eimeo, son chef, ses cochons, ses femmes, tout ce qu'elle renfermait, dans les mains des Otahitiens: c'était le but du facrifice. Il chanta d'un ton plaintif pendant demi-heure, accompagné de quelques autres, puis l'un des prêtres arracha encore des cheveux de la victime, qu'il mit sur les étoffes; le chef des prêtres chanta seul tenant en main des plumes qu'il donna à un second prêtre qui pria aussi, & posa les plumes sur les étoffes. On porta ensuite le corps dans la partie la plus voisine du Moraï, ainsi que les étoffes & les plumes; celles-ci fur les murs du Moraï, celui-ci au-dessous, les prêtres *entourerent, s'assirent, prierent, tandis que leurs acolytes creuserent un trou où ils jeterent la victime qu'ils recouvrirent de terre & de pierres. Dans ce moment, un enfant jeta des cris; c'était, disait-on, les cris du Dieu. On

avait préparé un feu, on y passa par la slamme un chien auquel on venait de tordre le cou, ensuite on lui arracha les entrailles qu'on y jeta; on en rôtit encore le cœur, le foie & les rognons, on en barbouilla le corps avec son sang, & le tout sut placé devant les prètres qui priaient autour du tombeau; deux hommes alors frappaient du tambour avec force, & un petit garçon sit entendre trois sois des cris perçans; c'était pour inviter le Dieu à se régaler du mets qu'on lui offrait, & le tout sut déposé sur un échassaut ou whatta, haut de six pieds, où étaient les restes empestés de quatre cochons déjà offerts précédemment à la Divinité; puis on se retira.

Le lendemain les mêmes cérémonies recommencerent; on immola un cochon de lait;
on fit usage des bananiers, des plumes rouges;
on pria, on développa le Maro, longue ceinture ornée de plumes jaunes & rouges, symbole de la royauté; on apporta l'arche du dieu
Ooro, tabernacle fait en pain de sucre, composé de sibres de cocos entrelassées; on sacrissa
encore un cochon, on en remarqua les entrailles pour y chercher quelque indice heureux, & on les jeta dans le feu. Devant le
Morai sur terre, il y avait aussi des Morais

Tome IX.

de mer, élevés sur des pirogues, où l'on avait étalés des cocos, des bananes, des fruits à pain, du poisson.

La victime m'avait paru un homme entre deux âges, de la classe inférieure; je ne pus favoir s'il avait commis quelque crime qui méritât la mort; mais en général on dit que le choix tombe fur des criminels ou des vagabonds, & qu'ils ne sont avertis du choix qu'au moment où le coup fatal tombe fur eux. Lorfqu'un des principaux chefs juge qu'un facrifice est nécessaire, il désigne l'infortuné, & détache quelques-uns de ses serviteurs qui l'afsomment avec la massue ou des pierres; le roi doit toujours être présent au sacrifice. Le Moraï où l'on fait le facrifice est bien sûrement un temple & un cimetiere; c'est celui où l'on doit ensevelir le chef de l'isle entiere, sa famille & les premiers chefs du pays. Il ne differe guères des autres que par sa grandeur.

La coutume barbare d'immoler des hommes est probablement répandue sur les isles de la mer Pacifique; dans les Isles des Amis, on devait immoler dix victimes humaines dans la Natche solemnelle qu'on se proposait d'y célébrer. Les Otahitiens paraissent n'immoler qu'un homme à la fois; mais il semble que ces sacrifices reviennent fouvent; car je comptai quarantement crânes exposés dans le Moraï, qui fairfaient partie d'autant de victimes, & comme ils étaient fort peu altérés, il paraît qu'ils avaient été immolés dans des années peu éloignées. Cette cérémonie n'attire point l'attention des infulaires; les prêtres même causaient entr'eux de choses indisférentes. Lorsque je leur demandai le but de cette institution, ils me dirent que c'était l'usage de leurs peres, qu'il était agréable à leur Dieu, qui pendant la nuit, se nourrissait de l'ame ou de la partie immatérielle qui demeure autour du Moraï, jusqu'à ce que le corps soit détruit.

Il y a quelque apparence que ce peuple était cannibale, & que de là vient la cérémonie d'arracher l'œil de la victime, & de le préfenter au roi qui ouvre la bouche comme pour le manger; ils appellent cette espèce d'emblème, manger l'homme: ces hommes si humains ont cependant encore des coutumes bien barbares; telle est celle de couper la mâchoire de leurs ennemis vaincus, & d'offrir les corps à leurs dieux; & ce n'est pas seulement pour obtenir la victoire qu'ils immolent des hommes; on en facrissa deux peu de tems après pour solemniser la restitution des biens, faites

aux partisans du roi détrôné qui fut l'époux d'Oberea.

A mon retour de cette horrible cérémonie. je vis Towha qui me pressa de joindre mes forces aux siennes contre Eimeo; je le refufai & lui déplus. Je l'indignai même lorsque je lui parlai avec horreur du facrifice qu'on venait de faire, & que je lui prédis que loin de s'attirer la faveur des dieux, il attirerait sur lui leur haine & des malheurs. Ma prédiction n'était pas si hazardée qu'elle le semble; j'avais lieu de douter du succès d'une guerre que plusieurs condamnaient, qu'un plus grand nombre voyait avec indifférence: & lorsqu'Omaï lui dit qu'en Angleterre on punirait d'une mort violente celle qu'il aurait donnée au moindre de ses domestiques, Towha ne voulut plus rien écouter; mais ses serviteurs prêtaient à ce discours une attention qui prouvait qu'ils étaient d'une opinion différente de leur maître.

Revenus dans la maison d'Otoo, il nous donna des Heevas, ou spectacles dans lesquels on frappe le tambour, tandis que des semmes sont entendre les chants les plus doux; les hommes y exécutent aussi des farces. Omaï nous donna un diner somptueux où était un pudding préparé à la maniere des insulaires.

composé de morceaux rapés, cuits & pilés de fruits à pain, de bananes mures, du taro, de noix du palmier & du pandanus; ils y mêlerent le jus des cocos & le firent cuire; il était excellent. Œdidée nous donna aussi un repas, & Otoo des présens considérables portés par de jeunes filles enveloppées & grosses dans plusieurs pieces d'étosses, & qui ont peine à respirer sous l'amas de ces habits; ce qu'elles portaient sur leurs têtes & les étosses qui les entouraient, surent déposés sur les vaisseaux. Je sis voir aux chess des feux d'artifice qui d'abord les étonnerent, puis mirent en suite les plus courageux.

Je vis un chef mort depuis quatre mois, dont le corps n'était point défiguré encore, & je m'informai de la méthode qu'on suivait pour les conserver; je sus qu'on leur ôtait les entrailles & remplissait le ventre & l'estomac d'étosses, qu'on frottait le corps d'huile de cocos & du suc d'une plante qui ne croît que dans les montagnes; qu'on le lavait encore souvent avec l'eau de la mer. On laisse long-tems les corps des chess exposés aux yeux de tous, & j'appris que le tems de les voir est d'autant moins fréquent, que le moment où ils moururent s'éloigne, & qu'ensuite on les voit fort rarement.

Un jour nous montâmes à cheval devant le roi pour lui faire connaître l'ufage de ces animaux; les Otahitiens qui n'avaient jamais vu un tel spectacle, s'en émerveillaient comme s'ils eussent vu des centaures: ils estimerent beaucoup cet animal, & les nations chez lesquelles on s'en sert; chaque jour quelques uns de nos gens montaient le cheval & la jument, & l'admiration des infulaires se soutint toujours; il est à croire qu'ils prendront soin de ces animaux.

Nous devions de la reconnaissance à Otoo; il prenait grand soin qu'on ne nous vola point; il nous fournissait abondamment des provisions; il nous procurait tous les plaisirs qui dépendaient de lui; je crus devoir la lui témoigner en le protégeant contre les menaces de Towha, qui l'accusait de ne l'avoir pas soutenu dans la guerre qu'il faisait à Eimeo; & de l'avoir forcé par-là, à faire une trève honteuse. J'annonçai que je le désendrais de toutes mes sorces, & que je prendrais une vengeance effrayante de ceux qui oseraient l'attaquer, & Towha parut en effet avoir renoncé à ses projets.

Je retirai de cette guerre d'Eimeo l'avantage de connaître leurs combats sur mer. Les pirogues avancent & reculent avec vivacité, & les guerriers placés sur la plate-forme brandissentin, après s'être évitées avec dextérité, les pirogues s'abordent de l'avant, les guerriers combattent, les vaincus suient ou se jettent à la mer: quelquesois lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir, ils attachent leurs pirogues, & combattent jusqu'à ce que tous les guerriers de l'une ou l'autre pirogue soient tués: jamais ils ne sont de quartier, & s'ils font des prisonniers, c'est pour les immoler le lendemain.

Je fus invité à une nouvelle cérémonie religieuse; mais une sciatique ne me permit pas d'y aller. Otoo sur instruit de ma maladie, & la mere, les trois sœurs de ce bon prince, huit autres semmes, voulurent entreprendre de me guérir. Elles se rangerent autour de moi, & se mirent à me presser avec les deux mains de la tête aux pieds, mais sur-tout dans la partie où je soussfrais; elles me pétrirent jusqu'à me faire craquer les os, & me faire assez soussfrair pour désirer qu'on suspendit. Cependant je me trouvais mieux, elles recommencerent le soir, & je passai une bonne nuit. Deux sois encore elles sirent ce remède

& je fus guéri. Ils l'appellent la Romée; ils le pratiquent dès qu'ils sont languissans & accablés, & les effets en sont toujours salutaires.

l'avais envoyé deux de mes officiers à la cérémonie dont je ne pouvais être spectateur; ce fut près d'un Morai qu'elle s'exécuta; des branches d'arbres différens furent apportées, les prêtres chanterent d'un ton mélancolique, on découvrit le Maro, & on le ceignit à Otoo; on prononça le nom d'Heiva, & trois fois l'afsemblée répondit Earee; on répéta la même cérémonie devant le Morai du roi, puis on se plaça avec ordre dans une vaste cabane. où l'on fit différens discours dans lesquels on promettait de ne plus combattre, & de vivre en amis. Un infulaire ayant une fronde autour de ses reins, & une grosse pierre sur ses épaules, se promena dans le cercle que les autres formaient; il répéta quelques mots d'un ton chantant, & jeta sa pierre, qui sut placée avec le bananier, mis aux pieds du roi dans le Morai. C'était probablement une confirmation du traité.

Le bananier est d'un grand usage dans les cérémonies; les messagers que Towha envoyait au roi lorsqu'il faisait la guerre à Eimeo, tenaient toujours un bananier à la main qu'ils déposaient aux pieds d'Otoo; dans une querelle violente, un bananier offert ramene le calme; il semble être le rameau d'olivier pour les habitans des Isles de la Société.

Avant de partir, je visitai le bétail & la volaille que j'avais déposés dans l'isle; tous étaient en bon état; deux des oies & des canards couvaient, la femelle du paon, la poule d'Inde n'avaient point encore pondu. Je repris quatre chèvres, parce que j'en voulais laisser deux à Ulietea, & deux autres dans quelqu'une des isles que je pourrais rencontrer. J'emmenai aussi Omaï à Huaheine où il devait s'établir; il se ferait ruiné si je l'avais laissé abandonné à son beau-frere, à sa sœur; mais je pris son trésor sous ma garde, & ne permis point à ses parens fripons de le suivre.

Les vents me retinrent encore quelques jours à Otahiti, toujours environné de pirogues. Otoo voulut m'en donner une qu'il avait fait construire exprès; elle était décorée de sculptures & eut été un don agréable pour mon roi; mais je ne savais où la placer dans mon vaisseau, & je sus obligé de resuser un présent qu'il faisait avec plaisir. Nos amis nous virent partir avec douleur, & moi-mème je ne m'en éloignais pas sans regret. Je n'espérais pas trou-

ver ailleurs autant d'abondance ni de cordialité; notre correspondance amicale ne sut pas troublée un seul instant. Les chess trouvaient leur compte à reprimer les vols, mais ils ne le peuvent pas toujours, & quelquefois ils sont volés eux-mêmes. Un avantage dont nous jouissions & que n'avaient pas eu les navigateurs précédens, c'est que nous savions un peu la langue du pays, & qu'Omaï nous servait encore d'interprête. Cependant nous ne pûmes savoir l'époque précife de l'arrivée des Espagnols; les Otahitiens ne peuvent se rappeller au juste tout ce qui s'est passé au-delà d'un an; j'avais vu par l'inscription gravée sur la croix, que les Espagnols y avaient abordé en 1774; les cochons qu'ils y laisserent avaient déjà perfectionné la race de ceux du pays, & ils étaient déjà nombreux lorsque nous arrivâmes; leurs chiens ont été plutôt un présent funeste qu'utile; mais les chèvres peuvent ajouter aux richefses des insulaires. Le prêtre qui y demeura quelque tems, avait cherché à gagner leur amitié; il avait étudié leur langue, & cherché à lui donner la plus haute idée de sa nation au détriment de la nôtre; il leur dit que nous habitions une petite isle que ses compatriotes avaient soumise, & qu'ils avaient détruit mon vaisseau: je ne sais s'ils avaient eu dessein de s'y établir, & d'y saire adopter leur religion; mais ils n'y ont pas fait un seul prosélyte, & le prêtre avec deux de ses compatriotes prositerent d'une occasion savorable pour s'en retourner; en annonçant qu'ils viendraient bientôt avec des maisons, des animaux, des hommes, des semmes pour s'y fixer près d'eux. Ce projet faisait plaisir à Otoo qui n'en prévoyait pas les suites; mais heureusement Otahiti n'offre pas des richesses bien tentatives, & sa situation ne la met pas sur la route du commerce; & c'est ce qui me fait espérer qu'on ne troublera pas un jour la douce tranquillité de ses habitaus.

Nous cinglames vers Eimeo; j'allai chercher & visiter un havre dans sa partie, septentrionale, qu'Omaï qui nous avait devancé dans sa pirogue, nous avait indiqué, & j'y jetai l'ancre; on appelle ce havre Taloo; il se prolonge entre des collines dans un espace de deux milles; il n'en est pas de plus sûr dans dans tout l'Océan Pacisique, & l'entrée comme la fortie en est également facile. Différens ruisseaux d'une eau pure s'y rendent; ses bords sont hérissés de bois, & près de là est le havre Parowroah, plus étendu encore, mais dont l'en-

trée est plus étroite & plus difficile pour entrer ou fortir; j'avais ignoré ces havres & je m'en étonnai un peu, puisque j'y avais envoyé un canot.

Dès que nous y fûmes, la curiosité & ensuite le désir de faire des échanges, amenerent un grand nombre d'insulaires sur nos vaisseaux; le chef Maheine vint aussi nous visiter, & balança de le faire, parce que nous étions amis des Otahitiens; il me fit des présens & je lui en fis à mon tour: c'était un homme de quarante à cinquante ans, déjà chauve, mais le cachant avec soin; on me vola une chevre qui fut menée chez lui, j'exigeai qu'il me la rendit, il parut ne s'y pas refuser, & en effet, il me la renvoya avec le voleur; mais dans le même moment on m'en escamotait une autre: pour échapper à ma vengeance, tous s'enfuirent, & Maheine avec eux; il était facile de voir qu'ils s'entendaient pour garder cette chêvre qui était pleine, par la même raison je résolus de me la faire restituer; & j'envoyai la chercher dans le lieu où l'on m'indiqua qu'on l'avait cachée; mon détachement revint sans elle, les Indiens surent l'amuser sans le satisfaire.

Je m'étais trop avancé pour pouvoir recu-

ler sans faire croire qu'on me volait impunément. Je descendis à terre avec trente-cinq hommes, & envoyai trois canots qui devaient fe réunir à nous vers la pointe occidentale de. l'isle. Tous les Indiens s'enfuirent de devant nous, jusqu'au moment où je déclarai, que je ne voulais tuer ni blesser personne; alors ils ne laisserent plus leurs maisons désertes, ils continuerent leurs travaux ordinaires; tous me dirent que la chêvre était à Watea; nous nous y rendîmes, & on nous assura qu'on ne l'y avait pas vue; j'assurai qu'elle y était, & que si on ne me la rendait pas, je brûlerais leurs. maisons & leurs pirogues; ils persisterent à dire qu'ils ne l'avaient pas. Alors je fis mettre le feu à quelques maisons & à deux ou trois pirogues; je brûlai encore six de ces dernieres en me rapprochant de mes canots. Les Indiens se rassemblerent; mais au lieu de nous résister comme on nous l'annonçait, ils vinrent en suppliant déposer des bananiers à mes pieds, & me conjurer d'épargner une pirogue que j'allais trouver. Je l'épargnai & nous revinmes dans nos vaisseaux; mais on ne m'envova point la chèvre.

Je fis déclarer à Maheine que s'il persistait à garder la chèvre, je ne laisserai aucune piro-

gue dans l'isle, & porterais ma vengeance plus loin encore si l'on ne me la ramenait. J'en sis détruire dix on douze, pour lui prouver que mes menaces n'étaient pas sans effet; mais pendant cette derniere expédition on me ramena ma chèvre. C'était avec regret qu'après avoir resué de me joindre aux ennemis de ce peuple, je me voyais forcé d'agir en ennemi moi-même; notre correspondance se rétablit; les Eimeens nous apporterent encore des fruits, à il me sut doux de penser qu'ils sentaient leur tort, & que si je leur avais fait essuyer des pertes, c'était à eux qu'ils devaient s'en prendre.

Je pris ensuite le chemin d'Huaheine: j'avais trouvé à Eimeo du bois à brûler, des cochons, des fruits: les productions y sont les
mêmes que celles d'Otahiti; les semmes y sont
laides & petites: son aspect offre des collines
fortélevées & des vallées étendues qui sur leurs
flancs descendent en pente douce; elles sont
couvertes d'arbres; dans le sond, on n'y voit
prospérer que la sougère; la bordure plate dont
l'isle est environnée, est escarpée à peu de distance de la mer, & présente un aspect trèspittoresque. Au bas le sol est compact & jaunâtre; dans le haut, il est plus friable, & les

rocs des collines font bleuâtres, cassants, & mêlés de particules de mica. Deux gros rochers qui se trouvaient près du lieu où nous avions jeté l'ancre, étaient aux yeux des habitans des Eatooas, ou des dieux frere & sœur, arrivés d'Ulietea d'une maniere furnaturelle.

A peine eûmes-nous atteint le havre d'Huaheine que les vaisseaux furent remplis d'infulaires; on leur raconta, on exagéra même la vengeance que nous avions prise du vol qu'on nous avait fait, & ce récit inspira des craintes qui nous furent utiles; les fils d'Orée me visiterent; mais leur pere n'était plus roi, ou plutôt régent de l'isle, il n'y était plus même, il s'était retiré à Ulietea: les autres chefs accoururent vers nous, & je résolus de profiter de cette circonstance pour établir Omai, qui fe conduisait avec prudence depuis qu'il était délivré des fripons qui l'obfédaient. Je rendis visite au nouveau chef Tairee-tereea; c'était un enfant de dix ans, je lui fis un présent, Omaï lui en fit un aussi, ainsi qu'à l'Eatooa. Le concours du peuple était très-nombreux; en général, il nous parut plus robuste & moins basanné que le peuple d'Otahiti; il paraissait y avoir plus de riches ou de chefs, & prefque tous avaient un embonpoint extraordi-

naire: nous réglâmes le commerce entre les habitans & nous, & je parlai de l'établissement d'Omaï. Je dis tout ce qui pouvait l'honorer aux yeux de ses compatriotes, & tout ce que j'avais fait d'avantageux pour les Isles de la Société; & pour prix de ces services, je demandai un terrain où mon ami put élever une maison & cultiver les productions nécessaires à sa subsistance & à celle de ses domestiques. On me permit de lui donner ce que je voudrais; cette permission était trop vague pour signifier quelque chose, & je demandai une réponse de plus précise, & ils me céderent un terrain contigu à la maison où se tenait le conseil, dont l'étendue était de cent toises sur le havre, & qui de-là s'étendait jusque sur la colline voifine. Tous furent contens; mes charpentiers y construisirent une petite maison où il pouvait renfermer ses trésors; nous lui sîmes un jardin où nous plantâmes des shaddeks, des seps de vigne, des pommes de pin, des melons, & des graines de plusieurs espèces de végétaux; & ces plantations étaient en pleine végétation lorsque je quittai l'isle.

Omaï se répentait de sa prodigalité; il trouva dans Huaheine un frère & une sœur qui ne le pillerent pas; mais peu considérés pour le protéger .

protéger, & j'eus lieu de craindre qu'on ne le dépouillât de ses biens lorsque nous l'aurions quitté; il était le seul riche propriétaire de l'isle, il allait exciter l'envie dans un lieu où l'on se livre aux premiers mouvemens sans être arrêté par des loix, par la religion, ou par des idées morales: pour le mettre en sûreté, je lui conseillai de donner une partie de ses richesses à deux ou trois des principaux chess, & de mon côté, j'annonçai que si on lui faisait quelque injustice, & que je le trouvasse opprimé à mon retour, je prendrais une vengeance éclatante de ceux qui l'auraient maltraité.

Tandis que je veillais à la sûreté future d'Omaï, je cherchais à délivrer mon vaisseau des blattes qui l'infestaient, & à me faire rendre un sextant qu'un des insulaires nous avait pris; je me saisse du voleur, & quand j'eus recouvert l'objet du vol, je le punis en lus faisant raser les cheveux & la barbe, & couper les oreilles. Cette punition rigoureuse ne sit que l'irriter, il voulut nous voler nos chèvres, il ravagea le jardin d'Omaï, il menaçait de brûler sa maison: pour le mettre en sûreté, je l'emprisonnai encore, résolu de ne lui rendre la liberté que sur quelque isle

Tome IX.

écartée, & les chefs de l'isle m'applaudirent; mais il s'échappa de nos mains & s'enfuit à Ulietea. Parmi les trésors d'Omaï était une caisse de joujoux que la multitude étonnée contemplait avec une forte d'admiration; mais ses pots, ses affiettes, ses plats, ses chauderons, ses bouteilles, ses verres, ses meubles en général attirerent à peine ses regards : Omaï même en sentit l'inutilité; un cochon cuit au four valait mieux que bouilli; une feuille de bananier valait un plat, & une noix de cocos un verre; il troqua la plupart de ces objets contre des haches & des outils de fer; il avait aussi des feux d'artifice dont il fit usage pour exciter, ou le plaisir ou la crainte de ses compatriotes. Je lui laissai le cheval, la jument, une chèvre pleine, une truie & deux cochons de race anglaife: sa maison avait vingt-quatre pieds de long, dix-huit de large, & fix de hauteur; il fut décidé encore qu'il en bâtirait une plus grande à la mode du pays qui s'étendrait sur celle que nous avions bâtie; il avait quatre ou cinq hommes de la classe inférieure d'Otahiti; il garda les deux Zélandais qui auraient préféré de demeurer avec nous; son frère s'établit avec lui avec quelques - uns de ses parens; il avait un mousquet, une

bayonnette, une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, deux ou trois sabres; il était en état de se désendre contre les voleurs, mais il me semblait qu'il eut pu être plus heureux sans ces armes, qui devenaient dangereuses dans un homme dont je connaissais l'imprudence.

Tout étant arrangé comme je le désirais, je sortis du havre; les habitans nous firent leurs adieux: mais Omaï demeura encore avec nous: il ne nous quitta qu'après avoir embrassé tous les officiers avec assez de courage; mais quand il s'approcha de moi, il ne put se contenir & versa un torrent de larmes; j'étais senfible à son attachement; je regrettais presque qu'on l'eut conduit en Angleterre ; où les dous ceurs d'une vie civilifée pouvaient l'avoir rendu insensible aux plaisirs de ses compatriotes; il avait acquis des connaissances, mais elles n'y donnent aucun crédit dans les lieux de sa naissance: il n'avait pas su jusqu'alors saire un bon usage de ses richesses; il était entraîné par le désir de la vengeance contre les habitans de Bolabola qui avaient dépouillé sa famille, & ces considérations me donnerent de l'inquiétude sur son sort. Sans doute ; les navigateurs qui suivront mes traces, s'informeront avec intérêt de ce qu'est devenu le pauvre Omaia

Ses défauts se trouvaient contrebalancés par son extrême bonté, par la docilité de son caractère, par les sentimens de reconnaissance qui l'animaient envers ceux qui l'avaient obligé; il avait plus de pénétration que d'application, & ses connaissances étaient superficielles; il observait peu, il n'avait point cherché à rapporter quelques arts utiles à ses compatriotes: je crois qu'il cultivera les arbres fruitiers, les végétaux que nous avons plantés, & qu'il prendra soin des animaux que nous lui avons laissé.

Nous continuâmes notre route pour Ulietea, où je voulais relâcher. Oreo nous vit approcher, & vint en pirogue avec fon fils & fon gendre; dès que nous fûmes dans le havre, les infulaires nous environnerent pour échanger des cochons & des fruits, & partout nous nous trouvions dans l'abondance; nous defcendîmes, dressâmes des tentes, un observatoire, visitâmes le vieux Oreo à qui je fis des présens: mais tandis que nous étions occupés à ces paisibles observations, un de nos soldats déserta avec son sus full & son équipage. J'engageai le chef à faire des recherches pour le retrouver; elles furent inutiles, & je me mis moi-même à ses trousses; après une marche

rapide, je trouvai mon déferteur entre deuxfemmes qui me demanderent sa grace en versant des larmes; je leur parlai avec sévérité ainsi qu'au chef du canton, & je retournai au vaisseau avec mon déserteur que je punis légérement, parce qu'il m'allégua des raisons qui allégeaient la gravité de sa faute.

J'appris ici qu'Omaï vivait en paix avec ses compatriotes; mais que sa chèvre était morte en mettant bas ses petits; il m'en demandait une autre avec deux haches. Je lui envoyai deux chevreaux, l'un mâle, l'autre semelle, avec deux haches, & j'espérai qu'il continuerait d'être tranquille & heureux.

C'est à Ulietea que je donnai mes instructions au capitaine Clerke, parce que nous allions entreprendre un long voyage au travers de mers orageuses; je convins du lieu où nous aborderions, où nous nous attendrions. Nous réparâmes aussi nos vaisseaux; mais une affaire plus inquiétante nous occupa davantage; un pilotin & un matelot déserterent, M. Clerke les poursuivit en vain, il revint sans eux. Cependant comme un grand nombre de nos soldats & de nos matelots désiraient comme eux de s'établir dans ces isles fortunées, il devenait important de leur en ôter l'espérance

en recouvrant ceux-ci; j'allai donc moi-même avec le chef de l'isle à leur pourfuite; mais on me dit qu'ils s'étaient sauvés à Bolabola. J'employai un moyen violent pour réussir; le capitaine Clerke invita le fils, la fille & le gendre d'Oreo, & quand ils furent dans fa chambre, il les y fit enfermer; Oreo voulus s'en plaindre à moi, & il apprit que je l'avais ordonné, il craignit pour lui - même; je lui dis qu'il était libre & pouvait agir pour me faire rendre mes gens; mais que s'ils ne revenaient pas, j'emmenais sa famille. Oreo & les insulaires déplorerent la captivité de leurs compatriotes; les femmes par tendresse pour la fille d'Oreo, se firent à la tête des blessures profondes. Le chef s'occupa des moyens de recouvrer les deux fugitifs ; il écrivit à Opoony, roi de Bolabola, pour qu'il les fit arrêter s'ils y étaient encore, ou poursuivre s'ils n'y étaient plus. Cependant les Indiens méditaient un projet hardi; ils voulaient s'emparer du capitaine Clerke & de moi; j'allais tous les foirs me baigner dans une petite riviere voisine, presque toujours seul & sans armes; ils se préparaient à m'y saisir; mais depuis la détention des enfans d'Oreo je m'étais abstenu de prendre des bains; on environna le capitaine Clerke & le lieutemant Gore; le premier dissipa les insulaires avec son pistolet. Ensin on me ramena mes déserteurs; ils avaient été arrêtés dans la petite isle de Toobaree, où le vent les avait forcés de demeurer; je relâchai alors tout de suite les ensans d'Oreo, & le calme sut rétabli. Je n'aurais pas peut-être employé des moyens si rigoureux si l'un de ces sugitiss n'avait pas été le neveu d'un de mes amis, officier comme moi, dans la marine du roi.

Notre commerce fut fort actif dans les derniers jours que nous demeurâmes à Ulietea; les habitans avaient oublié nos querelles: en général, ils font plus petits & ont le teint plus noir que ceux des isles voisines; il font plus adonnés encore au défordre des passions; c'est qu'ils font soumis à Bolabola, après avoir été le peuple le plus distingué de ces isles; il semble même que leur isle était le centre de l'administration. Le vieil Orée, autrefois chef d'Huaheine, vivait à Ulietea & me visita; il était plus sain de corps que lorsqu'il était roi; il était toujours riche, car il me sit des présens magnisiques, & avait toujours une nombreuse suite.

Je résolus de me rendre à Bolabola, où

je voulais acheter l'ancre perdue par M. de Bougainville, relevée par les Otahitiens qui en avaient fait un présent à Opoony; je voulais m'en servir pour faire des outils de fer dont la provision avait beaucoup diminué. Oreo nous suivit dans cette isle avec plusieurs insulaires, & presque tous ces derniers nous auraient suivis, si nous l'avions voulu, jusqu'en Angleterre. Le vent ne permit pas aux vaisfeaux d'entrer dans le havre, & je me rendis dans l'isle avec des canots; je vis Opoony environné d'une suite nombreuse, & lui offris l'échange de l'ancre contre une robe de chambre de toile, des fichus de gaze, un miroir, fix haches, des grains de verre & d'autres bagatelles; mais il ne voulut pas les recevoir que je n'eusse vu l'ancre qui était gâtée en partie & moins groffe que je ne l'imaginais: la délicatesse de ce procédé fit que je ne retranchai rien de ce que je lui avais offert.

Le havre de cette isle est un des plus étendus que j'aie jamais vu, & l'isle n'a que huit lieues de tour; la montagne qui s'élève au centre forme deux pics; elle est stérile au levant, couverte d'arbres & d'arbrisseaux vers le couchant; la plaine qui l'environne est ombragée de cocotiers & d'arbres à pain: la petitesse de cette isle,

fon roi, sa population n'annoncent point une puissance redoutable, & cependant elle a soumis Ulietea, isle qui a au moins une étendue double de celle-ci. Voici le procès de cette révolution.

Ulietea & Otaha vécurent long-tems amies; cependant Otaha eut la perfidie de se joindre à Bolabola pour attaquer Ulietea qui appella à son secours les habitans de Huaheine. Les Bolaboliens avaient à leur tête une prophêtesse qui leur annonçait la victoire, & qui, pour appuyer ses oracles, affura que si l'on envoyait un homme fur la mer, il verrait une pierre s'élever du fond. L'un d'eux s'y rendît, plongea pour voir la pierre & fut rejetté brusquement à la surface avec une pierre à la main. La pierre fut consacrée à l'Eatooa, & l'escadre de Bolabola partit avec la certitude de la victoire; ils ne l'auraient pas remportée si dans la chaleur du combat, l'escadre d'Otaha n'avait pas paru pour se joindre à eux; ils mirent leurs ennemis en fuite, envahirent Huaheine, s'en rendirent maîtres; mais ne le furent pas long-tems; les fugitifs de cette isle y revinrent pendant la nuit, & mirent en fuite leurs vainqueurs. Otaha se brouilla avec son alliée, & celle-ci la subjugua ainsi

qu'Ulietea, après cinq combats où les Bolabes liens remporterent encore la victoire. Depuis ce tems ils régnent sur ces deux isles; il y avait environ douze ans que cette guerre avait commencé, il y en avait dix environ qu'elle avait fini.

Je sus de mon pilotin sugitif que l'animal que les Otahitiens avaient envoyé à Bolabola pour témoigner leur estime aux habitans de cette isle était un belier, & j'y déposai une brebis pour qu'ils pussent avoir des petits. J'abandonnai aussi dans Ulieten aux soins d'Oreo, un verrat, une truie & deux chèvres pleines. Quand ces animaux y auront produit, les habitans de ces isles auront des moyens de subsistance de plus, & les navigateurs qui me suivront y trouveront plus de ressources que nous n'y en avons trouvé: mais il faudra qu'ils aient surtout des haches à donner en échange, & du sel pour conserver les animaux qu'ils reservent.

Peut-être ils auraient été plus heureux d'être ignorés de nous, s'ils doivent en être abandonnés; ils vivaient dans une médiocrité douce & tranquille, & nous fommes venus leur donner des idées nouvelles & de nouveaux befoins qu'ils ne pourront plus fatisfaire. Si les

Européens consultent les devoirs de l'humanité, il me semble qu'ils ont contracté celui de les visiter quelquesois, pour suppléer à leur désaut de moyens; nos haches, nos instrumens leur auront fait abandonner une industrie moins perfectionnée, mais qui leur a longétems sussi, une hache de pierre, un ciseau d'os ou de pierre y sont actuellement fort rares, & quand ils soussiriont la disette de ceux que nous leur avons sourni, ils auront perdu l'art de fabriquer les leurs. On doit donc craindre de leur avoir préparé de longs malheurs en leur procurant des facilités momentanées; on doit chercher à les en délivrer.

Je corrigeai, ou fortifiai mes observations précédentes par de nouvelles, & je trouvai que la latitude de Matavai dans l'isle d'Otaïti était de 17 degrés 29 minutes 4 secondes, que la longitude était 210 degrés 22 minutes 28 secondes à l'orient de Greenwich, ou 227 degrés 50 minutes 31 secondes de l'isle de Fer; la marée s'y élève de 12 à 14 pieds.

C'est la fertilité du sol qui dispense les habitans des soins de la culture. Les Otaïtiens ne plantent point l'arbre à pain; il pousse sur les racines des vieux, ils couvriraient la plaine si les habitans ne s'y préparaient des

espaces ou pour leurs cabanes ou pour d'autres productions; le cocotier n'exige point de soins, le bananier en demande un peu davantage.

Une des curiosités de l'isle est un lac au fommet de l'une de ses plus hautes montagnes; il est d'une extrême prosondeur, & renferme des anguilles d'une grandeur extraordinaire: les insulaires y pêchent sur de petits radeaux formés par deux ou trois bananiers réunis.

Les habitans de l'isle sont remarquables par la délicatesse de leurs proportions, par les agrémens de leur physionomie, & même par la blancheur rélative de leur teint : ils prennent foin d'augmenter celle-ci en se tenant pendant un certain tems dans leurs maisons, en se couvrant d'étoffes, en ne mangeant que du fruit à pain auquel ils attribuent la qualité de blanchir la peau; ils doivent peut-être la santé dont ils jouissent à ce qu'ils tirent les neuf dixiemes de leur nourriture des végétaux, & surtout au Mahée, ou fruit à pain sermenté qui est la base de leurs repas. La maladie vénérienne y est aujourd'hui la plus générale, & ils font parvenus à l'affaiblir, non à la détruire. Ils ont les passions de la légéreté des enfans; quelquefois cruels, inhumains envers leurs ennemis, ils n'ont qu'une triftesse passagere; le chagrin ne sillonne point leur front, pas même au moment du combat, ni aux approches de la mort. Ils aiment pafsionnément les chansons, & le plaisir en est toujours l'objet: quelquefois ils célébrent leurs victoires ou la paix dont ils jouissent; ils se plaisent à s'élancer à force de rames au-devant d'une houle qui les souleve & les porte rapidement sur le rivage. Leur langue est remplie de figures énergiques; ainsi pour exprimer l'idée de la mort, ils disent que l'ame va dans la nuit; ils ont l'expression qu'on trouve dans les livres faints; les entrailles sont émues de douleur; elle admet les inversions, & a beaucoup de synonymes. Ils ont aussi une forte de langue qu'on pourrait appeller plaintive & qui forme toujours des espèces de stances. Leurs connaissances en médecine sont plus bornées que celles qu'ils ont en chirurgie, parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies; ils environnent d'éclisses les os fracturés, & si une partie de l'os est détachée, ils inferrent un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque, & bientôt la chair le recouvre.

Malgré la fertilité de l'isle, on y éprouve quelquefois la famine; est elle la suite d'une faison dérangée, de la guerre, d'une population trop nombreuse? c'est ce qu'on n'a pu déterminer. Ce fléau leur à donné l'habitude d'économifer dans les tems d'abondance, pour suppléer au tems de la disette. Quand il arrive, ils fe nourriffent de la patarra; espèce de patates qui n'est bonne qu'avant sa maturité, de deux autres racines dont l'une est vé= néneuse quand on ne la laisse pas macérer dans l'eau. Rarement les hommes de la classe inférieure mangent du cochon , & le chef seul peut en avoir tous les jours. Quelquesois le roi est obligé de défendre d'en tuer; mais quand leur multiplication est rétablie, la défense est levée. Il défend aussi quelquesois de tuer de la volaille. Les Otaïtiens font cinq repas par jour; à deux, à huit, à onze heures le matin, à deux & à cinq le foir : les femmes y mangent seules & jamais d'aucuns mêts délicats; il y a un poisson de l'espèce du thon, une forte de bananes qu'elles ne touchent jamais, & rarement les femmes des chefs mangent du porc: elles sont obligées de se découvrir ou de faire un détour pour éviter les Morais.

Les filles vivent avec leurs amans fous les yeux de leur pere auquel on a fait des présens: si elles deviennent enceintes, l'amant peut l'abandonner, il peut tuer l'enfant; mais s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé marié. Il est commun de leur voir changer de femmes, & de les leur voir battre sans pitié; ils pratiquent avec une sorte de solemnité la circoncision, & semblent ne s'y soumettre que par des raisons de propreté.

Les prêtres seuls ont une connaissance un peu nette de leur système religieux; ils admettent plusieurs dieux : les isles voisines en ont toutes de différens, & chacune croit que le sien est le plus respectable : quelquesois cependant ils en changent : ainsi les habitans de la péninsule Tierraboo ont substitué Oraa ou Olla dieu de Bolabola, aux dieux Opoona & Watooteeree qu'ils adoraient auparavant. Ils les servent avec assiduité, chargent leurs autels d'animaux & de fruits, & ne font jamais un repas sans mettre à part un morceau pour le dieu. Ils leur font des facrifices humains affez fréquens, les honorent par des prieres, & par des chants souvent répétés. Dans leurs malheurs ils font des présens à l'être malfaisant & invisible auquel ils les attribuent.

Ils croient que l'ame voltige autour des lèvres du mourant, qu'elle monte ensuite vers Dieu qui la mange, qui la rend ensuite dans un lieu, où toutes réunies, elles vivent dans une nuit éternelle. L'ame d'un homme qui s'abstient des femmes pendant quelques mois avant de mourir, n'a pas besoin d'ètre mangée par dieu pour y arriver; elle s'y rend en droiture: là elles sont invulnerables, peu sujettes aux passions; cependant les ames ennemies s'y battent quelquesois; l'ame de l'époux s'y réunit à celle de son épouse, elles sont des ensans semblables à elles.

Ils croient que leurs dieux ont formé des esprits, qui, quelquesois les mangent; mais ils ont la faculté de se reproduire; c'est au déclin de la lune que leur dieu est mangé, c'est lorsqu'elle est pleine qu'ils se reprodui-sent. (*)

Les hommes qui se noient ont un paradis différent des autres; ils trouvent dans le sein des flots un beau pays, des maisons & tout ce qui peut les rendre heureux: tout a une

^(*) Le tems de la reproduction & de la destruction de ces dieux explique, ce nous semble, la cause de cette opinion & ce qu'il faut entendre par elle.

ame à leurs yeux, les plantes, les pierres même, & leur fort est comme celui des hommes. Ils croyent marcher sur une terre enchantée par leur dieu; ils ne peuvent se toucher le pied contre une porte qu'ils n'attribuent le coup à l'Eatooa; ils tremblent la nuit dans le voisinage d'un cimetière, croyent aux songes, & que le rêveur est un prophète: l'aspect de la lune les dirige souvent dans leurs entreprises.

Ils disent qu'avant toutes choses, existait une déesse qui ayant attaché une masse de terre à une corde, la lança autour d'elle & que ses morceaux répandus formerent Otaïti & les isles voisines; que leurs habitans viennent d'un homme & d'une femme qui s'établirent à Otaïti; que sans doute ils venaient de pays plus éloignés dont ils supposent l'existence. Ils connaissent aussi une création universelle mais par des moyens qui supposent que la matiere existait déjà ; ils disent que Tatooma & Tapuppa, rochers male & femelle, formant le noyau du globe ; produisirent Totorro; dont le cadavre se décomposa en terre. Une autre déesse épousa son fils Tierraa, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, des animaux, des plantes. Un accident ayant détruis

une espèce des arbres qu'il avait créés, les graines en furent portées dans la lune par des colombes; & ils y forment aujourd'hui des boccages, qui nous semblent être des taches.

Ils prétendent qu'il y eut autrefois dans l'isle deux Taheeai, ou Canibales, venus on ne fait d'où; ils fortaient des montagnes qu'ils habitaient pour aller à la chasse des hommes dont ils se nourrissaient. Deux frères résolurent d'en délivrer le pays; du haut d'un rocher voisin de leur cabane, ils inviterent les Taheeai à un festin, où ayant fait chausser des pierres, qu'ils leur firent entrer dans la bouche avec de l'eau, le bouillonnement & la vapeur les étousserent. Les libérateurs devinrent la tige des rois Otaïtiens, & une femme qui habitait avec les monstres & ne vivait pas comme eux, devint une déesse; elle avait deux dents d'une grosseur prodigieuse.

Ces contes incohérens femblent prouver qu'il y eût des antropophages dans Otaïti, & il n'est pas même prouvé qu'il n'y en ait plus. Omaï nous a raconté qu'un homme de sa famille avait coupé un morceau de la cuisse d'un habitant de Bolabola; & les victimes humaines qu'on y offre aux dieux semblent annoncer un reste de cette barbarie.

Le roi est très-respecté; il porte seul le maro; & seul posséde une conque au son de laquelle tous les sujets lui apportent des comestibles de différente espèce; on punit de mort celui qui se sert de son nom avec légéreté; on consisque les terres de celui qui blâme son administration; il n'entre jamais dans les maisons de ses sujets, & si quelque accident l'y force, on brule la maison avec tout ce qu'elle renferme; on porte jusqu'à la superstition les respects qu'on lui rend.

Après lui viennent les chefs, puis les Manohoone ou les vassaux, que suivent les Toutous ou esclaves; chacune de ces classes ne peut se marier que dans son sein; le Toutou qui est l'amant d'une semme d'un rang supérieur est mis à mort; s'il est résulté des enfans de ce commerce, ils sont mis à mort. Si au contraire un vassal s'abaisse jusqu'à une semme Toutou, l'enfant prend le rang de son père qui est dégradé. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit ailleurs du gouvernement.

Le possesseur peut tuer le voleur qu'il surprend; il n'est obligé qu'à en exposer les raisons: cette sévérité n'est exercée que sur celui qui cherche à ravir des choses précieuses, pour d'autres objets on ne le sorce qu'à

la restitution; un meurtre sait naître une guerre civile entre les familles, qui ne se stermine que par la perte entiere des possessions de la famille vaincue. La mort d'un Toutou est rachetée par la cession de quelques cochons & de quelques plumes rouges. Le meurtre même d'un de ses ensans n'est qu'un délit léger.

La petite isle de Mataia ou Osnabrug dépend d'Otaïti; ses habitans parlent un dialecte différent de leur métropole; ils portent les cheveux longs, se parent de coquilles & de perles polies éblouissantes au soleil; & dans les combats, ils se servent d'une grande coquille comme d'un bouclier, d'une substance garnie de dents de requin pour se couvrir les bras, & d'une peau de poisson chagrinée pour défendre leur corps. On nous parla de diverses isles basses situées au nord - est d'Otaïti; on nous en nomma huit; leurs habitans se rendent quelquesois à Otaïti; ils ont le teint plus brun que les habitans de cette isle, la physionomie moins douce & le corps piqueté d'une maniere différente. Ils ont des coutumes affez fingulieres.

En nous éloignant de Bolabola, nous cinglions vers le nord; notre voyage qui durait déjà depuis dix-sept mois, ne faisait en effet que commencer, & je sis faire l'inventaire de nos provisions pour en régler l'usage. Vers le 8° degré de latitude méridionale, nous commençàmes à voir différentes sortes d'oiseaux : c'est dans ces parages que Mendana découvrit, en 1568, l'isle de Jésus; nous ne la découvrîmes pas.

Nous coupâmes l'Equateur sous le 210° degré 43 minutes 3 secondes de longitude, & deux jours après nous découvrimes une terre; c'était une isle basse, formée d'une enceinte qui renfermait un lac d'eau de mer, la bordure stérile n'offrait que quelques touffes de cocotiers; je réfolus d'y jeter l'ancre pour m'y procurer des tortues; car cette terre n'était point habitée & semblait devoir nous en fournir. Tandis que deux canots cherchaient un lieu de débarquement, deux autres pêchaient & nous rapporterent deux cents livres de poifson; je les y renvoyai, & je vins avec les vaisseaux devant une petite isle où je pus jeter l'ancre, & aux côtes de laquelle il y avait deux canaux pour pénétrer dans l'isle; nous y entrâmes, nous y trouvâmes des tortues, mais en moindre nombre que je n'espérais; on en trouva davantage le lendemain & les jours qui suivirent.

J'avais débarqué dans l'isle avec M. Bayly pour y observer une éclipse de soleil tandis que mes matelots étaient à la chasse des tortues, & quoique je connusse l'ineptie des matelots quand ils se trouvent sur terre, je n'imaginais pas qu'il s'en put égarer sur une bordure de terre assez étroite où de petits arbrisseaux épars ne pouvaient cacher la vue des vaisseaux. Cependant deux s'égarerent & nous inquiéterent pendant près de deux jours; l'un revint & l'autre sut retrouvé; mais ils avaient soussert une soif extrême, car il n'y a point d'eau douce dans cette isle; l'un d'eux s'était soulagé en suçant le sang d'une tortue.

Je plantai sur cette terre déserte des noix de cocos & des ignames que j'avais sur le vaissea u en pleine végétation: nous y semâmes aussi des melons, & y laissames dans une bouteille nos noms, celui de nos vaisseaux, & la date de notre séjour. Le fol de cette isle est en quelques endroits séger & noir, composé de débris de végétaux, de sable & de siente d'oiseaux: en d'autres lieux on ne voit que du corail & des coquilles brisées dont la mer est assez éloignée aujourd'hui, pour faire croire que cette terre s'accroit tous les jours: il y a des étangs remplis par l'eau de

la mer qui filtre au travers du sable. Rien n'y indique des traces de l'homme; & l'on ne sait comment il pourrait y étancher sa soif; aucun végétal ne pourrait y fervir de pain. Il n'y avait qu'une trentaine de cocotiers peu fertiles, & le suc des noix y a le goût de sel: on y trouve quelques arbrisseaux & deux ou trois plantes différentes: on y vit aussi un side, ou une mauve de l'Inde, une espèce de pourpier, deux de gramens, & une plante semblable au Mesembryamthemum. Sous les arbres vivaient une multitude infinie d'hirondelles ou d'oiseaux d'œufs d'une espèce encore inconnue; elles sont noires dans la partie supérieure du corps, blanches dans l'inférieure, fur le front elles ont un arc blanc; les unes foignaient leurs petits, d'autres couvaient un œuf bleuâtre, tacheté de noir & plus gros que celui d'un pigeon: nous y vîmes d'autres oiseaux encore, tels que le noddie, un autre semblable au goëland, un troisieme couleur de chocolat qui a le ventre blanc, la frégate, le courlis, la guignette, l'oiseau du tropique, & un petit oiseau de terre qui ressemble à la fauvette d'hiver; de petits lézards, des crabes de terre, des rats sont encore les habitans de cette isle.

Nous y célébrâmes la fête de Noël, & lui donnâmes ce nom; elle a 15 à 20 lieues de circonférence & a la forme d'une lune décroissante, dont les extrêmités sont l'une au nord, l'autre au sud elle est ceinte de rochers de corail, au dehors desquels est vers le couchant un banc de sable qui s'étend à un mille en mer: la latitude de la petite isle où nous observames l'éclipse du soleil, est sous la latitude méridionale 1 deg. 59 min. sous la longitude 219 deg. 58 min.

Nous nous en éloignames le 2 Janvier, toujours environnés de différens oiseaux; parvenus entre le dixieme & le onzieme parallele, nous vîmes des tortues qui nous annoncerent le voisinage d'une terre, mais nous n'en découvrimes que quelques jours après, au lever de l'aurore; c'étaient deux isles élevées; en nous approchant de l'une d'elles nous en découvrîmes une troisieme; bientôt quelques pirogues se détacherent de celles vers laquelle nous tendions; nous les attendimes & fûmes agréablement surpris de leur entendre parler la langue des isles de la Société. Nos invitatations ne purent les déterminer à se rendre far nos vaisseaux; ils accepterent le don de quelques médailles de cuivre, & m'envoyerent

en retour quelques pieces de maquereaux; je leur tendis encore de petits clous & des morceaux de fer qu'ils estimaient beaucoup, & ils m'envoyerent des poissons & une patate douce. Je ne voyais dans leurs pirogues que de larges citrouilles & une espèce de filet de pèche: ils avaient la peau brune, leur taille était médiocre, ils paraissaient très-robustes; leur physionomie était très - variée; plusieurs ressemblaient aux Européens; la plupart avaient les cheveux courts, d'autres les portaient flottans, quelques-uns les portaient en touffe au sommet de la tête; ils étaient noirs, mais chargés d'une graisse rousse; ils portaient leur barbe longue, n'avaient d'ornemens qu'une légère piqueture sur les mains & sur les aînes, & des morceaux d'étoffe d'un dessein bien singulier qu'ils portaient autour des reins : ils paraissaient d'un caractère doux, & n'avaient d'armes que des pierres qu'ils jetterent quand ils virent que nous ne les attaquions pas.

À mesure que nous avançames, d'autres pirogues nous apporterent un grand nombre de cochons de lait rôtis, & de très-belles patates; nous donnions pour les premiers un clou de fix fous sterlings; & comme nos tortues allaient finir, ce secours nous remit dans l'a-

bondance; nous voyions, en suivant la côte, diverses bourgades dont les habitans accouraient dans les lieux élevés, afin de mieux voir les vaisseaux, ou se réunissaient en soule sur le rivage; le centre de cette isle est hérissé de montagnes chargées de bois; les arbres étaient répandus autour des villages près desquels on voyait des plantations de bananiers, de cannes à sucre & d'autres productions.

Nous pûmes jetter l'ancre le lendemain, & les habitans enhardis vinrent sur le vaisseau; à sa vue, leur étonnement, leur admiration se peignaient fur tous leurs traits; ils ne connaissaient aucune de nos marchandises ; ils paraissaient avoir une idée du fer, & lui donnaient tantôt le nom de Hamaite, tantôt celui de Toë; ils ne connaissaient point l'usage du couteau, ne firent aucun cas de nos grains de verre, ni même des miroirs, & admirerent les affiettes de fayence, les taffes de porcelaine; ils étaient honnêtes, & nous demandaient où ils devaient s'affeoir, s'ils pouvaient cracher sur le pont; ils priaient ou chantaient avant de monter sur le vaisseau, & dès qu'ils y étaient, ils s'emparaient sans façon de ce qui paraissait leur convenir.

Je ne voulais point que les équipages des-

eendissent sur la terre pour empêcher qu'ils ne communiquassent la maladie vénérienne aux habitans; par le même motif, je ne voulus point recevoir de femmes sur nos vaisseaux; plusieurs s'étaient présentées, & sans avoir de la délicatesse dans les traits, leur physionomie annonçait une franchise aimable; une piece d'étoffe, qui, du milieu des reins leur descendaient jusqu'à mi-cuisse, les distinguait seule des hommes; mes soins n'avaient pas réussi toujours, & quoique je misse à leur exécution toute la vigilance dont j'étais capable, je n'ose me promettre de les avoir pris avec fuccès; tel que vous ne croyez pas infecté l'est souvent assez pour répandre la maladie; il serait difficile au plus habile médecin de décider si celui qu'il traite est absolument guéri; & tel qui est attaqué le cache avec soin par honte, & ne craint pas de la communiquer à d'autres avec une insensibilité qui étonne.

J'avais jetté l'ancre près d'un lieu où on nous avait assuré qu'il y avait un étang d'eau douce; je trouvai en effet un petit lac dans le fond d'une vallée basse; à mon débarquement, les Indiens se prosternerent la face contre terre, & j'eus de la peine à les faire relever; j'ignorais qu'ils traitaient ainsi leurs premiers

chefs; j'ignorais encore qu'un détachement que j'avais envoyé, pressé par des hommes qui voulaient enlever ses fusils, avait été obligé de faire feu, qu'un des insulaires avait été tué & que tous avaient été frappés de terreur. J'excitais les échanges tandis que je m'occupais à notre provision d'eau; les habitans, loin de s'y opposer, nous aiderent. Je voulus visiter le pays ; je vins dans la partie orientale où, de nos vaisseaux, j'avais observé dans chaque village de certains obélisques blancs dont un m'avait paru haut de 50 pieds; je vis que ces obélisques étaient placés dans des morais qui offraient un terrein étendu, ceint d'un mur de pierre de quatre pieds de hauteur, pavé de cailloux mobiles, ombragé d'arbres divers, ayant à une de ses extrêmités l'obélisque formé d'une espèce de treillage de bois, recouvert d'une étoffe mince, légère & grise, dont on voyait une grande quantité en divers endroits du morai. L'obélisque, à la hauteur de cinq à six pieds, était chargé de bananiers & de fruits offerts à leur dieu; les autres parties du morai ressemblaient à celles des cimetieres d'Otahiti, il y avait un hangard; à la face de l'entrée étaient des figures de bois d'un seul morceau, haute de trois pieds, affez bien deffinées

& sculptées; on les appellait Eatooa no Veheina ou figures de Déesses; l'une portait sur sa tête un casque assez semblable à celui des anciens guerriers, l'autre un bonnet cylindrique; elles étaient enveloppées d'étosses; à peu de distance d'elles on avait placé des offrandes de sougères.

Là fe voyaient les tombeaux des différens chefs; là était aussi l'autel où l'on sacrifie des animaux & même des hommes aux dieux, car la ressemblance de leurs mœurs avec celle d'Otahiti s'étend encore jusqu'à cette cérémonie barbare; il paraît même qu'ils font de tels sacrifices à la mort de leurs chefs. Je fus frappé de douleur en apprenant que ce peuple si bon avait des usages si cruels, & plus frappé encore en voyant que ces sacrifices inhumains y étaient communs; l'isle paraît remplie de ces espèces de tombeaux. Le terrain des plantations est plat, entrecoupé de fossés pleins d'eau, & de chemins élevés: là profpère le taro, racine qui a besoin d'un sol humide; les plantations plus féches, consistent en plantations régulieres de beaux meuriersétoffes, les cocotiers y ont moins belle apparence, les bananiers y promettent davantage; les arbres qui environnaient les villages sont

des espèces de sebestes, ou de pruniers sauvages.

Nos marchés s'étaient faits avec succès & avec lovauté; nous achetâmes beaucoup de cochons de lait & de volailles, des racines, des bananes avec des clous & des morceaux de fer; les infulaires apporterent aussi au marché une espèce particuliere de manteaux & de bonnets qui étaient faits avec élégance: les premiers descendent jusqu'au milieu du dos & s'attachent par devant, le fond est un réseau fur lequel étaient comme tissues des plumes jaunes & rouges, si bien unies qu'elles semblaient former un velours épais, moëlleux & lustré; ils sont de desseins variés, les uns en espaces triangulaires rouges & jaunes, d'autres en croissans; plusieurs étaient rouges bordés de jaunes, & la couleur éclatante des plumes leur donnait un grand prix; il paraît qu'ils s'en servent dans les cérémonies d'éclat. Les bonnets ressemblent à un casque; sur le milieu est une espèce de crête, & sur les côtés deux trous où l'on passe les oreilles. C'est un chassis de baguettes d'osser couvert d'un réseau, tissu de plumes plus serrées encore que sur les manteaux; le fond en est rouge, mais partagé par les raies vertes, jaunes, ou

noires. Ils tirent ces plumes d'un petit oiseau rouge, auquel ils coupent les jambes pour en mieux conserver les plumes; il paraît être une espèce de mérops, est de la grosseur d'un moineau, d'un rouge écarlate sur tout le corps, mais il a les ailes & la queue noires, son bec est arqué, rouge âtre, de la longueur de deux sois sa tête.

Nous nous disposames à quitter ces isles; mais il nous fut difficile de nous en éloigner fans danger à cause des écueils ; pendant que nous y travaillions, les habitans nous apporterent encore des cochons & des racines; nos canots se rendirent encore sur la côte; ils auraient pu en apporter de nouvelles provisions, mais nous manquions de sel pour les conserver, & nous avions suffisamment de viandes fraîches: je dirigeai ma route vers une autre isle que les habitans nommaient Onecheow; mais le vent nous força de revenir vers l'isle que nous venions de quitter; les courans nous en éloignerent ensuite & nous nous rapprochâmes d'Oneeheow, où nous jetâmes l'ancre le 19 Janvier.

Les habitans accoururent avec des cochons de lait, des patates, des ignames & des nattes; ils ressemblaient à ceux de l'isle que nous ve-

nions de quitter, parlaient la même langue? & faisaient leurs échanges avec la même lovauté. Ils avaient amené leurs femmes qui danserent fur le pont d'une maniere immodeste : avant de nous quitter, ces insulaires nous demanderent la permission de déposer sur le pont des touffes de leurs cheveux. Ils mangent leurs ennemis comme les habitans de l'isle que nous avions quittée, quoiqu'ils vivent dans la plus grande abondance; ils nous vendirent aush du fel.

Les vagues obligerent vingt de nos hommes à passer la nuit dans l'isle, & ce contretems malheureux occasionna sans doute des liaisons avec des femmes du pays, que j'avais désiré prévenir. Les insulaires braverent ces vagues pour nous apporter des provisions; l'un d'eux avait la figure d'un lézard piqueté sur la poitrine; d'autres y avaient des figures d'hommes groffierement desfinées. Ils nous apprirent que leur isle était soumise à celle d'Atooi. nom de l'isle où nous avions abordé, & où régnaient plusieurs chefs.

Je résolus de descendre dans cette isle, & j'y portai un bouc & deux chèvres, un verrat & une truie, des graines de melons, de cirouilles & d'oignons; je les donnai à l'un des

infulaires

insulaires qui me parut respecté des autres; & tandis que quelques-uns des matelots remplissaient leurs sutailles à un ruisseau voisin, je pénétrai dans le pays; il me parut agreste, pierreux, mais couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumaient l'air; nulle part je n'en avais respiré un aussi agréable. Nous y observames des marais salans peu abondans, & des puits d'eau: les habitans se rassemblaient autour de nous, & il me parut qu'il n'y en avait pas plus de cinq cens dans l'isle entiere.

Nous eumes occasion d'examiner l'intérieur des maisons, il nous parut décent & propre : les hommes n'y mangent point avec leurs femmes; celles-ci se réunissent pour faire leurs repas en commun. La noix huileuse du Dooedooe leur sert de stambeau durant la nuit : ils cuisent les cochons dans des sours; mais auparavant ils leur coupent l'épine du dos dans toute sa longueur : les semmes y sont aussi Taboo, car nous en vîmes qui ne touchaient point aux alimens, & qui les recevaient de leurs compagnes dans la bouche. Nous y remarquâmes encore quelques cérémonies mystérieuses dont nous ne pûmes deviner l'objet; par exemple une semme, après avoir noyé un

cochon & avoir jetté un fagot sur son corps sans vie, frappa un homme avec un bâton sur les épaules; cet homme s'était assis devant elle pour recevoir cette espèce de discipline: ils paraissaient aussi avoir une sorte de vénération pour les chouettes qui nous y parurent sort apprivoisées; nous y remarquâmes encore que plusieurs s'étaient arrachés une dent, & nous avons dit ailleurs qu'ils témoignent du respect & de l'amitié en donnant une tousse de leurs cheveux.

De petits accidens ne nous permirent pas de tirer de ces isles tous les avantages que nous avions lieu d'en attendre; & pressés de nous rendre en Amérique, nous nous en éloignames pour cingler vers le nord. Avant de nous en éloigner, donnons-en ici une idée générale.

Elles sont disposées en grouppes; c'est un des archipels nombreux dont l'Océan pacisique est semé: les isles solitaires qui les séparent sont clair-semées & en petit nombre. Cet archipel peut être plus étendu que nous ne le connaissons: nous y avons découvert cinq isles; Woaho, Atooi, Oneeheow, Oreehoua & Tahoora.

La premiere est la plus orientale; elle est

habitée, ses terres sont hautes, c'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant pu la visiter. Nous avons parlé de celle d'Oneeheow ; elle est située à 7 lieues au couchant d'Atooi & n'a que quinze lieues de tour, elle produit surtout des ignames; ses habitans tirent du sel de ses marais, & s'en servent pour conserver leurs poissons: l'isle en général est basse, mais ses rivages sont escarpés dans la partie qui regarde Atooi, & vers le sud-est elle se termine en colline ronde. Oreehoua est située au nord d'Oneeheow, elle est petite & peu élevée : Tahoora est petite comme cette derniere, mais le fol en est peu élevé, elle n'est habitée que par des oifeaux. Atooi est la plus considérable de toutes, elle peut avoir près de 25 lieues de tour; la rade où nous mouillâmes est assez sûre, le vent alisé y souffle obliquement; il est facile d'y débarquer; elle a de la bonne eau douce à peu de distance; l'aspect de l'isle est différent de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, tout y offre des pentes douces, le centre en est élevé sans y être chargé de montagnes, les nuages y reposent souvent & doivent y fournir des fources : de la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'herbes d'une excellente qualité, qui croît à la

hauteur de deux pieds & quelquesois par tousses; mais dans les lieux où on la trouve on ne voit pas un arbrisseau.

Dans les vallées le fol paraît d'un noir brun, un peu friable; mais dans les lieux élevés, il est d'un brun rougeâtre assez compacte; dans celui-là le taro prospère, dans celui-ci on cultive les patates douces qui pesent souvent de dix à quatorze livres. Le tems y sut variable durant notre séjour, & c'est cependant la saison où il devait être le plus sixe. La chaleur y est modérée; les salaisons s'y conservent trèsbien; les rosées n'y sont pas abondantes, mais peut-être le sont-elles davantage dans les lieux ombragés d'arbres.

Les rochers y font d'une pierre pesante, d'un noir grisatre, disposés comme les rayons d'un gâteau de miel, & parsemés de particules luisantes & de quelques taches couleur de rouille; la prosondeur de ces rochers est immense; ils offrent des couches qui ne sont point adhérentes, & cependant n'ont point de corps intermédiaires: nous y trouvâmes aussi le lapis lydius; & une pierre à aiguiser, couleur de crème, coupée de veines plus blanches ou noires; une ardoise fine & une grossiere. Nous y vîmes aussi des hématites.

On y recueille cinq ou fix espèces de bananes, du fruit à pain, des noix de cocos, des ignames, & l'arum de Virginie : on y voit l'étooa, la gardenia parfumée ou jasmin du cap, des dooe-dooe qui donnent des noix huileuses, lesquelles enfilées à des baguettes, y servent de chandelles; un sida ou mauve, la morinda citrifolia, une espèce de convolvulus, & une multitude de citrouilles qui y deviennent trèsgrosses & ont des formes variées. Sur le sable aride, croît une plante inconnue de la forme du chardon, & comme lui armée de piquans, mais qui porte une belle fleur semblable au pavot blanc : celle - ci & une plus petite font les seules plantes nouvelles qu'on y ait observées.

Nous y avons vu voltiger des oiseaux de la grosseur du serin, & dont le plumage était d'un cramoisi soncé, une grosse espèce de chouette, des faucons ou milans bruns, un canard sauvage, le héron bleu, une espèce de corlieu; la multitude de plumes de couleurs variées qu'ont les insulaires, y anuonce un grand nombre d'oiseaux que nous n'avons point vus. Ses rivages ne nourrissent pas une grande diversité de poissons; mais on y trouve le petit maquereau, le mulet commun, & un autre

de couleur de craie blanche, un petit poisson de rocher qui est brunâtre & tacheté de bleu, & trois ou quatre autres espèces; les coquillages n'y offrent rien d'intéressant.

Nous n'y avons vu d'animaux domcstiques que des cochons, des chiens, de la volaille. On y remarque encore de petits lézards & des rats.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils ne sont remarquables ni par la beauté de leur forme, ni par la délicatesse de leurs traits; mais leur physionomie annonce la bouté, la franchise, plus que leurs yeux ne promettent de la vivacité & de l'intelligence; leur visage, & sur-tout celui des femmes, est rond, quelquefois allongé; leur teint est brun de noix: les deux sexes sont moins distingués ici par la taille, le teint & les traits que par-tout ailleurs: peu sont difformes; leur peau n'est ni douce ni luisante; ils ont les dents bonnes, les cheveux lisses, noirs & peints : il y avait plus de femmes que d'hommes remarquables par leur embonpoint. Ils nagent avec une vigueur, une légéreté extraordinaire; des femmes chargées d'un nourrisson, y fendent les ondes agitées & traversent un espace de mer effrayant.

Leur caractère est gai; ils n'ont pas la légéreté inconstante des Otahitiens, ni la tranquille gravité des Tongataboens; ils vivent entr'eux d'une maniere très-sociable; les meres y prennent grand soin de leurs enfans, & les hommes se plaisent à les aider en ce point; leur intelligence se développait surtout en ce qu'ils paraissaient sentir toute la supériorité de nos arts sur les leurs. Peut-ètre cette isse renserme-t-elle treute mille ames.

Les deux sexes portent peu d'ornemens; ils ne mettent rien aux oreilles qu'ils ne percent pas; mais ils ont des colliers semblables à des cordons de chapeaux auxquels ils suspendent un morceau de bois, de pierre ou de coquillage, long d'environ deux pouces, & un hamecon large & poli dont la pointe est en dehors; quelquefois ces colliers font de coquillages, ou de guirlandes de fleurs de mauve qu'ils ont fait sécher. Les femmes ont des bracelets composé d'écailles, & de morceaux d'un bois noir incrusté d'ivoire, quelquefois orné de dents de cochons. Des plumes de coq ou de l'oiseau du tropique ornent la tête des hommes; quelquefois ils y placent la queue d'un chien blanc montée sur une baguette. Les hommes sont ordinairement piquetés sur les mains ou les

bras, ou les aînes; mais il en est un petit nombre dont tout le corps est bariolé de lignes & de figures diverses.

Ils paraissent vivre en bourgades dispersées fans ordre & fans fortifications: il y a des maisons vastes & commodes; d'autres sont de misérables chaumieres ; leur forme est celle d'une meule de foin oblongue; elles font closes avec soin; une herbe longue posée sur des perches menues disposées avec régularité, leur sert de couverture : l'entrée en est si étroite qu'il faut se traîner à genoux pour y pénétrer; un chassis de planche la cache ou la ferme; c'est leur porte & leur fenêtre: l'intérieur est propre; le sol y est jonché d'herbes séches, recouvertes de nattes qui leur servent de siéges & de lits; sur une espèce de banc on trouve des vases d'eau faits avec de l'écorce de citrouille, des paniers remalis de fruits ou de racines, & quelques plats, quelques affiettes de bois. Ils font riches en cochons, en chiens & en poissons qu'ils savent conserver avec le fel; ce sel dont ils font une grande consommation, est rouge par son mèlange avec la vase fur laquelle il se dépose.

Leurs amusemens paraissent assez variés; leurs danses ressemblent à celles des isles où nous

avions passé, mais ils les exécutent avec moins d'adresse: leurs instrumens de musique sont groffiers; l'un est un cone renversé, creux en partie, composé de plantes grossieres qui reisemblent au jonc, orné sur les bords & au sommet de belles plumes rouges; on y attache une petite citrouille vuidée dans laquelle on met quelque chose qui fait du bruit, & l'on sécoue cet instrument, on le fait mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre & de différens côtés en se frappant la poitrine de l'autre main. Un autre de ces instrumens est formé d'un vase de bois & de deux bâtons; le musicien qui s'en sert tenait le plus long bâton comme nous tenons le violon; le plus court lui servait d'archet, & son pied frappait en même tems sur le vase creux renversé par terre: des femmes accompagnaient l'instrument d'un air assez agréable.

Ils ont une espèce de jeu de boule; ces boules ressemblent mieux à un petit fromage à bords arrondis qu'à un globe; elles sont de pierre ou d'une ardoise grossiere, très-polies & luisantes: ils ont encore des espèces de palets d'ardoise & s'en servent comme nous.

Leurs ouvrages méchaniques annoncent beaucoup d'adresse; ils font leurs étosses de mu-

riers par les mêmes procédés que les Otahitiens; mais ils l'emportent sur ceux-ci par les couleurs & la variété des desseins: on est étonné de la régularité de leurs figures. Ils ont aussi des étoffes blanches, ou d'une seule couleur; ils favent les joindre par des coutures. Ils fabriquent un grand nombre de nattes blanches très-fortes qui offrent beaucoup de raies rouges ou de losanges entrelassés; il en est de fines, de grossieres, d'unies & de fortes. Ils peignent l'écorce des citrouilles qui leur servent de vase, quelquesois ils les vernissent. Le cordia ou étooa, leur fournit des vases & des jates de bois qui semblent être faits dans l'attelier d'un tourneur. Ils font encore des éventails de nattes ou d'osier qui ont des manches, & des cordelettes de cheveux ou de bourre de cocos. Ils ont une multitude d'espèces d'hameçons; les uns sont d'os, d'autres de bois garnis d'os, beaucoup sont de nacre de perle, tous armés d'une ou de deux barbes. Nous en achetâmes un long de neuf pouces, fait fans doute d'un os de poisson; un ouvrier d'Europe avec ses connaissances & le secours de ses instrumens, ne pourrait le faire plus poli, ni lui donner plus d'élégance : c'est avec la pierre ponce qu'ils polissent les pierres; leurs outils

de pierre sont faits comme ceux d'Otahiti; ils avaient deux morceaux de fer & en connaisfaient l'usage; mais cette connaissance répandue sur une isle où aborderent les Européens, peut s'être propagée au loin; car ils paraissaient n'avoir jamais vu de vaisseaux. Dans presque toutes les isles nouvelles que nous découvrîmes, ils avaient une idée au moins obscure de son usage; les voyages de leurs habitans dans des isles où on le connaissait, ou ceux des insulaires qui avaient commercé immédiatement ou par des intermédiaires avec les isles fréquentées par les Européens, ont suffi pour en donner la connaissance & le désir. Les naufrages ont pu encore y porter des morceaux de fer.

Leurs pirogues font longues de 24 pieds, larges de 18 pouces; une piece de bois, ou un tronc d'arbre un peu creusé en forme le sond; les slancs sont formés de planches d'un pouce d'épaisseur, ajustées & liées au sond d'une maniere exacte; l'avant & l'arriere taillés en coins, sont un peu élevés; ils en lient deux ensemble & leur donnent des balanciers d'une forme & d'une disposition très-bien imaginées. Quelques - uns ont une voile triangulaire, légère, enverguée à un mât.

Nous avons parlé des foins qu'ils prennent de la plantation du taro, & de leur disposition réguliere; tels sont aussi leurs champs de bananes & de cannes à sucre; les terreins bas sont entourés de sossées, les autres sont sans clôture; les arbres à pain & les cocotiers n'y prospérent pas, & les habitans pour cette raison, s'occupent d'autres végétaux qui demandent cependant plus de soins. L'isle pourrait être mieux cultivée & nourrir une population trois sois plus nombreuse.

Plusieurs chefs résident à Atooi; mais nous n'en vîmes point; peut-être ils étaient absens ou craignirent de se montrer. L'un d'eux vint fur la Découverte dans une double pirogue; les insulaires se prosternerent dans celles qu'ils montaient; mais lui sans faire attention à leurs hommages, à leurs pirogues, au danger auquel il les exposait, heurta, renversa celles qui se trouverent sur son passage & sembla faire confister sa grandeur dans le mépris qu'il montrait pour ses sujets. On le hissa sur le vaisseau; ses courtisans se rangerent autour de lui en se tenant par la main, & ne permirent qu'au capitaine Clerke de l'approcher. Il était jeune & couvert d'étoffes de la tête aux pieds; Clerke lui fit des présens, & il en requt une jatte de bois, foutenue par deux figures d'hommes assez bien sculptées. On ne put le déterminer à se mouvoir; on le reporta bientôt après dans sa pirogue & il gagna la côte.

La multitude d'armes qu'ont ces insulaires annoncent qu'ils font ou soutiennent souvent la guerre; peut-être entre les divers districts de l'isle, pent-être avec les habitans des isles voilines, & ces guerres fréquentes paraissent être la cause de la faiblesse de leur population. Ils ont des piques ou lances qui font d'un beau bois couleur de châtaigne, bien poli, & dont l'une des extrêmités est applatie, & l'autre barbelée; ils ont une espèce de poignard long d'environ un pied & demi, pointu, assujetti à la main avec un cordon, & dont ils se servent pour combattre corps à corps; ces poignards font quelquefois doubles & ont le manche au milieu. Ils ont des arcs & des traits, mais l'un & l'autre sont faibles; ils ont encore une espèce de couteau dont ils frappent d'estoc & de taille; il est de bois & long d'un pied, applati, arrondi aux coins, par-tout environné de dents de requins pointant en dehors; un cordon passe au travers du manche troué, & s'entortille plusieurs fois autour du bras. Il nous parut qu'ils se servaient de la fronde.

Ils enterrent ceux qui meurent de mort naturelle, comme ceux qu'on facrifie aux dieux; mais leurs temples sont sales; ils y offrent aussi des végétaux. Les prêtres ou Tahounas paraissent y être nombreux.

La langue est la même qu'à Otahiti; ils en ont la prononciation douce, leurs chants ont les mêmes mesures, les mêmes cadences. Il paraît donc que les peuples de ces isles ont la même origine; mais à une aussi grande distance, comment ont-ils pu venir de l'un de ces archipels à l'autre? c'est ce qu'on ne peut dire: il est cependant certain que la même langue & par conséquent le même peuple, remplit des isles situées à 1660 lieues de distance du levant au couchant, & à 1200 lieues du nord au midi.

Je donnai à ce petit archipel le nom d'Isles de Sandwich; outre les cinq que j'ai nommées, il en est une plus petite qui est basse & déserte, située près de Tahoora, & appellée Tammata - pappa. Leur situation les rendrait utiles à ceux qui se rendent de l'Amérique aux isles de l'Asse, ou de ces isles en Amérique; & si les Espagnols eussent en l'esprit de découvertes, ils auraient fait depuis long-tems leurs voyages des Philippines au Pérou, &

d'Acapulco à Manille avec bien plus de facilité & de sûreté.

La longitude de la rade où nous entrâmes dans l'isle Atooi, est de 217 deg. 41 min. 3 sec. Sa latitude septentrionale de 21 deg. 56 m. 15 s.

Nous parvinmes le 12 Février, sous le 30e degré de latitude; & quoique nous fussions dans le milieu de l'hiver, nous n'éprouvions qu'un peu de froid le matin & le foir; plus au nord, la différence de température est plus grande. Treize jours après nous traversâmes la route du vaisseau de Manille; nous approchions du continent de l'Amérique, & cependant nous n'en voyions aucun indice; à peine avions-nous vu un oiseau depuis notre départ des isles Sandwich. Au-delà du 44º degré, l'air était doux encore, & j'en étais étonné d'autant plus que nous étions voisins d'un continent d'une étendue immense où le froid est très-vif. Sans doute l'hiver de 1778, fut trèsdoux dans ces climats. Pendant le calme que nous éprouvâmes le 2 Mars, nous vîmes diverses parties de la mer couvertes d'une glaire ou matiere visqueuse, autour de laquelle nageaient des animalcules, dont quelques - unes étaient gelatineuses, presque globulaires & de la classe des Mollusca: il en était une autre

espèce plus petite, plus nombreuse, blanche & lustrée, qui, lorsqu'ils étaient en repos dans un verre d'eau salée, ressemblaient à des parcelles de feuilles d'argent. Ils nageaient avec la même facilité sur le dos, les côtés ou le ventre, & montraient alors les couleurs les plus brillantes des pierres précieuses; quelquefois d'une transparence parfaite, quelquesois passant par différentes nuances du saphir pâle au violet foncé; & ces nuances étaient souvent mêlées de teintes éclatantes du rubis & de l'opale; elles couvraient de lumiere le vase & l'eau: au grand jour les couleurs étaient plus vives; & quand les animalcules descendaient au fond, ils prenaient une teinte brunâtre. Si le vase était éclairé avec la chandelle, ils étaient d'un beau verd pâle parsemé de points lustrés; dans l'obscurité, ils avaient la faible lueur d'un charbon qui s'éteint. Nous leur donnâmes le nom d'Oniscus fulgens; sans doute ils contribuent au phénomène de la mer luminense.

Le 7 Mars, nous découvrimes la côte de la nouvelle Albion; nous en étions encore à 10 ou 12 lieues, elle se prolongeait du sud-est au nord-est; nous étions sous le 44° deg. 33 m. de latitude septentrionale; sous le 252 d. 48 m.

de longitude. La terre paraissait d'une hauteur médiocre, variée de collines & de vallées, & par-tout couverte de bois. J'y cherchai un port que le mauvais tems ne me permit pas d'y trouver; des raffales, de la pluie, de la grêle nous y affaillirent; un ciel épais & noir nous environna, & je fus obligé de m'éloigner de la terre dans la crainte de m'aller briser contre elle. Nous nous en rapprochâmes ensuite; elle était là d'une hauteur modérée, mais s'élevant dans l'intérieur du pays, semée de mondrains, de petites collines, & couverte de grands arbres droits, ou d'espèce de taillis. Elle n'offrait rien d'agréable à l'œil; l'hiver y régnait encore: entre les collines & les mondrains on voyait des enfoncemens couverts de neige à une grande profondeur, les terreins nuds en étaient chargés; mais dans l'intérieur du pays on n'en voyait point. La côte terminée par une grêve blanche & fablonneuse n'y formait aucun enfoncement, n'y offrait aucun port; le mauvais tems nous força encore de nous en éloigner.

C'est dans ces parages que doit être le Cap Blanc, découvert par Martin d'Aguilar, au commencement de 1603. Les géographes y placent une large entrée, une espèce de détroit, là

Tome IX.

même où ce navigateur ne vit qu'un fleuve que les courans lui empêcherent de remonter.

Les ouragans se succèderent & nous mirent en danger de nous briser sur les côtes: pour l'éviter il fallut marcher au midi, & le tems ayant changé, reprendre la route du nord. Je vis la terre qui m'offrit l'apparence d'un havre, & j'y dirigeai ma marche; mais en nous approchant, l'ouverture apparente se changea en une terre basse, & il fallut s'éloigner encore. C'est près de la qu'on a placé le prétendu détroit de Jean de Fuca; mais nous ne découvrimes rien qui en eut l'apparence. Ici la terre est d'une hauteur égale, bien boisée, d'un aspect agréable; elle y paraît fertile.

Nous perdimes de vue cette côte, & ne la revîmes que cinq jours après: elle nous offrit par-tout de hautes montagnes dont les fommets étaient chargés de neige; mais les vallées, le voisinage de la mer l'étaient de grands arbres, d'une vaste forêt. Entre deux pointes de terre que je nommai, l'une Pointe des Bri-fans, l'autre Pointe Boisée, je crus appercevoir une baie que je nommai Baie Hope ou de l'Espérance; pour cette fois cette espérance ne sut point trompée; en l'approchant nous découvrimes deux coupures ou entrées, & ne

pouvant atteindre l'une, nous cinglâmes vers l'autre: nous y arrivâmes, & le calme nous y laissant, nous fûmes obligés de nous y faire traîner par nos canots, & de jeter l'ancre avant que d'y être parvenus.

Bientôt nous fûmes certains que la côte était habitée; trois canots nous approcherent; l'un des fauvages qui les montaient nous fit un long discours, & y joignit des gestes qui nous parurent être une invitation d'y descendre. Quand il eut fini, il jeta des plumes vers nous, & ses camarades nous jeterent aussi des poignées de pouffiere ou d'une poudre rouge. L'orateur était couvert d'une peau, & tenait dans les mains une espèce de grelot qu'il secouait. Deux autres fauvages lui succéderent, mais ils furent moins longs & moins véhémens. Quelques - uns avaient leurs cheveux remplis de petites plumes blanches. Après leur discours, ils se tinrent à quelque distance du vaisseau sans témoigner de surprise ni de défiance; ils parlaient à la fois, l'un d'eux chanta un air agréable. Le vent s'éleva, nous nous approchâmes de la côte & nous fûmes environnés de fauvages qui haranguerent. pirogue se distinguait par une tête peinte, avant un œil & un bec d'oiseau d'une grandeur énorme; elle portait un homme remarquable par fa figure bizarre, ayant la tête chargée de plumes, & le vifage peint d'une maniere extraordinaire; il tenait à la main un morceau de bois sculpté représentant un oiseau; il le secouait en haranguant d'un ton criard, & en tirait un bruit semblable à celui d'un grelot. Il nous parut que c'était un ches.

Leur conduite fut paisible; mais aucun ne voulut venir à bord; ils échangerent ce que nous désirâmes; mais ce qu'ils préféraient était le fer dont ils paraissaient connaître l'usage. Nous espérâmes trouver là des provisions, du repos, des agrémens, & cette idée nous y fit jeter l'ancre avec la plus grande joie. Le port était excellent, les peuples qui l'habitaient étaient doux & paisibles, & nous résolumes d'y chercher un lieu où nous pussions nous établir. Ty trouvai une anse bien formée, & nous y entrâmes le lendemain. Les échanges se continuaient entre les naturels & nous, & l'honnèteté y présidait. Ils nous offrirent des peaux d'ours, de loups, de renards, de daims, de lapins des Indes, de putois, de martres & de loutres de mer, qui sont les mêmes que celles qu'on trouve dans les isles situées au levant du Kamtschatka: ils nous apporterent aussi

un habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre, des arcs, des traits, des piques, des hameçons de pêche, divers instrumens, des figures monstrueuses, une espèce d'étoffe de poil & de laine, des facs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculptés, des grains de verre, des colifichets de cuivre & de fer ayant la forme d'un fer à cheval, & qu'ils suspendent à leur nez, & jusqu'à des cifeaux & des outils de fer, qu'ils avaient reçus, ou de quelques navigateurs, ou des tribus Américaines qui commercent avec les Européens. Ils nous offrirent encore des crânes & des mains d'hommes qui n'étaient pas encore dépouillées de leur chair, & nous firent entendre qu'ils avaient mangé ce qui manquait: cette peuplade mange donc aussi ses ennemis.

Ils méprifaient nos étoffes, nos grains de verre; mais donnaient du prix aux couteaux, aux cifeaux, aux cloux, aux morceaux de fer & d'étain, aux miroirs, aux boutons de métal. Ce furent fur ces objets que fe fit notre commerce. Nous fûmes environnés quelquefois de cinquante Américains dont plufieurs monterent à bord, toujours haranguant & faifant les mêmes cérémonies. Bientôt nous reconnûmes qu'ils étaient d'habiles filoux &

les obliger à la restitution.

Pendant ce commerce, nous réparions nos vaisseaux, on établit les observatoires sur un rocher élevé, on coupa du bois, on fit provision d'eau, on fit de la biere avec les pins que le pays offrait abondamment. Les naturels nous environnaient, nous suivaient en foule; chaque jour il s'en présentait de nouveaux & avec de nouvelles cérémonies; la plus générale était celle-ci : un chef se tenait debout sur sa pirogue armé d'une pique, & ne cessait de parler d'un ton criard; un orateur faisait alors un discours, son visage était couvert d'un masque qui offrait la figure d'un animal, il tenait une espèce de grelot à la main : il décrivait un cercle autour de nous, & dès-lors on entrait en commerce. Nous n'eûmes qu'à nous désendre de leur adresse pour le vol; un jour nous les vîmes bien s'armer avec soin, & je

m'armai à mon tour; mais ce peuple ne songeait point à nous; il attendait un ennemi, veillait sur sa marche, & le vit ensin venir sur douze grosses pirogues. La guerre se tourna en négociation, & il nous parut que nous en étions le sujet; nos amis voulaient seuls prositer du commerce, & leurs voisins désiraient y avoir part; ceux-ci céderent; & la tribu qui commerçait avec nous, demeura maîtresse du commerce avec eux, & par-là avec nous:

Après que nous eûmes réparé nos vaisseaux, rétabli nos mâts dégradés, nous pensames à nous éloigner; mais alors le tems sut si mauvais que nous fûmes forcés de rester; pendant des raffales violentes, les sauvages venaient dans leurs pirogues, & nous apportaient des provisions de sardines ou de petites morues qui nous étaient d'un grand secours; leur pêche nous était plus nécessaire que leurs pelleteries; nous en achetâmes aussi beaucoup d'huile qu'ils gardent dans des vessies; c'est avec les boutons de nos habits que nous l'acquîmes; nous leur vendîmes aussi des chauderons de cuivre, des vases d'étain, des chandeliers, & d'autres objets semblables dont ils étaient avides.

Avant de quitter ce lieu, je voulus visiter chaque partie du port. Je me rendis à la pointe

occidentale, & près d'une anse bien fermée; je trouvai une bourgade nombreuse où je fus bien reçu; j'en connaissais une partie des habitans. J'entrai dans une de leurs maisons, ils étendirent devant moi une natte & me prierent de m'y affeoir. J'y vis fabriquer leurs étoffes; ils s'y prennent de la même maniere que les habitans de la Nouvelle-Zélande: des pêcheurs qui venaient d'arriver occuperent bientôt les habitans; ce poisson sut distribué entr'eux; ils l'ouvrent & le suspendent à de petites baguettes, placées d'abord à un pied, l'une de l'autre, puis un pen plus loin; celui qui est fumé fait place à d'autre qui ne l'est pas. De ces sardines séchées ils font des ballots pressés, comprimés, qui se gardent affez long-tems: ils se contentent quelquesois de faire sécher le gros poisson en plein air.

De cette bourgade, je suivis la côte dans l'espace d'une lieue; je la trouvai bordée d'islots qui forment des havres commodes, sur un fond assuré. A deux lieues au couchant de notre entrée, on trouve deux bras à quelque distance & dans la même direction, en face desquels est une isle assez grande; je ne pus les examiner; près d'elles sont les restes d'un village; les toits, les slancs des cabanes n'exis-

taient plus; mais devant elles il y avait des verveux d'osier en bon état, dont plusieurs avaient vingt pieds de long sur douze de hauteur. Ils s'en servent pour prendre du poisson, en les assujettissant de côté à de gros poteaux plantés solidement dans une eau basse. Près de là est une plaine où sont les plus gros pins que j'aie jamais rencontrés; singularité remarquable, puisque les terreins semblables étaient nuds par-tout ailleurs.

Je passai dans la partie orientale du port; je traversai un bras de mer, & m'apperçus alors que la terre au-dessous de laquelle nos vaisseaux étaient à l'ancre, ne formait pas une partie du continent, mais une isle entourée d'autres isles plus petites: en face de cette isle, fur le continent, je vis encore un village où je débarquai; les habitans m'en parurent plus groffiers que ceux dont je viens de parler; peut-être leur chef, de mauvaise humeur, ne leur permit-il pas de se livrer à leurs mouvemens naturels. Il ne voulut pas qu'on me laissat entrer dans leurs cabanes, il me suivit partout, & toujours me témoigna la plus grande impatience de me voir partir. Il prit mes présens sans se montrer plus traitable; des femmes nous consolerent par leurs chants & leur

honnêteté, de l'accueil repoussant du chef.

A mon retour au vaisseau, j'appris qu'on y avait reçu la visite d'une tribu nouvelle qui venait du sud-est; elle avait apporté des peaux, des vêtemens, & ce qui nous-surprit, deux cuillers d'argent qui nous parurent de fabrique Espagnole, & que l'un des sauvages portait à son cou en guise d'ornemens; ils paraissaient aussi être mieux sournis de fer que leurs voisins.

Dix ou douze pirogues étrangeres à la tribu chez laquelle nous vivions, parurent peu après. Dès qu'elles furent à cent toises de nous, elles s'arrêterent, se rangerent en ligne, & s'avancerent ensuite; les hommes y étaient debouts & chantaient d'un mouvement lent, ils accompagnaient leurs chants de mouvemens très-réguliers de leurs mains, frappaient en mesure de leurs pagaies; & faisaient divers gestes trèsexpressifs; ils garderent ensuite le silence pendant quelques instans, puis recommencerent en prononçant par intervalles jusqu'à perdre la voix, le mot Hooee. Cette musique ne nous parut pas sans agrément; bientôt ces nouveaux venus furent à portée de commencer les échanges, & s'y conduisirent avec adresse. J'allai d'abord après à la bourgade située près de

notre entrée pour y faire une provision d'herbes pour le petit nombre de chèvres & de moutons qui nous restaient encore; nous fûmes reçus des habitans avec amitié; mais à peine eûmes-nous donné quelques coups de faux à l'herbe, qu'ils s'opposerent à notre opération; ils voulurent que nous payassions auparavant pour avoir leur agrément: chacun réclamait la possession d'une partie du terrein où croissait l'herbe. Je conclus un marché avec eux, & me crus alors le maître de couper partout où je voudrais; mais je me trompai; à mesure qu'on avançait d'autres hommes formaient des plaintes & des demandes, on eut dit que chaque tige de gramen avait son possesseur, & il fallut en satisfaire un si grand nombre qu'il ne nous resta bientôt plus rien: alors leurs importunités cesserent, & ils nous laisserent faucher par-tout où nous voulûmes.

Ces sauvages me parurent avoir des idées plus précises & plus rigoureuses du droit de propriété qu'aucun de ceux que nous avions vus; ils voulurent faire payer le bois qu'on coupait; l'eau même qu'on puisait; & souvent ils nous représentaient qu'ils avaient bien voulu nous permettre de prendre de l'eau & du bois.

Enfin, après avoir tout préparé dans nos

vaisseaux, & fait des provisions suffisantes; nous levâmes l'ancre & fortimes de l'anse; mais à peine y étions-nous parvenus, que tout nous annonça une tempête; la nuit s'approchait, ie balançais si je devais m'exposer à l'orage; mais l'impatience de continuer mon voyage me détermina à braver le danger; les Américains nous suivirent ou dans leurs pirogues ou dans nos vaisseaux; l'un d'eux s'était attaché à moi & nous quitta le dernier; je lui fis un présent & il me donna une peau de biche, j'ajoutai à mon présent & il voulut ajouter au sien; il me donna son manteau qu'il estimait beaucoup: je crus devoir reconnaître sa générosité par le don d'un grand sabre à poignée de cuivre qui le rendit heureux; tous, & lui plus fortement encore que les autres, me prefserent de revenir les voir, & me promirent des pelleteries. Ce serait un objet de commerce ntile à y faire. Enfin nous nous quittâmes, & je mis à la voile. Revenons à la description du pays.

J'avais donné à notre port le nom d'Entrée du Roi George: j'ai su dans la suite que les habitans lui donnaient celui de Nootska. Son ouverture est dans le coin oriental de la Baie Hope, sous le 49^e degré 33 minutes de lati-

tude septentrionale & le 250e degré 40 min. de longitude; elle est couverte par des islots & des rochers entre lesquels il faut passer pour l'atteindre. Elle s'élargit au-delà de son entrée & s'avance dans l'intérieur du pays, forme diverses branches, & s'étend dans une profondeur d'une lieue & demi: l'eau devient douce dans ces branches, & l'on a lieu de croire qu'elles ne s'étendent pas bien loin. Les collis nes qui la bordent étaient couvertes de neige épaisse; mais il n'y en avait plus, près du rivage. Au milieu de l'entrée il y a plusieurs isles; elle présente une multitude de havres; l'anse où nous entrâmes, fait partie du côté oriental de la plus grande des isles qu'elle renferme; les vagues de la mer n'y font point à craindre; mais les vents de fud-est y foufflent avec beaucoup de violence.

Le terrein le long de la côte est uni, d'une élévation médiocre: au-dedans de l'entrée il offre par-tout des collines escarpées plus ou moins hautes, se terminant en sommets arrondis, & montrant sur leurs slancs des sillons aigus: toutes sont couvertes de bois épais; vers la mer les côtes sont aussi boisées; les sondemens de ces collines & des côtes escarpées sont des rochers énormes d'une teinte

blanchâtre ou grife dans les parties qui ont été expofées à l'air, mais d'un gris bleuâtre dans l'intérieur comme la terre de Kerguelen. Le flot, les petites rivieres y amènent beaucoup de bois; les rivieres paraiffent ne devoir leur origine qu'aux nuages, aux brouillards qui fe promènent fur les collines, & aux neiges qui les couvrent; leur eau est très-claire, & rien n'y annonce une riviere considérable.

Les vents du midi & du couchant y amenaient les brouillards & la pluie; ceux du
nord-ouest un tems serein; le climat nous y
parut beaucoup plus doux que celui de la côte
orientale de l'Amérique sous les mêmes latitudes. Il n'y gela point dans les terreins bas,
tout y végétait avec force, & l'herbe y avait
déjà un pied de longueur. On trouve dans les
bois le pin de Canada, le cyprès blanc, le pin
sauvage & deux ou trois autres espèces de pins.
Les deux premiers y sont les plus communs;
tous deux offrent des sommets en aiguilles;
mais le second est d'un verd plus pâle que le
premier. Tous y sont hauts & annoncent une
végétation forte.

Il y a d'ailleurs peu de variété dans les productions végétales, sur-tout dans la saison où nous y séjournames, & dans l'espace circonscrit du terrein que nous pûmes y visiter: autour des rochers & des bois on trouve des fraissiers, des groseillers, des framboissers, des aunes noirs, un laiteron, l'aparine, une renoncule à fleurs cramoisse, deux sortes de phalange, l'une à fleurs oranges, l'autre à fleurs bleues, des rossers sauvages, des poireaux à feuilles triangulaires, du gramen, du cresson, un grand nombre d'andromeda, de mousses & de fougères. Nous sûmes trop occupés, nous restâmes trop peu de tems dans ce lieu pour y faire des observations plus étendues.

Nous ne vîmes dans les bois voisins que deux ou trois ratons, quelques martres, quelques écureuils; on crut y distinguer les traces d'un ours; mais les peaux qu'on nous offrit prouvent qu'il y a en effet dans ce pays, des ours, des loups, des renards, des daims. Les ours paraissent y être en grand nombre & d'un noir très-lustré: les daims semblent être de l'espèce du Fallow de la Caroline & dissérrer de ceux d'Europe. Les renards y sont en grand nombre, jaunes sur le corps, noirs à la queue; quelques peaux étaient d'un gris blanchâtre ou cendré, mêlé de noir; le loup paraît y être gris. On y trouve la martre du pin, la martre ordinaire, & une martre d'un

brun clair dont les poils sont groffiers; l'hermine y est rare & petite, très-blanche, excepté vers la queue. Les ratons, les écureuils sont de l'espèce commune; les derniers sont plus petits que les nôtres & ont sur le dos une raie couleur de rouille foncée. Nous y vîmes les peaux apprêtées de deux animaux, dont les unes nous parurent être des peaux de l'élan ou du Mouse deer ou du buffle; & les autres du chat fauvage ou lynx: la longueur de celle-ci, non comprise la tête qui y manquait, est d'environ deux pieds deux pouces; elles font couvertes d'un beau poil follet, ou d'une fourrure d'un brun clair ou d'un jaune blanchâtre, entremêlée de longs poils noirâtres sur le dos; d'un poil long blanc d'argent sur les côtés qui semble dominer sur la robe entiere; la queue est longue de trois pouces & terminée par une pointe noire: les naturels l'appellent Wansnu. La race des cochons, des chèvres & des chiens n'y est pas encore bien établie.

Les baleines, les marfouins & les veaux marins, font les animaux marins les plus communs fur les côtes: les derniers font de l'espèce commune, couleur argentée, noirâtre, unie & tâchetée; dans cette classe peut être rangée la loutre qui vit presque toujours dans

l'eau,

l'eau, & qui est très-nombreuse; nous avons vu l'animal même; il était fort jeune, pesait vingt-cinq livres, & fa couleur était d'un noir éclatant; la plupart des poils étaient blancs à leur pointe & présentaient une teinte grisatre; la face, le col, la poitrine & une partie du ventre étaient d'un blanc jaunâtre; chacune de ses mâchoires avait six dents incisives. deux de la mâchoire inférieure étaient trèspetites & placées en dehors, à la base des dents du milieu : il différait des loutres qu'ont rencontrées les Russes, en ce qu'il n'avait pas les orteils des pieds garnis d'une membrane. Il y a quelques variétés dans les couleurs des peaux, les très-jeunes avaient le poil brun & la robe peu fournie en-dessous. Lorsque les loutres font dans toute leur grandeur, leur robe n'est plus noire, mais couleur de suie : leur fourrure est plus douce, plus fine qu'aucune de celle des autres animaux.

En général les oiseaux sont rares dans ce pays, quant à l'espèce & à l'individu; ils sont si farouches, que selon toute apparence les habitans les poursuivaient pour leur chair & leur plumes dont ils se parent. Dans les bois, je remarquai des corneilles & des corbeaux, des geais, des pies bleues, des roitelets ordinai-

Tome IX.

res, les feuls que nous ayons entendus chanter, la grive du Canada ou de passage, des aigles bruns à tête & queue blanches : nous y avons vu des peaux desséchées d'une petite espèce de faucon, d'un héron, d'un alcyon ou martin pêcheur d'Amérique, à large crête; de deux espèces de pies, dont l'une moins grande que la grive, est noire en dessus, couleur d'olive ou jaunâtre en dessous, le col & la poitrine cramoisi, & a des tâches blanches sur les aîles & la tête; & l'autre plus grosse, plus élégant encore, est brune dans sa partie supérieure avec des lignes ondoyantes par-tout son corps, excepté autour de la tête; le ventre rougeatre avec des tâches rondes & noires, présente une seule tâche noire sur la poitrine, une belle couleur d'écarlate sous la queue & les aîles dont le dessus est noirâtre; une raie cramoisi part de l'angle du bec & se prolonge assez avant fur le col. On y voit une espèce de pinçon couleur de suie, foncée en dessus, blanchâtre en desfous; il a la tête & le col noirs, & le bec blanc, deux espèces de reguignette, le pluvier, des colibris qui semblent une variété du Trochilus colubris.

Les oiseaux de mer qui fréquentent les côtes, ceux de terre qui fréquentent les eaux, n'y font pas non plus en grand nombre. Nous y vîmes des briseurs d'os, des goëlands, des nigauds en travers de la côte; nous y rencontrâmes encore des canards sauvages, le gros lumme ou plongeon & quelques cignes.

Il y a plus de poissons que d'oiseaux: tels font le hareng ordinaire, l'anchoie, la fardine, deux brèmes, l'une couleur d'argent, l'autre d'un brun doré avec des rayures longitudinales bleues, une petite morue, des loups ou chimeres, & un affez grand nombre d'autres efpèces: on y voit quelquefois le requin; on y trouve la méduse, le poisson étoilé, quatre espèces de crabes, dont l'un est une espèce de de tuyaux à membranes. Nous y achetâmes une grosse séche. Les rochers y sont tapissés de moules & d'oreilles de mer; nous y vîmes fouvent des coquilles de chama grandes & unies, diverses espèces de Trochi, un murex, des vis striés, de petites pétoncles unies, des lépas, des volutes ou panamac bleuâtres. Il paraît qu'il y croît du corail rouge.

Nous vîmes dans les bois des ferpens bruns, longs de deux pieds, rayés de blanc; des lézards d'eau, brunâtres dont la queue est comme celle des anguilles, & qui fréquentent les murs. Quoique nous n'y soyons pas arrivés dans le

2.60

tems des infectes, nous y apperçûmes quelques espèces de papillons, beaucoup de grofses abeilles, des teignes de groseiller, trois fortes de mouches, des escarbots, des mosquites peu incommodes alors, mais qui probablement doivent l'être en été dans un pays rempli de bois.

Il ne paraît pas qu'il y ait des métaux; peutêtre l'ocrejou la terre rouge dont ils fe peignent contient du fer; outre la pierre du roc nous v vîmes des morceaux d'un granit groffier, une pierre à aiguiser, du mica, du verre de Russie, du crystal de roche transparent & octangulaire.

Les naturels du pays font de la taille ordinaire; ils ont le corps arrondi, sans être musculeux; les vieillards feuls font maigres. Leur visage est rond & plein, quelquesois large; ils ont des joues proéminentes, souvent applaties subitement vers les tempes; leur nez applati à sa base, présente de larges narines & une pointe arrondie; leur front est bas, leurs yeux petits, noirs, moins vifs que languissans; leurs lèvres larges, épaisses, arrondies, leurs dents affez égales & bien rangées. Ils manquent absolument de barbe; quelques-uns en ont une petite touffe à l'extrêmité du menton : ceux-ci

en se l'arrachant, ménagent sans doute cette partie; les vieillards ont une barbe épaisse sur le menton & même des moustaches; leurs sourcils étroits sont peu fournis; mais ils ont beaucoup de cheveux qui sont durs & forts, noirs & lisses, flottans sur leurs épaules. Ils ont le cou court, & rien d'agréable dans la forme du corps; leurs grands pieds font d'une vilaine forme, & les chevilles très-saillantes. Leur corps incrusté de peinture ne peut laisser deviner la couleur de leur teint: ceux que nous engageames à se nettayer avaient presque la blancheur de la peau des Européens; leurs enfans étaient blancs; quelques-uns ont une teinte vermeille qui annonce la jeunesse, & rend leur physionomie assez agréable: en général leur physionomie est uniforme & sans expression.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même teint, les mêmes traits que les hommes, & il n'est pas facile de les distinguer.

L'habillement commun aux deux fexes confiste en un manteau de lin garni dans le haut d'une bande étroite de fourrure, & dans le bas de franges ou de glands; il passe fous le bras gauche, est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon, & assujetti par un au-

tre cordon sur le derriere; les deux bras sont en liberté & il laisse le côté droit ouvert; mais il est quelquefois ceint d'une bande de natte ou de poils; par dessus ce manteau qui descend jusqu'aux genoux, est un autre petit manteau de la même étoffe, garni de franges, qui ressemble à un plat rond, ouvert au milieu, & au travers duquel on pourrait passer la tête; il repose sur les épaules & recouvre le bras jusqu'au coude, & le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau fait en cône tronqué, d'une belle natte; une houpe arrondie ou une touffe de glands de cuir le décore fouvent au sommet; souvent aussi les hommes ont une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer dont les poils sont en dehors, attachée comme un manteau, quelquefois fur le devant du corps, quelquefois sur le derriere. Durant la pluie, ils se couvrent d'une natte groffiere; ils ont des vêtemens de poil & s'en servent peu; leur vêtement est commode & ne manque pas d'élégance quand il est propre; mais il l'est rarement; leur corps est toujours barbouillé d'une graisse rance, & leur tête comme leurs vêtemens, sont garnis de vermine."

Quelquesois ils se peignent le visage de noir,

de rouge & de blanc, & alors ils font affreux: à leurs oreilles percées font suspendus des morceaux d'os, des plumes, de petits coquillages, des faisceaux de poils ou des morceaux de cuivre. Plusieurs ont la cloison du nez percée, & ils y suspendent les mêmes objets qu'aux oreilles; leurs poignets font garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'un coquillage, de petites lanieres de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une matiere noire & luisante de la nature de la corne. La cheville de leur pied est fouvent couverte de bandes de cuir & de nerfs d'animaux.

Tel est leur vêtement & leur parure de tous les jours. Dans les visites de cérémonie, ou lorsqu'ils vont à la guerre, ils ont des peaux d'ours & de loup garnies de bandes de fourrure ou de lambeaux de l'étosse de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes; & ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits; dans le premier cas leur tête est chargée de plumes grandes ou petites, couverte d'un cône d'osser ou d'écorce battue; leur visage est barbouillé de couleurs mêlées à de la graisse ou du fuis, & forment dissérentes sigures. Quelquesois leur chevelure est divisée en paquets, liés par derrière & ornés de rameaux de cyprès. Ils ont

un équipage plus bizarre encore; ils se couvrent le visage d'une multitude de masques de bois sculptés, représentant des têtes d'hommes, d'aigles ou de briseurs d'os, de loups, de marsouins ou d'autres animaux, parsemées de mica, & les sont dominer par des morceaux de sculpture taillés comme la proue d'une pirogue peinte. Ces déguisemens ridicules sont employés dans leurs sêtes, peut-être pour intimider l'ennemi dans les combats, & quelquefois pour aller à la chasse.

Le feul habit qu'ils ne portent qu'à la guerre, est un manteau de cuir double & très-épais, qui nous parut la peau tanée d'un élan ou d'un buffle, qui couvre la poitrine & le cou, & s'étend jusqu'aux talons, orné de compartimens affez agréables, & affez fort pour résister aux traits & aux piques: c'est une cotte de maille complette. Quand ils vont se battre, ils portent encore un manteau de cuir revêtu de fabots de daim, suspendus à des lanieres de cuir couvertes de plumes; dès qu'ils se remuent, ce manteau fait un bruit presqu'égal à celui d'une multitude de clochettes.

Dans leur ajustement ordinaire, ces sauvages n'ont point la physionomic séroce, & paraissent des hommes indolens & passibles; ils manquent également de vivacité & de réferve; leurs discours ne sont composés que de phrafes courtes ou de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton, joints à un seul geste qui consiste à jeter le corps en avant, tandis que les genoux se plient & que les bras pendent sur les côtés.

Ces hommes cruels contre leurs ennemis, paraissent avoir de la docilité, de la bonté, une sorte de politesse naturelle: les injures les mettent en sureur; mais le calme suit promptement leur colere; ils ont la résolution de la vengeance, beaucoup d'incuriosité, beaucoup de paresse. Ils aiment la musique, & la leur est grave, mais touchante & leurs airs sont lents, mais les variations en sont nombreuses, elle est expressive, cadencée & d'un esse agréable. Ils forment des concerts, & un homme marque la mesure en frappant sur sa caisse. Un grelot, un petit sisset, sont leurs seuls instrumens.

Ils mettent de la loyauté dans le commerce & font cependant fripons, ils ne dérobent que les objets dont ils connaissent la valeur & l'u-fage; & comme ils n'estimaient que les métaux, nous pouvions laisser notre linge à terre sans gardes.

Les deux bourgades que nous visitâmes nous parurent renfermer chacune mille ames; les maisons y sont dispersées sur trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes sont sur le devant; de grandes rues séparent les lignes, de petits sentiers menent de la ligne de devant à celle de derriere; mais la division de la bourgade comme celle de l'intérieur des maisons est fort irréguliere : ces maisons sont formées de planches dont les bords portent fur le bord de la planche voisine, & sont attachées avec des bandes d'écorce de pin; elles font appuyées par de petits poteaux ou des perches, & au dedans par des poteaux plus gros posés en travers: elles ont sept à huit pieds de hauteur, & les planches qui forment le toit peuvent s'écarter quand il fait beau tems & se réunir quand il fait la pluie; il n'y a point de porte; un espace ouvert, haut de deux pieds, y sert d'entrée; les fenêtres y sont aussi des trous refermés par des nattes: près des côtés est un petit banc de planches, haut de cinq à six pouces, large de cinq à six pieds, couvert de nattes qui sert à la famille de siéges & de lits. On y voit encore des caisses, des boîtes de tottes dimensions, entassées les unes sur les

autres où font renfermés leurs habits, leurs fourrures, leurs masques; quelques caisses ont des couvercles attachés avec des lanieres de cuir, & un trou quarré par lequel ils entrent & fortent ce qu'ils désirent: à côté sont des baquets ou seaux pour conserver l'eau; des coupes & des jattes de bois rondes, des augets de bois dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, &c. Sur la terre ou dans le haut de la cabane, on voit leurs filets jetés comme au hazard; rien n'y est propre & rangé que le banc où ils couchent.

Ces cabanes exhalent une puanteur insupportable; ils y séchent, ils y vuident leurs poissons, & leurs entrailles mèlées aux restes des repas offrent des tas d'ordures qui ne s'enlevent jamais; elles sont cependant ornées de statues, faites de blocs de troncs d'arbres sculptés grossiérement, offrant une sigure d'homme & des bras peints; ils les appellaient du nom général de Klumma; ils en parlaient d'une maniere mystérieuse, & nous crûmes qu'elles ont quelque rapport avec leur religion; cependant ils en sont peu de cas, & avec un peu de fer & de cuivre on pourrait acheter toutes ces espèces de dieux d'un village.

Les hommes y pèchent & chassent; les fem-

mes renfermées dans les maisons, y fabriquent des vêtemens de laine ou de lin, y préparent le poisson qu'elles vont chercher sur le rivage où les hommes le déposent. Elles vont chercher des moules & des coquillages dans de petites pirogues qu'elles manœuvrent avec dextérité; les hommes ne leur témoignent ni égards, ni tendresse: les jeunes gens nous parurent les plus oisifs & les plus indolens; ils se vautrent au soleil & se roulent dans le sable absolument nuds. Les filles cependant, s'y conduisent avec la plus grande décence. Nous ne pouvons donner de leurs mœurs qu'une idée imparfaite; nous les vîmes trop peu chez eux; notre arrivée suspendit presque tous les travaux, & changea leur maniere ordinaire de vivre. Il paraît qu'ils passent une partie de leur tems dans leurs pirogues pendant l'été; ils y mangent, ils y couchent, ils s'y dépouillent de leurs habits & s'y vautrent au soleil: leurs grandes pirogues sont assez grandes pour cela & fort séches; ils y font à l'ombre de leurs peaux beaucoup mieux que dans leurs maisons.

Ils fe nourrissent de végétaux & d'animaux; mais beaucoup plus de ceux-ci. La mer leur fournit des poissons, des moules, des coquillages, des quadrupèdes marins; ils mangent

les sardines & des harengs dans leur état de fraîcheur, & en fument & séchent une partie: les harengs leur donnent des œufs ou laites qu'ils préparent d'une maniere curieuse: ils les sapoudrent de petites branches du pin de Canada, & d'une petite herbe qui croît sur les rochers submergés, & ils mangent le tout; cette espèce de kaviar se garde dans des paniers; c'est leur pain d'hiver, & le goût n'en est pas désagréable: ils en font aussi avec la laite de plus gros poissons; mais il est moins agréable: ils découpent encore & féchent des brêmes & des chimara; mais ne les fument pas. Ils grillent les groffes moules dans leurs coquilles, & les enfilent ensuite à de petites brochettes de bois suspendues dans leurs maifons, où ils vont les prendre quand le besoin les y oblige. Le marfouin est l'animal dont ils se nourrissent le plus communément; ils les découpent & en féchent les lambeaux: ils en mettent aussi la viande fraîche avec de l'eau dans un baquet de bois, où ils jettent des pierres chaudes jusqu'à ce que la viande ait affez bouilli: ils consomment encore une quantité considérable d'huile que leur fournissent les animaux marins. Les veaux marins, les loutres de mer & les baleines servent aussi à leur nourriture; ils chassent peu ou tuent peu de quadrupèdes; les tribus voisines paraissent leur fournir les peaux dont ils se servent; les oiseaux leur donnent un aliment qui leur est plus commun; mais en général c'est de la mer qu'ils tirent leurs moyens de subsistance.

Les branches du pin de Canada & l'herbe marine dont ils saupoudrent leur kaviar, sont leurs seuls végétaux d'hiver; le printems leur en prépare un plus grand nombre, telles que deux espèces de racines liliacées, douceâtres, mucilagineuses, qu'on mange crues & qu'ils nomment Makkate & Kooquoppa; leur racine Aheita a presque la saveur de notre réglisse, celle de fougère & une petite racine douceâtre, insipide, servent encore à leurs alimens. Les diverses saisons en produisent sans doute d'autres que nous n'avons pu connaître; ils ont les fruits du bourdaine, du groseiller; ils mangent même les feuilles du dernier & celles du lis; ils ont des poireaux & des ails qu'ils ne mangent pas, parce qu'ils les trouvent trop âcres : en général ils rôtiffent & grillent leurs alimens.

La malpropreté de leurs repas répond à celle de leurs cabanes & de leurs personnes; ils ne lavent jamais leurs utenciles, & les

restes dégoûtans du diner d'aujourd'hui se mêlent avec le diner du lendemain; ils dépécent avec leurs dents & ne sont usage de leurs couteaux que pour les grosses pièces; ils mangent les racines sans les dégarnir du terreau qui les couvre; ensin ils ne paraissent pas eroire qu'il y ait rien de sale.

Ils ont des arcs, des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts faits avec des os, & une petite hache; la pique est armée d'une petite pointe d'os dentelée, quelquesois d'une pointe de fer; leur hache est une pierre de huit pouces de long terminée en pointe, dont le manche ressemble à la tête de l'homme garnie même de cheveux; ils ont une autre arme de pierre, longue de neuf à douze pouces qui a une pointe quarrée. Par la structure de leurs armes, ils paraissent se battre corps à corps.

Ils se distinguent davantage par leurs manusactures; ils tirent leurs étosses des sibres de l'écorce du pin qu'ils rouissent & battent comme le chanvre; ils ne les filent pas, mais les étendent sur un bâton, au bas duquel l'ouvrier est assis sur ses jarrets, les nouent d'un fil tressé à un intervalle d'un demi-pouce l'un de l'autre; des faisceaux qui demeurent entre

les divers nœuds, remplissent les intervalles & rendent les étosses impénétrables à l'air; leurs habits paraissent aussi tissus; les figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les ait faites au métier. Leurs étosses ont disférens degrés de finesse, il en est qui sont plus douces & plus chaudes que nos plus belles couvertures de laine; ils y font entrer un petit poil ou duvet qu'ils paraissent tirer du renard & du lynx brun, qu'ils mèlent avec les grands poils de la robe des animaux; les figures en sont disposées avec goût & disséremment colorées.

Ils favent aussi peindre, & l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinées; nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles & leurs essets. La construction de leurs pirogues est fort simple; un seul arbre creusé leur en donne une qui a 40 pieds de long, sept de large, trois de prosondeur, & porte vingt hommes. Elles se retrécissent insensiblement depuis le milieu, & se terminent en une ligne perpendiculaire dont celle d'avant est la plus étendue, la proue est plus élevée que les slancs; quelques-unes sont ornées de sculpture & de dents de veaux marins: on n'y voit d'autres siéges que des

bâtons

bâtons arrondis, mis en travers; elles sons légères & voguent d'une maniere assurée sans avoir besoin de balancier; leurs pagaies sont petites & larges de cinq pieds, mais finissent en pointe; ils les manient avec la plus grande dextérité: ils ne connaissent point encore l'ufage des voiles.

Leur attirail de pêche est composé de filets, de hameçons, de lignes & d'un instrument long de vingt pieds, large de quatre ou cinq pouces, dont les bords sont garnis de dents aigues d'environ deux pouces de faillie; ils le plongent dans la ligne épaisse de l'armée des harengs qui se prennent dans les intervalles de ces dents. Leur harpon est composé d'une piece d'os qui présente deux barbes, dans lesquels est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui sorme la pointe; cet instrument est fixé à un bâton qui a une corde à son extrêmité.

Ils femblent prendre des quadrupèdes au filet & au piége: toutes leurs cordes font des lanieres de peau, ou des nerfs dont il en est de très-longs; la baleine leur fournit ceuxci sans doute, ainsi qu'une partie des os dont ils se servent; c'est à leurs outils de fer qu'on doit attribuer la dextérité avec laquelle ils

travaillent le bois, ils les emploient comme ciseau, & comme couteau. Une pierre est leur maillet, une peau de poisson leur polissoir. Ils ont de grands couteaux convexes dont le tranchant est en dehors; cette forme semble annoncer qu'ils les fabriquent eux-mêmes. Une ardoile leur fert de meule pour les aiguifer: ils nomment le fer Seekemaile, c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux blancs. Les échanges, le commerce ne leur sont pas étrangers ; c'est un usage établi depuis longtems parmi eux & qui leur plaît: ils ne paraissent point tenir les métaux qu'ils possédent des Européens même; ils ne connaissaient pas des vaisseaux comme les nôtres, ni n'avaient vu des Européens; l'explosion d'un fusil ne leur faisait aucune impression, mais quand ils virent qu'une balle avait percé une de leurs cuirasses formées de fix peaux les unes fur les autres, ils furent fort émus, & la maniere dont nous abattions un oiseau dans l'air les frappait d'étonnement; l'effet de la poudre leur était absolument inconnu; des Espagnols visiterent ces côtes, mais n'aborderent point à Nootka.

Comme les habitans de ce pays font un usage habituel du fer, qu'ils s'en servent avec une dextérité qui ne s'acquiert que par le tems.

on peut croire qu'ils le tirent d'une source constante, mais je ne puis l'indiquer; je ne pus savoir si c'était de la baye de Hudson, du Canada ou du Mexique; peut-être vient-il de tous ces lieux, ainsi que l'étain, l'airain & l'argent que nous y avons trouvés.

Ces peuplades ont des espèces de chess nommés Acweek; leur autorité ne s'étend pas loin, & je conjecturai qu'elle leur vient par héritage, parce qu'il en était de jeunes. A l'exception des espèces de statues qu'on trouve dans leurs maisons, rien chez ces hommes simples n'annonce un culte, une religion. Nous n'avons pas vu qu'on rendit des hommages à ces statues qui représentent peut-être des chess de famille. L'idiome dont on se sert est dur, mais non guttural; il est lent; le même mot se termine de quatre à cinq manieres différentes, il a peu de prépositions & de conjonctions; sa conformité avec celui des Mexicains est assez frappante.

Il y a entre ces isses & celles de l'Océan pacifique, des différences essentielles quant aux traits, aux usages, à la langue des habitans, & tout annonce qu'ils n'ont pas le même origine. La latitude de Nootska est de 49 deg. 36 min. 6 sec. sa longitude de 250 deg. 45 min. 17 sec.

la mer y monte de 8 pieds 9 pouces dans les pleines & les nouvelles lunes, pendant le jour, & de 10 pieds 9 pouces durant la nuit.

C'était le foir du 26 Avril que nous partîmes de ce port; la tempête dont les indices m'avaient fait balancer quelque tems, ne tarda pas à se déclarer. A peine fumes-nous dans la mer libre, que des raffales, la pluie, le brouillard tomberent sur nous, & le lendemain · fut un véritable ouragan; une voie d'eau vint nous tourmenter encore: cependant le tems se calma un peu, le ciel s'éclaircit, & nous avançâmes vers le nord en nous rapprochant de la terre; nous la vîmes, mais nous étions au-delà de l'endroit où l'on place le prétendu détroit de l'Amiral de Fonte. J'en fus fâché, car sans croire à ce détroit, j'aurais voulu visiter ces côtes; le tems était encore trop orageux pour qu'on n'eut pas à craindre d'en approcher de trop près, & je continuai mon chemin.

La terre s'offrit encore à nos yeux vers le 55 deg. 20 min. de latitude; elle nous parut avoir des ports & des bayes, mais les bouffées de grèle, de pluie, de neige ne nous permirent pas de les bien distinguer; nous vîmes ensuite

de petites isles au-delà desquelles on appercevait la mer former un enfoncement vers le nord; entre cette baye & la mer était une montagne arrondie & haute que je nommai Edgécumbe; partout la terre était montueuse & fort élevée; les collines les plus basses, les bords de la mer se montraient seuls dépouillés de neige & couverts de bois. Plus loin nous vîmes une grande baye qui est protégée par des isles; nous l'appellames Baye des Isles; elle se divise en plusieurs bras, & se trouve. fous le 57 dege 20 min. de latitude septentrionale. Nous donnâmes le nom de Canal de la Croix, à une large entrée que nous découvrîmes le lendemain; & plus au midi une montagne que nous nommâmes Cap de Beau-Tems; elle est la plus haute d'une longue chaîne qui s'étend parallelement à la côte. la neige la couvrait de son sommet à la mer, au bord de laquelle on voyait des arbres qui semblaient sortir du sein des flots. Plus loin se découvrait une montagne qu'on distingue à la distance de 40 lieues & que je crus être le mont St. Elie du navigateur Behring ; je lui en laissai le nom. Par-tout autour de nous on voyait des marsouins, des veaux marins, des baleines, une multitude de goëlands, &

des volées d'oiseaux qui avaient un cordon noir autour de la tête, une bande noire sur la queue & sur les ailes, dont le dessus du corps était bleuâtre; & le dessous blanc. Nous apperçûmes aussi un canard de couleur brune, ayant la tête & le cou noir, ou d'un brun foncé. Je parvins à huit lieues de l'entrée d'une baie en travers de laquelle il y avait une isle chargée de bois : il me sembla que c'était celle où mouilla Behring, sous le 59 deg. 18 min. de latitude, & je lui en donnai le nom. Près de là, cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé, se trouve interrompue par une plaine de quelques lieues. Au-delà on n'apperçoit rien, & l'on est en doute, s'il s'y trouve de l'eau, ou un terrein uni : la chaîne se relève ensuite, & montre des montagnes trèsélevées; elles se dirigent vers le couchant jusques vers le 234 deg. 30 min. de longitude, où elles s'abaissent & s'entrecoupent.

Le 10 Mai, je découvris une isle près d'un cap auquel je donnai le nom de Suckling; de loin il paraît détaché de la terre; à fon côté feptentrional est une baie étendue qui me parut à l'abri de tous les vents, & je résolus d'y jeter l'ancre; mais le vent était contraire & je ne pus remplir mon but. Je descendis

dans l'isle pour découvrir le pays; les collines escarpées & hérissées de bois me firent encore abandonner mon entreprise. J'y laiffai mon nom & celui des vaisseaux dans une bouteille, & donnai à l'isle le nom de mon ami le docteur Kaye. Elle a 11 à 12 lieues de long, sur une, ou une & demie de large. Sa pointe sud-est est sous le 59 deg. 49 min. de latitude, sous le 234 deg. 26 min. de longitude; cette pointe est un rocher nud & fort haut; les côtes de l'isle vers la mer, présentent des rocs en pente d'une pierre bleuatre, & dans un état de décomposition : ils sont interrompus par de petites vallées d'où sortent des ruisseaux qui se précipitent avec impétuosité dans la mer, nourris sans doute par la fonte des neiges; des pins ombragent ces vallées, & par-tout au-dessus des rochers l'isle offre nne ceinture de bois, dont les arbres ont quatre à cinq pieds de tour sur environ cinquante de hauteur. Les pins du continent voisin ne paraissent pas plus gros, ni d'une autre espèce: il me parut qu'il y avait quelques aulnes : les terreins en pente étaient couverts d'un gazon qui ressemblait à la mousse ordinaire; j'y appercus aussi des groseillers, des aubepines, une violette à fleurs jaunes &

quelques autres plantes; une corneille, deux ou trois aigles voltigeaient au-dessus des bois; une multitude d'oiseaux étaient posés sur les flots, tels que les briseurs d'os, des plongeons, des canards, des goëlands, des nigauds & autres espèces; parmi les plongeons nous crûmes reconnaître le guillemot ordinaire, & parmi les canards, le canard de pierre décrit par Steller. Les nigauds étaient très-grands, & peutêtre c'était le cormoran d'eau. Là était aussi un oiseau solitaire, d'un blanc de neige, taché de noir sur les aîles; un renard sortit du bois à l'endroit où nous débarquâmes ; il était d'un jaune rougeâtre & ne paraissait point nous craindre; nous y vimes aussi des veaux marins, mais nulle trace d'hommes.

Je donnai à la baie qu'elle couvre, le nom de Baie du Contrôleur; & dépassant l'isle de Kaie, j'en découvris une nouvelle moins étendue : le continent nous parut s'étendre du levant au couchant, & cette direction bien différente de celle que nous avions lieu d'attendre, me fit espérer un passage; j'y dirigeai les vaisseaux, pour y trouver au moins un port où je pusse boucher ma voie d'eau, avant qu'un nouvel orage nous la rendit plus dangereuse. Je jetai l'ancre au-dessous d'un cap que j'avais

nommé Hinchingbroke; je fis sonder & pêcher autour de nous : au milieu des rochers s'élèvent des rocs entourés de la mer; j'y envoyai faire la chasse aux oiseaux; mais dès que nos gens s'en approcherent, ils virent une vingtaine d'hommes montés fur deux grofses pirogues, & ils revinrent au vaisseau; les Américains les suivirent, se tinrent à quelque distance, pousserent des cris, étendirent & rapprocherent leurs bras, & entonnerent une chanson semblable à celle de Nootka. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc, un autre se tenait dans sa pirogue absolument nud, debout & immobile, les bras étendus en croix. Leurs pirogues étaient de lattes récouvertes de peaux; nous employâmes les invitations les plus prefsantes pour les déterminer à monter sur le vaisseau; ils requrent nos présens & se retirerent en nous faisant entendre qu'ils reviendraient le lendemain.

La nuit fut impétueuse, & je mis à la voile dans le jour qui suivit, je cinglai vers le nord où j'entrevoyais une pointe de terre qui se trouva une isle située à deux milles du continent; mais sur ce continent nous découvrîmes un havre vers lequel nous nous dirigeâmes, & où nous pûmes jeter l'ancre avant la nuit

qui fut très-orageuse. Les Indiens du jour précédent avaient voulu nous suivre, & s'étaient vus obligés de s'en retourner; nous en trouvâmes d'autres ici, qui se mirent dans des pirogues semblables à celles des Eskimaux; chacun d'eux tenait un bâton long de trois pieds où étaient attachées de grosses plumes; ils les tournaient souvent vers nous, peut-être pour nous annoncer leur intention pacisique.

Nous leur fimes accueil; ils accoururent en plus grand nombre, & se hazarderent à monter à bord. Parmi eux, j'en distinguai un dont la figure était intéressante; c'était le ches. Il était habillé de peau de loutre; un chapeau conique, orné de grains de verre bleu, ombrageait sa tête; tous estimaient ces grains de quelque couleur qu'ils sussent se hâtaient d'offrir ce qu'ils possédaient pour en obtenir. La fourrure qu'ils paraissaient priser au-dessus des autres, était celle de chat sauvage ou celle de martre.

Ils désiraient aussi du fer; mais ils ne mettaient du prix qu'aux grands morceaux & nous en avions peu: les pointes de leurs piques étaient ou de ce métal, ou de cuivre, ou d'os: il fallut les surveiller tous avec attention pour qu'ils n'emportassent rien; car ils se montrerent

d'adroits voleurs. Ils essayerent d'emmener notre canot, même de force; les uns présentaient leurs piques aux fentinelles, d'autres s'emparerent de la corde qui l'attachait au vaisseau, & d'autres encore faisaient leurs efforts pour l'éloigner de nous; mais ils le relacherent quand ils virent que nous étions résolus à le désendre; ils en sortirent, & firent signe de mettre bas les armes ; se montrant aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait qui fut blâmable. Ils avaient environné aussi la Découverte, & s'étaient imaginés qu'ils pourraient piller ce vaisfeau en y entrant par les écoutilles; ils y monterent, firent figne à ceux qui se trouvaient là de se tenir à l'écart, & armés de conteaux, ils chercherent les objets qui leur convenaient d'emporter. L'équipage prit l'alarme, & s'arma de coutelas; à cet aspect, les Américains se retirerent avec beaucoup de tranquillité & de fang froid. Ils vinrent ensuite de grand matin, comptant nous trouver endormis & nous voler à leur aise. Il y a toute apparence qu'ils ne connaissaient pas l'effet des armes à feu; car ils auraient eu moins d'audace; je fus assez heureux & assez obéi pour les laisser dans cette ignorance.

Au milieu de l'orage qui ne discontinuait

pas, je fis travailler à boucher la voie d'eau; nos charpentiers s'en occuperent tandis que nous remplissions nos futailles vuides; enfin le tems s'éclaircit, & nous vîmes la terre tout autour de nous, dans un lieu où l'on n'a pointà craindre les vagues ni les vents: je visitai ce havre; le sol est bas près de la côte, semé de bois çà & là, & chargé de neige: les collines voisines étaient aussi boisées; mais audelà on voyait de hauts rochers pelés presque ensevelis sous la neige; le flot arrivait dans le port par la même entrée qui nous y avait conduit, & rien ne nous assurait qu'il y eut un passage pour traverser l'Amérique; mais il n'était pas prouvé qu'il n'y en eut point. Je crus donc devoir en faire la recherche d'une maniere exacte: je suivis la côte aussi longtems que les vents m'aiderent; je trouvai de mauvais fonds, des rocs submergés, la côte enfin nous parut fermée. J'envoyai des canots pour visiter par-tout où il aurait été dangereux de pénétrer avec les vaisseaux; ils ne découvrirent que des canaux qui formaient des isles, ou dont on croyait appercevoir le fond. Ce rapport me donna peu d'espoir, & le vent étant devenu favorable pour regagner la haute mer, nous remîmes à la voile; je

eraignis de manquer la faison nouvelle pour visiter les parties du continent situées plus au nord, en m'obstinant à connaître des lieux où un passage était peu probable; car on doit considérer que s'il y a un passage, il doit correspondre aux baies de Baffin ou de Hudson, & que nous en étions de 520 lieues plus au couchant. Nous sortimes donc de l'enceinte de terres qui nous environnaient par un canal, qui, avec celui qui nous y avait amené, forme une isle longue de dix-huit lieues, & à laquelle nous donnâmes le nom de Montagu. Près de cette isle il y en avait un grand nombre dont la plupart sont basses, couvertes de bois & de verdure, ce qui nous les fit appeller Isles vertes. Nous traversâmes le canal, large de deux ou trois lieues, qu'elles forment avec l'isle Montagu, & nous nous trouvâmes dans la haute mer, d'où nous voyions la côte de l'Amérique s'étendre à perte de vue au couchant.

Cette entrée fut nommée celle du Prince Guillaume; elle occupe au moins 36 lieues en étendue, fans y comprendre les branches qu'elle forme & que nous ne connaissons pas. Les habitans du continent ou des isles voisines, sont d'une taille ordinaire, & quelques-uns

font petits: leurs épaules font quarrées, leur poitrine large, leur col épais & court, leur face applatie & large, leur tête fort grosse; leur nez offre une pointe pleine, arrondie, crochue, ou se retroussant en haut à son extrêmité; ils avaient les dents larges, blanches, égales, bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses & forts, peu de barbe, mais roide & hérissée; les vieillards en avaient une large, épaisse & lisse.

Leurs traits sont variés; mais en général leur physionomie annonce la bonhommie, la vivacité, la franchise: les traits de leurs femmes ont plus de délicatesse; quelques-unes avaient le teint blanc sans aucun mêlange de rouge; la peau des hommes était basanée; tous, femmes, hommes, enfans, s'habillent de la même maniere. Ils out une espèce de robe qui descend jusqu'à la cheville du pied, qui quelquefois n'atteint qu'au genou. La tête la traverse, & les manches descendent jusqu'au poignet. Elles sont composées de fourrures de loutres de mer, de renards gris, de ratons, de martres ou de veaux marins : le poil est en dehors; quelques-unes sont faites de peaux d'oiseaux dont il ne reste que le duvet. La couture des peaux est ornée de franges de bandes de cuir étroites. Quelques-unes portent une espèce de chaperon ou de collet, quelques autres ont un capuchon, & plus communément un chapeau. Quand il pleut, ils couvrent leur robe d'une autre, faite de boyaux de baleine ou de quelque autre gros animal, disposés avec tant d'adresse qu'ils ressemblent à une feuille de batteur d'or. Cette seconde robe serre le col, les manches en sont attachées avec une corde autour du poignet, & lorsqu'ils sont assis dans leurs canots de peaux, ses pans sont relevés au - dessus du trou dans lequel ils sont assis; ensorte que leurs pirogues ne peuvent recevoir l'eau de la mer, & que leur corps est au sec au milieu de la pluie qui ne peut pénétrer leurs habits, qu'il faut cependant toujours tenir humides pour qu'ils ne se fendent pas.

En général, ils ne se couvrent ni les pieds ni les jambes; mais quelques-uns portent des espèces de bas de peau qui remontent jusqu'au milieu de la cuisse; presque tous ont des mitaines de peaux d'ours; ceux qui couvraient leur tête, la chargeaient d'un chapeau de paille ou de bois en forme de cône tronqué, qui ressemblait à une tête de veau marin: les hommes portent leurs cheveux longs, les

femmes les portent dans toute leur longueur? les deux sexes ont les oreilles percées de plufieurs trous dans le haut & en-bas, & ils y suspendent de petits paquets de coquillages tubuleux: ils ont aussi la cloison du nez traversée de tuyaux de plumes ou de parties de coquillages enfilés à un cordon. Quelques-uns ont la lèvre inférieure coupée dans la direction de la bouche au-dessous de sa partie rensiée; on fait cette incision aux enfans quand ils tettent encore, & elle devient affez considérable pour que la langue la traverse: celui de nos matelots qui le premier vit un des hommes ornés de cette maniere, assurait qu'il avait deux bouches, & en effet on l'aurait cru: ils y inférent un coquillage plat dont le bord extérieur est découpé & offre l'apparence d'une rangée de dents. Quelques autres ont cette lèvre inférieure percée de plusieurs trous, où ils insérent des coquillages en forme de clous dont les pointes se présentent en dehors.

Tels font les ornemens de la fabrique du pays: on y voit aussi beaucoup de grains de verre fondus en Europe, & la plupart d'un bleu pâle qu'ils suspendent à leurs oreilles, à leur chapeau, ou aux pointes de bijoux insérés dans leur lèvre inférieure. Ils portent

des

des bracelets de grains, de coquillages, de colifichets faits avec de l'ambre. Ils aiment tant à fe parer, qu'un de ceux qui ont la lèvre entr'ouverte par dessous, y avait fait entrer des clous que nous lui avions donnés, & un autre un gros bouton de cuivre.

Les hommes s'enduisent le visage d'un rouge éclatant & d'une couleur noire, ou bleue, ou couleur de plomb; les femmes se barbouillent le menton d'une substance noire, qui se termine en pointe sur les joues; ils ne se peignent point le corps, peut-être parce que les couleurs sont rares. Je n'ai jamais vu de sauvages se donner autant de peines pour se défigurer.

Ils ont deux espèces de canots, l'un est grand, sait de pieces slexibles de bois entre-lassées, & recouvertes de peaux; l'arriere ressemble un peu à la tête d'une baleine: l'autre est petit & semblable à celui des Eskimaux; c'est, en quelque maniere, une outre de peau à laquelle ils donnent cette forme commode, & où ils sont aussi les mêmes armes que le peuple dont nous venons de parler; leur cotte de maille est faite de lattes légères si bien jointes par des ners d'animaux, si slexibles & si serrées, que les dards ne la pénètrent point

& qu'elle ne nuise point au mouvement, mais elle ne couvre que la poitrine, l'estomac & le ventre.

Nous ne vîmes aucune de leurs habitations dans les environs des lieux où nous nous refugiames: mais ils nous apporterent dans leurs pirogues des pieces de leur ménage, comme des plats de bois de forme ronde & ovale; d'autres étaient cylindriques & profonds; des lanieres de cuir en attachaient les flancs au fond qui les supportaient; quelques - uns ressemblaient à nos beurrieres ; ils étaient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, & proprement sculptés. Ils font de petits sacs quarrés avec les mêmes boyaux dont ils se font des robes pour la pluie, & y inférent des plumes rouges : ils y renferment de très-beaux nerfs & des paquets de petites cordes tressées avec adresse: ils font des paniers marquetés & d'un tissu si ferré qu'on y peut mettre de l'eau, des modèles en bois de leurs canots, & de petites images de bois rembourées ou couvertes de fournure, ornées de petites plumes, ayant la tête chevelue & longue de quatre à cinq pouces; nett- être elles servent de jouets à leurs enfaus ou représentent leurs amis morts. Ils

ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux, auxquels se terminent des barres en croix où sont suspendus des coquillages: en les secouant ils sont un bruit dont ils composent leur musique.

Je ne leur ai vu d'outils qu'une hache de pierre de la forme de celles des isles de la mer du Sud: Ils ont des couteaux de fer, les uns droits, les autres courbes; il en est qui sont en forme de dague, presque triangulaire, qu'ils portent suspendus au cou dans des gaines de peau: tout ce qu'ils fabriquent est fait comme s'ils avaient les outils les plus ingénieux, & un artiste Européen ne pourrait rien faire de plus parsait. Quand on résléchit à la maniere de vivre de ces sauvages, à leur climat rigoureux, & à la grossiéreté de leurs outils, on est tenté de les mettre au-dessus de toute nation pour l'esprit d'invention & d'adresse.

Ils mangent du poisson sec, de la chair bouillie ou rôtie, des racines de sougère de la grande espèce, cuites au sour, & la partie intérieure de l'écorce du pin; ils conservent de la neige dans des vases pour la boire. Ils mangent avec décence & propreté, se tiennent de même, ne s'enduisent ni de graisse ni

de faletés, & nettaient avec soin leurs vases & leurs canots: leur langue offre des difficultés par la diversité de fignification qu'ils donnent au même mot.

Nous ne connaissons les animaux du pays que par leur fourrure; nous y remarquames celles du veau marin, du renard, du chat blanchâtre ou lynx, de la petite hermine, de l'ours, de la martre, du raton, de la loutre de mer; ils ont plus de ces trois derniers que des autres; celles qu'ils tirent du veau marin les surpassaient toutes en finesse: les loutres y sont moins belles qu'à Nootka; celle des veaux marins est blanche, quelquesois tachetée de noir; celle d'ours est couleur de suie.

Nous vîmes ici celles de l'ours blanc & d'une espèce de loup qui avait des conleurs trèsbrillantes; la plus belle sourrure est celle d'un animal long de dix pouces, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, les slancs d'un cendré bleuâtre & la queue bordée de poils blanchâtres; il parait être de l'espèce de l'écureuil on du hamster, ou de la marmotte de Casan; ces sourrures y sont très-communes; ils n'ont point de celles du renne ni du daim.

L'aigle à tête blanche, l'alcyon orné de

couleurs très-brillantes, le colibri, le pluvier, la gélinotte à longue queue, la bécassine, sont les oiseaux que nous y observames; les oiseaux aquatiques étaient des oies, une petite espèce de canard d'un noir foncé, à queue courte, à pieds rouges, ayant sur le front une tache blanchâtre, & une autre espèce plus grande; des pies de mer à bec rouge; tous . étaient très-sauvages. On y voit un plongéon qui a le bec court, noir & comprimé, la tête & la partie supérieure d'un brun noir, & le reste d'un brun foncé, ondoyé d'un noir mât, excepté le dessus qui est noirâtre & semé de points blancs. On y remarqua un petit oiseau de terre de l'espèce du pinçon, de la groffeur du bruant, ayant une couleur brun obscur, une queue rougeâtre, avec une large tache jaune au sommet de la tête.

Il y a quelques poissons, quelques coquillages, mais peu variés.

Les habitans n'ont de métaux que le cuivre & le fer; ils en forment les pointes de la plupart de leurs traits & de leurs lances. Ils ont un ochre rouge friable & onctueux, un minerai de fer dont la couleur approche du cinabre, du fard bleu & brillant, & du plomb noir; mais ils ne les ont qu'en petite

quantité. Sans doute, ils ont reçu leurs grains de verre & le fer des tribus qui communiquent avec la baie de Hudson ou les lacs du Canada, ou peut-être des Russes: ils ont beaucoup de cuivre & ils semblent le trouver chezeux.

Je cinglai vers le sud-ouest & passames devant un promontoire auquel je donnai le nom d'Elizabeth : au-delà nous ne voyions point de terre & nous croyions avoir atteint l'extrêmité occidentale du nouveau monde; mais cette erreur fut bientôt dislipée, & nous découvrimes de nouvelles côtes au couchant, qui semblaient se prolonger au midi; on y voyait une chaîne de montagnes couvertes de neige. Une des pointes qu'elles formaient nous parut être le cap St. Hermogènes de Behring; mais fon voyage est si abrégé, sa carte si peu exacte, qu'on ne peut reconnaître les lieux où il a touché que par conjecture. Le cap St. Hermogènes fait partie d'une isle séparée de la côte par un canal large d'une lieue; il en est de même du cap St. Elizabeth, qui tient à des groupes d'isles que je nommai Isles stériles: un courant m'empêcha de traverser entr'elles & la côte : plus loin je vis un promontoire très-élevé dont le sommet formait

deux montagnes qui se montraient au-dessus des nuages; je l'appellai cap Douglass: de ce cap au nord, nous vîmes de nouvelles côtes qui nous parurent séparées du continent par un canal qui se dirigeait plus au couchant. Ce canal ou golphe nourrit notre efpoir d'y trouver un passage; mais nous vîmes bientôt que ces isles stériles étaient des montagnes réunies par un terrain bas; la neige les couvrait jusqu'au rivage; cependant à quelque distance nous apperçûmes encore une entrée d'où la marée amenait des algues marines & des bois flottans; nous y pénétrames avec le flux, & ne découvrimes encore aucun obstacle, aucune terre devant nous; les terres au couchant & au levant nous montraient des chaînes de montagnes les unes derriere les autres, & quelques colonnes de fumée qui ondoyaient dans l'air; nous continuâmes notre route aidé du flux; mais jetant l'ancre quand il nous abandonnait.

Deux pirogues vinrent vers nous portant chacune un homme; ils s'approcherent de nous en hésitant; ils nous haranguerent en tendant la main & nous montrant la côte comme pour nous inviter à y descendre; ils accepterent nos présens, & paraissaient être

le même peuple que celui de l'entrée du Prince Guillaume: ils nous quitterent lorsque nous mîmes à la voile.

Le reflux avait ici une rapidité effrayante; les eaux avaient toujours les mêmes degrés de falure; mais en nous avançant plus loin, elles devinrent plus douces, & tout nous annonça que nous remontions une riviere; je résolus de la remonter plus haut encore: une grande pirogue chargée d'hommes, de femmes, d'enfans, & plusieurs petites vinrent nous rendre visite; ils nous donnerent une fourrure en échange des bagatelles qu'ils reçurent de nous; nous en achetâmes des habits, quelques dards, & un peu de faumon & des plies, qui furent payées avec de nos vieux vêtemens, des grains de verre & des morceaux de fer; ils ont des conteaux de ce métal & des grains de verre bleu de ciel auxquels ils mettaient du prix, mais demandaient avec plus d'instance de gros morceaux de fer. Ils ont la même langue que le peuple que nous venons de décrire.

Nous eûmes un tems couvert qui dans des intervalles nous laissa voir d'un côté des terres basses, des bancs de sable que je voulus examiner, & j'y envoyai deux canots: nous

étions dans une grande riviere; l'eau en était douce jusqu'à la profondeur d'un pied; elle était vaseuse, elle chariait des arbres, des ordures de toute espèce; les côtes s'étaient abaissées, & nous ne pouvions douter que nous n'étions plus sur la mer. Mes canots confirmerent cette opinion; ils la remonterent trois lieues plus loin, la trouverent partout navigable pour les gros vaisseaux, mais fe retrécissant jusqu'à n'avoir plus qu'une lieue de largeur. Nos gens descendirent dans une isle couverte d'arbrisseaux, parmi lesquels était le groseiller: le sol était une argile mêlée de sable : à trois lieues de là , la riviere paraiffait en recevoir une autre qui venait du nordest: les côtes étaient basses, & les montagnes semblaient se rapprocher sans jamais se réunir. Ce rapport m'enleva toute espérance de trouver là un passage; mais je voulus examiner un bras qui s'enfonçait vers le levant, & j'y envoyaí mon lieutenant King avec deux canots: il ne vit que des terrains bas que nous avious pris pour des isles, & une grande baie. Il nous parut que le fleuve était navigable fort loin, & que les rivieres qu'il reçoit peuvent faciliter les communications avec une grande partie du continent. On a

depuis appellé ce fleuve la riviere de Cook. Si ce grand fleuve devient utile, je regretterai moins le tems que je perdis à m'en affurer; mais cette perte de tems était grande pour le but que nous avions, parce que l'été s'avançait & que nous étions bien loin encore des parages où nous devions parvenir. L'Amérique nous parut alors s'étendre au couchant bien plus loin que nous ne le pensions, & cette conjecture qui devenait plus que probable, nous ôtait presque l'espoir de trouver une communication avec la baie de Baffin ou celle de Hudson.

J'envoyai encore mon lieutenant pour examiner les terrains bas qui se trouvent au sudest de la riviere & en prendre possession au nom de l'Angleterre; tandis qu'il exécutait cette commission, je descendis la riviere, & jettai l'ancre quand le slux nous devint contraire. King nous y rejoignit: il avait trouvé des Américains désarmés qui demanderent énergiquement qu'il quittât son sus se sociables: un chien tué d'un coup de sus le sétonna beaucoup. Le terrain lui parut maigre, léger & noir; il était couvert d'arbres, tels que des pins, des aulnes, des bouleaux, des saules; & d'ar-

briffeaux, tels que des rosiers & des groseillers; mais pas une seule plante en fleur.

Nous continuâmes à descendre, & des sauvages vinrent vers les vaisseaux, & nous vendirent leurs habits, du saumon, de la plie, des peaux de lapins blancs, de renards rougeâtres & quelques-unes de loutre. Le fer était ce qu'ils recherchaient le plus; la cloison de leur nez est plus chargée d'ornemens que celle du peuple de l'entrée du Prince Guillaume; mais ils avaient moins de bouches doubles; leurs vêtemens, leurs carquois avaient aussi plus de broderies blanches & rouges.

Un peu plus loin, mon vaisseau s'engrava dans un banc de sable presqu'au milieu de la riviere, où l'agitation causée par le choc de ses eaux & de celles du slux, paraît la plus forte. Dès que nous eûmes échoué, je sis jeter l'ancre à la Découverte, & j'attendis le slux pour me relever. Il revint & le vaisseau sut dégagé sans avoir reçu de dommage: nous continuâmes notre route, après avoir acheté quelques quintaux de poissons des Américains.

Le foir les nuages s'éleverent, & nous découvrîmes un volcan parmi les montagnes qui se voyaient au couchant: il était sur le flanc voisin de la riviere & près du sommet;

il ne vomissait alors qu'une sumée blanche. Nous revîmes encore des sauvages : leurs piques ressemblaient à nos hallebardes, & les pointes en sont souvent de cuivre. On pourrait établir avec eux un commerce avantageux de fourrures; mais les Russes sont les peuples les plus voisins & peuvent seuls profiter de cet avantage : les loutres de mer sont les plus précieuses; toutes étaient taillées en habits & sort mal propres.

Nous nous trouvâmes enfin en pleine mer; nous revîmes le cap St. Hermogènes: l'isle dont il fait partie est dénuée de bois, on y voyait peu de neige; elle semblait couverte d'une mousse qui lui donnait une couleur jaunâtre. Nous traversâmes l'embouchure de la baie que je nommai de la Pentecôte: au levant, les terres qui la forment me parurent une partie du continent; au couchant elle a de petites isles; près de la mer la terre était nue; mais les montagnes étaient toutes blanches. Le ciel se couvrit, & pendant trois jours nous ne pûmes découvrir la côte dont nous suivions la direction. Quand le tems s'éclaircit, je vis une pointe que je nommai St. Barnabas. La côte offre plusieurs petites baies, de hautes collines, des vallées profondes; elles paraissaient stériles & brunatres. Une pointe que Je nommai à deux têtes de sa forme, se distinguait du reste, elle ressemblait à une isle; c'est peut-être une péninsule : plus loin nous découvrîmes une isle à laquelle je donnai le nom de Trinité; elle a six lieues du levant au couchant; ses extrêmités sont élevées, son centre est bas; peut-être elle est partagée en deux par un détroit : nous marchâmes vers elle pour passer dans le canal, large d'environ trois lieues, qu'elle forme avec le continent; mais la nuit & la crainte d'une brume épaisse suspendirent & détournerent notre course. je pris le large, le vent augmenta, le brouillard nous cacha la terre, & nous restâmes expofés aux vagues & aux vents, près d'une côte inconnue. Lorsque nous pûmes voir la terre, nous nous en trouvâmes environnés. Nous nous approchâmes de celle qui semblait nous fermer le passage au midi; c'était une isle de neuf lieues de tour ; c'est probablement celle que Behring nomma la Nebuleuse, & je lui en donnai aussi le nom.

La côte sur le continent est rompue, & plus escarpée qu'aucune des autres côtes de l'Amérique que nous ayons rencontrées; peutêtre est-elle bordée de petites isles; par-tout,

elle annonçait la stérilité. Nous tuâmes là une bel oiseau de l'espèce du pingoin, moins gros que le canard, de couleur noire, excepté sur le devant de la tête qui est blanc: il a une jolie crête d'un blanc jaunâtre qui se replie en arriere comme la corne d'un bélier; son bec & ses pieds sont rouges, il semble que ce soit l'alca monochroa de Steller: nous en avions vu d'autres d'espèces variées, & chaque jour nous appercevions quelques baleines, ou des veaux marins, ou quelque autre cétacée.

Je découvris de nouvelles isles & cinglai vers le détroit qu'elles formaient avec le continent: la plus septentrionale nous parut être l'isle de Kodiak de Sthælin, & je crois que les autres sont les isles Shumagin du navigateur Russe Behring: d'autres isles forment avec elles un archipel affez nombreux: ces isles font en général hérissées de rochers & de monticules; on y trouve des baies & des anses bien fermées, des ruisseaux d'eaux douces; mais elles font fans arbres & fans arbriffeaux; la plupart étaient encore couvertes de neige, ainsi que le continent. Nous étions alors dans le milieu de Juin, sous le 150 deg. 18 min. de latitude, & 217e deg. 43 min. de longitude.

Peu après, la Découverte fit des signaux; & craignant qu'il ne lui fut arrivé quelque malheur, j'y envoyai promptement un canot qui revint m'apprendre que des pirogues s'en étaient approchées, qu'il y avait parmi ceux qui les montaient un homme qui avait ôté son chas peau, fait la revérence, & des signes qui annonçaient un Européen, & qu'après avoir remis une boëte, il avait disparu avec les pirogues; cette boëte renfermait un billet écrit dans une langue que nous n'entendions pas & peutètre en langue russe; mais nous y remarquâmes en tête la date de 1778, & ailleurs celle de 1776. Tout ce que nous y pûmes apprendre fut que nous trouverions bientôt peutêtre quelques négocians Russes qui nous auraient précédés dans ces lieux encore inconnus pour nous. Je supposai que le billet renfermait des avis pour des négocians Russes & qu'on nous avait cru de cette nation; je continuai ma route sans m'arrêter à éclaircir ce fait indifférent à l'objet de notre voyage.

Nous évitâmes des brisans, vîmes une isle que nous nommâmes Halibut ou de la plie, des montagnes qui s'élançaient au dessur des nuages, & parmi elles un volcan qui vomissait de vastes colonnes d'une fumée noire; sa

figure est un cône parfait dont le volcan est la cîme ; elle était ceinte de nuages qui joints aux colonnes déployées par le vent, présentaient un coup d'œil extraordinaire; le vent ietajt la fumée d'un côté dans la partie basse; mais plus haut il la poussait du côté contraire. Nous prîmes là quelques plies dont quelquesunes pesaient un quintal; rafraîchissement qui nous venait fort à propos : peu après nous vîmes approcher une pirogue, & dans elle un homme qui portait des culottes de drap verd, & fous sa souquenille de boyaux, une jaquette de laine noire: il nous falua à l'Européenne, & nous vendit une peau de renard gris avec des harpons dont la pointe était d'os & proprement travaillée: sa pirogue, sa figure, ressemblaient à celles que nous avions vues précedemment; son corps n'était point peint; sa lèvre était tronée dans une direction oblique, mais sans ornemens; il ne comprit point ce que nous essayions de lui faire entendre, & nous ne le comprimes pas mieux.

Nous revîmes la côte après que les brouillards se furent éclaircis; nous distinguâmes encore le volcan; de nouvelles isles se présenterent devant nous; elles étaient fort hautes, & en nous en approchant davantage, nous en dé-

couvrîmes

couvrîmes un plus grand nombre; un ciel couvert, & le bruit des brifans peu éloignés nous firent ici jeter l'ancre, & par-là j'évitai un grand danger; deux gros rochers environnés d'écueils étaient près de nous, & quand nous pûmes voir à quelque distance, je me trouvai près d'une isle dans un bon port, auquel j'étais parvenu au travers des brifans, entre lesquels je n'aurais point osé passer par un tems serein.

Je fis visiter l'isle; elle était couverte d'herbe, & il en était de semblables au pourpier; on n'y trouva pas même un arbrisseau; j'enfilai un canal où nous avions la terre de tous côtés: celle qui était au midi offrait une chaîne de montagnes; nous reconnûmes qu'elle ne formait qu'une isle déjà connue des Russes sous le nom d'Oonolashka. Nous y vîmes des habitans qui traînaient après eux deux baleines qu'ils venaient de tuer; quelques autres vinrent échanger des bagatelles avec nous, & parurent avoir vu des vaisseaux comme les nôtres; ils avaient même une teinte de politesse que n'ont pas les sauvages.

Nous marchions entre des isles, & je cherchai un canal pour regagner la haute mer; nous entrâmes dans un détroit qui parut nous

Tome IX.

y conduire; mais la marée nous força d'y jetter l'ancre. Des naturels vinrent à nous, & acheterent du tabac; l'un d'eux renversa sa pirogue, & nous le tirâmes de la mer; il ne montra point de crainte sur le vaisseau: il portait une robe de larges boyaux d'un animal marin, & par dessous un vêtement de peaux d'oiseau avec leurs plumes qui posaient sur la chair; son chapeau était orné de grains de verre; il quitta ses habits mouillés & se revêtit avec aisance; son maintien annonçait qu'il connaissait les Européens & une partie de leurs usages : ses compatriotes paraissaient admirer nos vaisseaux. Je reçus encore là une lettre dans une langue qu'aucun de nous ne pouvait entendre; je la rendis au porteur avec des présens, & il me fit plu-

Le vent contraire & d'épais brouillards nous retinrent ici quelques jours, & me permirent de faire quelques observations sur le pays & ses habitans; le havre où je me trouvais est appellé par les naturels Samganoodha, il est sur la rive septentrionale d'Oonalashka, sous le 53° deg. 55 min. de latitude & le 211° deg. de longitude; des isles le mettent à l'abri de tous les vents: d'abord large, il

fieurs revérences profondes.

Te retrécit ensuite vers son sond: on y peut faire de l'eau; mais il n'y a point de bois. Devant ce port, était l'isle Oonella qui a sept lieues de tour; au nord-est de celle-ci est celle d'Acootan, bien plus grande qu'elle, & où nous voyions de hautes montagnes couvertes de neige.

Nous nous revîmes bientôt dans la pleine mer; la côte d'Amérique tournait entre le nord & l'orient, & je suivis cette direction; mais bientôt nous découvrimes une terre au sudest; je continuai cependant de cingler vers le nord: la côte était bordée de terrains bas où l'on distinguait des coupures qui forment peut-être l'entrée de quelques vallées : la terre y était dépouillée de bois, mais revêtue de gazon ; derriere, les montagnes étaient refplendissantes de neige: nous suivions toujours la même direction; cependant nous nous apperçûmes que la profondeur de l'eau diminuait sans cesse; nous espérions que la côte tournerait bientôt plus à l'orient & que nous avions trouvé un passage; mais au-delà d'une pointe qui nous avait caché la terre, nous vîmes une riviere, & au-delà par-tout des terrains bas; & notre espérance s'évanouit encore.

L'entrée du fleuve a un mille de lar-

geur, les eaux en font décolorées comme sur les bas-fonds; il paraît qu'elle serpente dans des terrains unis & bas, & qu'elle nourrit beaucoup de saumons; nous lui donnâmes le nom de riviere de Bristol.

Je tournai mes voiles vers le couchant; des bas-fonds nous obligerent de revenir plus au nord. Le 11 Juillet nous entendîmes le tonnerre; c'était la premiere fois qu'il se faisait appercevoir sur ces côtes. Plus loin nous vîmes une isle à 7 milles du continent; la forme lui fit donner le nom d'isle Ronde. Les mêmes objets s'offraient à nous; des basfonds, une côte nue, des havres, des montagnes blanches dans le lointain, puis des brouillards qui nous dérobaient la vue de tout ce qui nous environnait; nous prîmes des morues & des poissons plats. J'envoyai le lieutenant Williamson examiner le pays qui de nos vaisseau nous paraissait stérile; il gravit sur une colline & vit que la côte se dirigeait vers le nord; il prit possession du pays, & n'y apperçut ni arbres ni arbrisseaux; des collines pelées, des terrains bas & revêtus de verdure s'offrirent par-tout à ses regards; il n'y vit d'animaux qu'une daine, son fan, & le cadavre d'un cheval marin ou d'une vache marine étendu fur le fable.

Nous étions environnés de bas-fonds, & nous tentâmes vainement d'en sortir vers le nord; je fis sonder autour de nous, & ce fut inutilement encore; j'aurais pu réuffir peutêtre en cherchant encore plus long-tems; mais la saison nous pressait & je préférai de retourner sur nos pas; je revins donc au midi, ayant devant nos vaisseaux des canots pour fonder. Tandis que nous avions jeté l'ancre pour ne pas échouer, des Américains vinrent nous voir, & ils nous vendirent des fourrures, des traits, des dards, des vases de bois; ils étaient moins propres, moins bien habillés que les derniers que nous avions vus; ils ne connaissaient pas l'usage du tabac & n'avaient entr'eux tous qu'un morceau de fer adapté à un manche de bois; ils nous en demanderent de pareils: leurs cheveux étaient rasés; mais ils en conservaient deux touffes qui pendaient par derriere ou sur le côté; sur leur tête était un capuchon de fourrure & un bonnet qui nous parut de bois; leur ceinture affez propre était chargée d'une garniture flottante qui passait entre les cuisses: leurs pirogues sont de peaux comme celles que nous avons décrites; mais celles-ci étaient plus larges, & le trou dans lequel ils s'asseyent plus

grand. Le retour de nos canots les fit fuir. Dégagés des bancs de fable, nous nous dirigeames plus au couchant; & peu de jours après nous vîmes des isles autour de nous; elles faisaient sans doute partie de l'archipel du nord; nous cinglames alors au nord.

C'est dans cette route que je perdis notre chirurgien Anderson, jeune homme plein de sentiment, d'esprit & de connaissances; il m'avait été utile, & me l'aurait été encore si la confomption ne nous l'eut enlevé. Je donnai son nom à une isle que nous découvrimes peu de tems après qu'il eut expiré.

Nous vîmes une terre devant nous, & nous portâmes sur elle; elle paraissait basse près de la mer, avait une teinte verdâtre, paraissait dénuée de bois, & se perdait à nos yeux en des hautes collines. Nous la crûmes une partie du continent, & nous vinmes jeter l'ancre entre elle & une isle qui en était voisine: celle-ci a quatre lieues de tour & offre des rocs détachés couverts de mousses & de végétaux; nous y trouvâmes du pourpier, des pois, de l'angelique & d'autres plantes, & nous en sîmes de la soupe. Nous y vîmes un renard, des pluviers, divers petits oiseaux, des cabanes en ruines construites sous terre

en partie, un sentier qui la traversait, & un traîneau sur le rivage; je lui donnai le nom d'isle du Traîneau. Celui-ci était semblable à ceux du Kamtchatka, avait dix pieds de long, vingt pouces de large, était garni de ridelles dans le haut, d'os par le bas; ses diverses parties étaient jointes avec art avec des chevilles & des lanieres de baleine. Il paraît que cette isle est visitée par les peuples du continent; mais nous en ignorons le motif.

Nous nous éloignames lentement de cette isle, avec un vent faible & un tems chargé; il s'éclaircit ensuite & nous montra une terre haute qui paraissait détachée de celle où nous étions; après l'avoir suivie quelque tems, je me convainquis qu'elle formait une côte continue avec celle que nous venions de parcourir, & je me dirigeai plus au couchant; mais après avoir marché quelque tems au travers des brouillards & de la pluie, je me trouvai encore environné de terre; des isles nous fermaient la vue de la mer: une terre élevée se prolongeait au nord-ouest: je la nommai cap du Prince de Galles; elle est remarquable parce qu'elle est l'extrêmité la plus occidentale de l'Amérique connue, sous le 65e deg. 46 min. de latitude & le 209e deg. 17

min. de longitude. La terre nous parut habitée; il nous femblait y voir des huttes, & des espèces d'échaffauds. En nous approchant de plus près d'une isle voisine, nous la trouvâmes coupée par un canal affez large; mais ces petites isles ne nous pouvant donner un abri, nous cinglâmes vers une terre que nous avions apperçue au couchant; nous y trouvâmes une baie où nous jetâmes l'ancre. C'était sur une partie de la côte d'Asse.

Bientôt nous apperçûmes un village & des hommes sur la côte, à qui la vue de nos vaisseaux semblait inspirer de l'inquiétude : plusieurs s'éloignaient du rivage chargés de fardeaux; j'y descendis avec trois canots armés. Nous découvrîmes trente à quarante hommes rangés sur un monticule & armés de hallebardes, d'arcs & de traits: quand nous nous avançâmes, trois d'entr'eux s'approcherent de nous, ôterent leurs chapeaux & s'inclinerent: nous répondîmes à leurs falutations; mais dès que nous eûmes atteint le rivage, ils s'éloignerent; je les suivis seul & désarmé, & à force de signes, je les déterminai à s'arrêter ; je leur fis de petits présens, & ils me donnerent en retour deux peaux de renards & deux dents de cheval de mer: peut-être

ils me les auraient offertes quand je ne leur aurais rien donné. Ils paraissaient nous craindre ; ils redoutaient l'approche de nos gens, & l'un d'eux recula de quelques pas, parce que j'avais mis la main sur son épaule ; ils se retiraient, préparaient leurs piques, & leurs compagnons semblaient vouloir les soutenir avec leurs arcs; mais j'arrivai insensiblement au milieu d'eux avec deux ou trois de mes compagnons, je leur distribuai des grains de verre & leur inspirai de la confiance; les échanges commencerent. Nous leur donnâmes des couteaux, du verre, du tabac, & eux, quelques - uns de leurs vêtemens, quelques - uns de leurs traits. Mais ils ne quitterent, ni ne voulurent jamais nous vendre leurs armes; quatre ou cinq les quitterent pour danser, & les reprirent bientôt. Ils désiraient pour leur sûreté que nous fussions assis.

Leurs traits, leurs arcs font semblables à ceux que nous avions vus sur la côte de l'Amérique; mais leurs piques & leurs hallebardes ornées de sculptures & de pieces de rapport d'airain ou d'un métal blanc, leurs carquois de cuir rouge, embellis d'une broderie élégante, leurs vêtemens encore, annonçaient un degré d'industrie bien supérieur à celui

qu'on devait attendre d'une peuplade placée à une si haute latitude. Ils avaient le visage alongé, étaient robustes & bien faits, & paraissaient d'une race différente des peuplades voisines sur la côte d'Amérique: tous avaient les oreilles percées & quelques-uns y portaient des grains de verre; c'était leur unique parure.

Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, de bottes & de gands; tout était de cuir de peaux de daims, ou de chien, ou de veaux marins bien apprêtées. Nous y achetâmes des capuchons de peaux de chiens assez grands pour couvrir la tête & les épaules: ils n'avaient point de barbe; leurs cheveux noirs étaient rasés: les couteaux & le tabac sont les objets de commerce qu'ils estimaient le plus.

Ils ont des habitations d'hiver & d'été; les premieres ressemblent à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous du sol; elles sont ovales, longues de vingt pieds, hautes de douze; la charpente en est faite de bois & de côtes de baleines disposées & liées d'une maniere judicieuse; sur cette charpente est une couverture d'herbe grossière, recouverte de terre; tout est soutenu par un mur de 3

à 4 pieds de hauteur: l'entrée est près du fommet du toit, une espèce de chaussée élevée y conduit: un cellier est au bas, recouvert par un plancher. A l'extrèmité est une chambre voutée qui paraît être le magasin: il communique à la cabane par un passage obscur & reçoit l'air par un trou dans le toit: le dessure est surmonté d'une espèce de guérite construite avec les ossemes d'un gros poisson.

Les cabanes d'été sont circulaires, affez étendues, pointues au sommet : des perches légères, des os couverts de peaux d'animaux marins en composent toute la structure : les posfesseurs couchent autour sur des lits de peaux de daims séches & propres. Autour de ces habitations sont des échaffaudages où ils paraissent faire sécher leur poisson ou des peaux; ils font tous composés d'os; les chiens attaqueraient ces peaux si on ne les mettait hors de la portée; ces animaux semblent être de l'espèce du renard, plus gros & de couleurs différentes; leurs poils font longs &, foyeux, femblables à une laine fine. Il nous parut qu'ils les attachaient à leurs traîneaux durant l'hiver: peut-être aussi qu'ils les mangent.

Leurs canots ressemblent à ceux de la côte opposée; ils s'en servent pour la pêche, &

la multitude d'os de gros poissons ou d'autres animaux marins qu'on trouve autour de leur bourgade, sont penser qu'ils tirent de la mer leur principale nourriture; & en esset le pays est stérile; on n'y voit pas même un arbrisseau. Je croirais qu'il fait partie de l'isle. Alaschka; mais la forme des côtes, la position du rivage opposé, la longitude nous obligeait de penser que c'était ici le pays des Tshutski, ou l'extrêmité orientale de l'Asie.

Nous retournâmes au vaisseau le lendemain: sa position était sous le 66° deg. 5 min. de latitude, & le 203 deg. 47 min. de longitude, à 7 lieues des côtes de l'Asie & de l'Amérique: nous nous approchâmes de celle-ci & trouvâmes bientôt des bas-sonds. Un bon vent & notre direction au couchant nous en sortirent. Nous revinmes sur la côte qui formait un cap auquel je donnai le nom de Mulgrave: le terrain y était bas & l'on n'y voyait ni neige, ni bois. Nous rencontrâmes dans notre route des chevaux marins & des volées d'oi-seaux, dont les uns ressemblaient à des alouettes de sable, les autres à des fauvettes d'hi-ver.

Le 17 Juillet, nous apperçûmes dans l'horison, un peu avant midi, une clarté pareille à celle de la reverbération de la glace; nous n'y pensâmes point ; cependant l'apreté de l'air & l'obscurité du ciel nous annonçaient un changement brusque depuis deux jours; nous étions sous le 70 deg. 41 min. Une heure après nous vîmes une large plaine de glace; elle était impénétrable : nous y trouvâmes une foule de chevaux marins. Forcés de tourner au couchant, nous y trouvâmes la glace se présentant comme un mur de dix à douze pieds de hauteur; sa surface était raboteuse & renfermait des marais d'eau. Nous étions entre la côte & la glace qui s'avançait sur nous; nous avions à craindre ou d'être pris sur des bas-fonds, ou d'être renfermés par ce mur impénétrable qui s'approchait; notre position devenait à chaque instant plus critique, & nous nous hâtâmes de tourner vers le sud; nous revinmes ensuite sur des glaces flottantes autour de nous, mais au travers desquelles nous ne pouvions espérer de nous ouvrir un pasfage. Elles portaient un nombre prodigieux de chevaux marins; & comme nous manquions de provisions fraîches, nous allames à la chasse de ces animaux. C'est un aliment peu recherché; mais les viandes salées nous dégoûtaient, & leur chair nous parut préférable

à elles. Nous en prîmes neuf; leur graisse approche de la faveur de la moëlle; mais elle dévient bientôt rance si on ne la sale pas: leur chair est groffiere & noire, elle a un goût fort; mais le cœur est presque aussi bon que celui du bœuf. Leur graisse donne encore de l'huile pour les lampes ; leurs peaux nous fervirent pour garnir nos cordages & nos poulies; leurs dents n'avaient pas six pouces de longueur. Lorsqu'ils se sont rassemblés sur la glace au nombre de plusieurs centaines, ils s'y roulent pêle-mêle comme les porcs dans un bourbier; leur voix est éclatante & avertit de l'approche des glaces : quelques-uns qui faisaient sentinelle, réveillaient à notre approche leurs compagnons endormis; bientôt la troupe était réveillée & fuyait dans la mer en désordre. Ils ne nous parurent pas redoutables: ils font plus effrayans par leur aspect que par leur fureur : dès qu'on les couchait enjoue, ils plongeaient; les femelles défendent leurs petits dans l'eau ou fur la glace avec un courage intrépide; & quand la mère est tuée, on est sûr de prendre les petits qui ne l'abandonnent pas.

On ne sait ce qui a fait donner le nom de cheval marin à cet animal: Pennant lui donne

celui de Walrus arctique, les Russes celui de Morse, on le connaît dans le golphe de St. Laurent sous le nom de Vache marine; il n'a aucun trait de ressemblance avec le cheval, il n'en a que par le museau avec la vache; il ressemble au veau marin, mais est beaucoup plus gros. L'un d'eux qui n'était pas des plus grands avait 9 pieds 4 pouces de la tête à la queue, cinq pieds de l'épaule à la terre, 7 pieds 10 pouces de circonsérence vers l'épaule; il pesait 854 livres, sans y comprendre la tête, la peau, ni les entrailles; sa tête seule pesait 41 livres & demie, & sa peau 205. Je ne sais de quoi se nourrissent ces animaux.

Avant que nous eussions vu de la glace, on avait remarqué des troupes de canards qui volaient au midi; une espèce était grande & brune, dans une autre le mâle était noir & blanc, & la femelle brune. Il semble qu'ils annonçassent une terre au nord où ces oiseaux se rendent pour la couvée & d'où ils revenaient pour chercher un climat plus chaud.

Nous nous trouvâmes environnés par la glace après avoir embarqué nos chevaux marins: il ne nous restait qu'une ouverture au sud, & nous en prositâmes pour nous dégager de ce voisinage dangereux; mais ayant voulu

ensuite nous diriger au couchant, nous retrouvâmes notre vaste plaine de glace dont nous suivîmes quelque tems les bords, pais nous rebroussames jusque sous le 69 deg. de latitude près de la côte d'Amérique, où nous avions trouvé une mer libre peu de jours auparavant : mais alors la grande plaine de glace n'en était qu'à quelque distance.

La partie de la côte que nous voyions était élevée; par-tout ailleurs nous l'avons trouvée basse; ici je donnai le nom de Cap Liburne à la pointe qui s'offrit à moi; elle était haute, tachetée de neige & dénuée de bois. Les vagues avaient brisé une partie de la plaine de glace & les débris en flottaient autour de nous; il fallait nous en dégager encore pour en éviter le choc dangereux. Nous essayâmes de nous rapprocher du nord; l'air était âpre & dur, tantôt chargé, tantôt donnant des éclaircies; quelquefois nous avions des bouffées de neige, quelquefois de la pluie neigeuse. Mais bientôt nous retrouvâmes une glace épaisse & compacte que nous ne pouvions franchir que près de la côte, & j'y dirigeai mon vaisseau: j'y fus encore entouré d'une glace flottante; la mer n'offrait d'espace libre qu'au levant, & nous y marchâmes. J'examinai cette glace qui présen-

tait une barriere impénétrable aux vaisseaux; elle était par-tout pure & transparente, excepté dans le haut où elle était poreuse & paraissait formée de neige gelée; elle s'était formée dans la mer; rien n'y annonçait qu'elle fortit d'une riviere; il est probable qu'elle est le réfultat de plusieurs années d'hiver; son épaisseur était considérable; la partie qui était dans l'eau avait 30 pieds, l'été n'en pouvait fondre la dixieme partie, car le foleil avait déployé sur elle toute l'ardeur de ses rayons; les vents doux, ou les vagues excitées par ces vents, contribuent plus que le soleil à la fondre, parce qu'il est souvent environné de brouillards; quelquefois les vagues y forment des vallées profondes où un vaisseau pourrait passer; & j'eus lieu de croire qu'une saison orageuse en pouvait détruire plus que n'en forment plusieurs hivers.

Un brouillard épais m'obligea de cesser mon examen des glaces, & notre chasse des chevaux marins. Nous louvoyames au travers de ces glaces flottantes; la grande plaine se montrait au nord, une terre étendue au couchant; nous nous approchames de celle-ci; les bas-sonds nous arrêterent; mais nous vîmes clairement cette partie de la côte de l'As

sie : elle ressemblait ici à celle d'Amérique; le terrein en était bas près de la mer, il s'élevait ensuite & formait des montagnes: une pointe remplie de rochers se présentait & je la nommai Cap Nord; elle est sous le 68 deg. 56 min. de latitude, le 198 deg. 21 min. de longitude. Je voulais passer au-delà, & le tentai en vain, il fallut reprendre le large; le tems des gelées approchait, nous étions à la fin du mois d'Août & je crus devoir renoncer pour cette année à de nouvelles tentatives pour trouver un passage dans la mer Atlantique. Je pensait à l'emploi de mon hiver, & d'abord à faire des provisions d'eau & de bois dont nous commencions à manquer.

Je suivis dans mon retour la côte d'Asie, presque toujours enveloppé de brouillards épais qui m'obligeaient de marcher avec la plus grande précaution: les sondes seules nous conduisaient. A midi nous découvrîmes la côte, elle était basse, & s'élevait ensuite: la neige la couvrait des collines jusqu'à la mer: la partie orientale nous parut une isle: c'en est une en esset qui a quatre à cinq milles de tour, est d'une hauteur moyenne & à trois lieues du continent; son rivage est escarpé & rempli de rochers; je lui donnai le nom d'Isle Burney.

L'intérieur du continent est hérissé de hautes collines, la côte forme des pointes de rochers réunies par un rivage bas, où rien n'annoncait un port: je continuai ma route & découvris le cap oriental d'Asie. Il me fut alors bien démontré que c'était là le pays de Tschutsky, le Tschukowkoi-Noss, le même cap que Behring nomma Serdze Kamen, hérissé de dissérens rocs dont l'un est fort escarpé & se présente en face de la mer. Nous en revîmes les habitans, nous distinguâmes leurs habitations semblables à de petits mondrains: le cap forme une péninsule d'une longueur considérable, jointe au continent par un isthme fort bas & ce semble fort étroit; il est sous le 66 deg. 6 min. de latitude, éloigné de treize lieues du cap du Prince de Galles sur la côte de l'Amérique. Les collines y font arides & pelées, les vallées y ont une teinte verdâtre; mais on n'y voit point d'arbres. Ses habitans ne sont point foumis encore à la Russie, mais commercent avec elle.

Behring donna le nom de Baye de St. Laurent à celle que forme ce cap: elle a peu à craindre des vents, mais j'ignore si elle est accessible aux vaisseaux. Nous crames voir un rocher dans son voisinage; c'était une baleine que les habitans venaient de tuer & qu'ils amenaient au rivage en se cachant derriere elle: ils nous craignaient à tort; nous continuâmes notre chemin, toujours à la vue d'un pays inégal & nud, semé d'habitations & d'échaffaudages que leur blancheur rendait visibles au loin. Behring paraît avoir fort bien dessiné cette côte; il en a déterminé les latitudes & les longitudes avec plus d'exactitude qu'on ne devait l'espérer de sa méthode.

Je ne pouvais concilier mes observations avec la carte de Staelin, qu'en supposant que la terre que j'avais prise pour le continent d'Amérique était une partie de l'isle Alaschka, & que j'avais manqué le canal qui les fépare. Je voulus m'affurer de ce point avant l'hiver, afin d'avoir un objet unique dans mes recherches dans l'été fuivant; d'ailleurs Staelin dit qu'on y trouve beaucoup de bois & j'en avais besoin. Je cinglai donc vers la côte d'Amérique; nous la découvrimes près de l'isle du Traineau; & si je m'étais trompé, l'isle Alaschka devait être la terre que je voyais. Je cherchai donc le canal qui la fépare du continent; deux pirogues s'approcherent de nous dans cette route; mais nous invitâmes en vain ceux qui les montaient à nous aborder, & nous continuâmes d'avan-

cer. Le lendemain nous apperçumes deux terres que nous crûmes être des isles; la côte revêtue de bois, nous offrait une perspective agréable; au - delà on voyait une terre plus haute & fort éloignée, que nous estimames devoir être le continent; je cherchai donc le détroit qu'il forme avec les isles : j'envoyai des canots, je fis sonder; bientôt le fond nous manqua & nous revinmes fur nos pas; puis nous nous rapprochâmes de la terre le jour fuivant. J'y débarquai pour y chercher de l'eau & du bois; le fol paraît y reposer sur un roc composé de couches perpendiculaires, d'un bleu foncé, melé de quartz & de mica; une bordure de terre y était couverte de hauts gramens; nous y trouvâmes de l'Angelica: le terrein s'élève ensuite; au sommet est une bruyere, plus loin le pays est parsemé de petits spruces, de bouleaux & de faules; on y distingue les pas des renards & des daims; on y trouve de l'eau douce & du bois flotté. Je revins au vaisseau pour l'y conduire & je jetai l'ancre à l'extrêmité méridionale de l'une des isles; mais le lendemain nous reconnûmes qu'elle était liée au continent par une terre baffe.

Nous y vîmes des habitans; l'un d'eux

vint à nous dans un petit canot; il reçut avec plaisir un couteau & des grains de verre. Je lui demandai des alimens, & il nous quitta, rama près de la côte, trouva un de ses compagnons qui avait deux faumons fecs & revint avec ces poissons, mais ne voulut les donner qu'à moi qui lui avait parlé. D'autres vinrent ensuite échanger leur poisson sec contre des bagatelles; ils préféraient les couteaux, mais ne rejetaient point le tabac. Je tentais vainement d'aller plus avant dans la baie, le peu de profondeur de l'eau ne nous le permit pas, & je me bornai à envoyer chercher du bois flotté avec nos bateaux. Ils en trouverent; mais il y avait peu d'eau douce; je les envoyai sur la côte opposée & en attendant je louvoyai & jetai l'ancre.

Cette rade est très-ouverte, par conséquent peu sûre; je ne crus pas devoir y rester longtems; nous nous bornâmes à enlever le bois que les flots avaient jeté sur le rivage; c'était du sapin: je descendis encore à terre, je n'y vis que peu de plantes qui portaient des baies mûres; telle était la camarigne ou l'empetrum; il y avait beaucoup de bouleaux, de faules, des aulnes, mais je n'y trouvai de vrais arbres que le spruce. Une des familles

du pays s'offrit à nous ; c'était le mari , la femme, un enfant, le grand - pere qui était perclus de tous ses membres : le mari était presque aveugle; il avait les yeux couverts d'une taye épaisse & blanche, & la femme pria le lieutenant King de souffler & de cracher fur ses yeux. On acheta tout le poisfon qu'ils avaient; c'étaient de beaux saumons, de la truite & des mulets. Leurs lèvres inférieures étaient percées, ils avaient un teint cuivreux, les cheveux noirs, les dents noires aussi, & limées jusqu'au niveau des gencives. Ils estimaient beaucoup le fer, & avec quatre couteaux de fer, nous eûmes quatre quintaux de poissons. J'offris des grains de verre à l'enfant qui était une fille, sur quoi la mere fondit en larmes, le père pleura, le vieillard pleura aussi & la fille imita les autres. Nous les quittâmes après nous être pourvus de bois & avoir embarqué douze futailles d'ean.

Nous redescendîmes le lendemain pour couper des balais & des branches de spruces dont je voulais faire de la bière; & continuant notre route, nous cherchâmes à découvrir si la côte était partie d'une isle ou du continent; le peu de fond m'obligea d'envoyer

des canots pour s'en assurer; le lieutenant King les commandait : pendant qu'ils s'occupaient de cet objet, je vins jeter l'ancre dans une baie située à côté d'un cap auquel j'avais donné le nom de Dambigh: les habitans se rendicent près de nous sur des pirogues, & échangerent leur poisson sec contre des quincailleries. D'autres arriverent le lendemain; mais ceux-ci paraissaient n'être que des curieux ; ils s'approcherent des vaisseaux & se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux frappait sur une espèce de tambour, & qu'un autre faisait mille mouvemens divers de ses mains & de fon corps. Il ne nous fembla point qu'il y eut rien de sauvage dans cette musique & ces gestes. La taille, les traits de ces hommes étaient les mêmes que ceux des Américains que nous avions vus; comme eux, leur vêtement était composé de peaux de daims, & il avait la même forme; comme eux, ils se percent la lèvre inférieure & y mettent des ornemens. Leurs habitations n'offraient qu'un toit en pente fait avec des morceaux de bois, recouverts de terre & de gramens; le plancher est aussi de morceaux de bois; près de la porte est un trou qui donne passage à la fumée qui s'élève du foyer qui est derriere.

Nous allames ensuite chercher de petits fruits qu'on trouve sur cette terre, tels que les groseilles, des vaciets & autres semblables; partout la terre m'y parut couverte de végétaux; on y voyait beaucoup d'oies & d'outardes; mais elles ne se laissaient pas approcher; les bécassines & deux espèces de perdrix voltigeaient en différentes parties de la côte; des mosquites infestaient les bois: cette péninsule paraît avoir été une isle dans les tems anciens; un banc de sable y repousse les vagues & paraît y avoir été accumulé par elles.

King revint avec de nouvelles raisons, pour nous persuader que cette côte n'était point une isse; il avait débarqué, & gravi sur deux hauteurs d'où il avait vu partout les côtes réunies, & apperçu un grand nombre de vallées étendues au fond desquelles roulaient des rivieres; ces vallées étaient couvertes de bois, & formées par des collines d'une hauteur moyenne & descendant en pentes douces: l'une d'elles paraissait avoir une rivière considérable qui a son embouchure au sond de la baye où nous nous trouvions. Plus on s'avança dans le pays & plus on trouva de gros arbres. Nous donnâmes à la vaste baye où nous nous trouvions le nom de Norton, parent de M. King, &

orateur de la chambre des communes; elle ne renferme pas un bon havre; mais nous y eûmes toujours le plus beau tems; celui où nous étions était sous la latitude de 64 deg. 31 min. & la longitude de 214 deg. 41 min.

Nous étions bien affurés alors que la carte de Staelin était défectueuse & que son isle Alaschka n'existait pas; nous pûmes donc penser à gagner un lieu où l'hiver ne fut point à redouter, où nous puissions faire des provisions, où nos équipages pussent se reposer & reprendre des forces nouvelles pour supporter les travaux de la campagne prochaine: le havre de St. Pierre & St. Paul dans le Kamtchatka ne me parut pas propre à remplir mon but; d'ailleurs je ne pouvais me résoudre à rester six ou sept mois dans l'inaction, & je n'aurais pu faire de découvertes utiles si j'avais passé l'hiver dans ces climats septentrionaux. Les isles Sandwich étaient les terres qui nous promettaient le plus d'avantages & le plus d'agrémens, & je résolus de m'y rendre, en suivant la côte de l'Amérique pour la reconnaître toujours davantage; j'y voulais y chercher un havre, ou gagner celui de Sanganoodha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation.

Nous partîmes dans ce dessein le 17 Septembre, & suivant la côte, nous découvrimes une isle le lendemain, & j'essayai de passer entre elle & le continent; mais le peu de profondeur que la mer y avait, m'obligea de passer en dehors. Je donnai le nom de Stuart à cette isle qui a six ou sept lieues de circonférence; elle a quelques collines; mais en général, elle est basse ainsi que la côte du continent qui lui est opposée; on ne voyait d'arbres ni sur celui-ci, ni sur l'isle; cependant leurs rivages étaient remplis de bois slotté. Plusieurs habitans s'y montrerent & semblerent nous inviter à y descendre.

Dès que nous fûmes au dehors de l'îse, je me dirigeai sur la pointe la plus méridionale que nous eussions en vue dans le continent; les bas-sonds que nous y trouvâmes lui sirent donner le nom de cap des Bas-Fonds. Je m'en éloignai pour chercher des eaux plus prosondes: la côte depuis le cap jusqu'à plus de 70 lieues delà ne m'est point connue, & il est vraisemblable qu'elle n'est accessible nulle part qu'à des chaloupes, ou à de très-petits vaisseaux. Du haut des mâts la terre nous parut bordée de bancs de sable; l'eau en était décolorée & beaucoup moins salée que dans aucun des

endroits où nous avions jeté l'ancre; il est naturel d'en conclure qu'une grande rivière vient se rendre à la mer dans cette partie de la côte d'Amérique.

Nous vîmes à côté de nous une isle à laquelle je donnai le nom de Clerke; elle me parut assez considérable; j'y découvrais quatre collines qui de loin semblaient séparées par la mer; mais qui étaient unies par un sol bas & uni. Près de sa pointe orientale, il en était une plus petite qui semblait habitée aussi bien qu'elle. Je ne pus y trouver de ports. & je m'en éloignai; le tems était mauvais, il tombait de la pluie & de la neige. Dans le canal qui sépare les deux continens, le ciel fut toujours obscur; mais dans la baye ou entrée de Norton, nous eûmes toujours un tems serein. Cette différence n'est-elle point l'effet des montagnes situées au nord qui attirent les vapeurs, & les empêchent de s'étendre plus loin?

Une terre que je voyais entre le couchant & le sud, me parut d'abord un groupe d'isles; en nous en approchant davantage, nous nous convainquimes qu'elle n'en formait qu'une qui a 10 lieues d'étendue; elle est étroite, surtout dans les parties basses qui réunissent les

collines; les Russes ne la connaissent pas, & je lui donnai le nom de mon lieutenant Gore. Elle m'a paru stérile & inhabitée; nous y vîmes peu d'oiseaux; quelques loutres de mer s'y montrèrent; plus loin est une isle encore qui présente plusieurs rochers en forme de tours, & je lui donnai le nom d'isle des Tours.

Fatigué de chercher un havre dans un lieu où l'on place un archipel nombreux qui me parut imaginaire, je résolus de me rendre immédiatement à celui de Samganoodha; une voie d'éau qui se fit alors à mon vaisseau me confirma dans ma résolution. Enfin, le 2 Octobre, nous découvrimes l'isle Oonalashka: d'abord nous eumes de la peine à la reconnaître, parce que le tems était obscur & que nous ne l'avions point vue dans l'aspect sous lequel elle se présentait; mais quand nous eumes observé la latitude, il ne nous resta plus de doute. Il m'importait peu de gagner la baie où nous avions déja été; tous les ports me convenaient, pourvu qu'ils fussent sûrs & commodes : j'entrai donc dans un havre qui est à 10 milles au couchant de Samganoodha & que les habitans appellent Egoochashac; mais la mer y était si profonde que je me hâtai d'en fortir. Ses hábitans font nombreux ; ils

nous apporterent du poisson sec que nous payâmes avec du tabac; mais nous avions peu de cette monnoie. Nos matelots, très - peu prévoyans, l'avaient prodiguée, & prodiguerent encore le petit reste qu'ils en possédaient.

Nous fûmes donc obligés de venir jeter l'ancre dans le havre de Samganoodha, & là nous reparâmes notre vaisseau: pour y dissiper les germes de scorbut qui s'étaient manifestés dans nos équipages, nous joignîmes les baies que produit ce pays à la bière de Spruce : chaque matin un tiers de l'équipage partait pour cueillir ces baies; un autre tiers sortait quand celui - ci était rentré, & ces soins eurent le succès que nous en attendions. Les habitans nous apporterent beaucoup de poisson. L'une des espèces de ce poisson fut appellée nez crochu, à cause de la forme de sa tête; sa chair n'était, pas bien bonne. Nous pèchâmes nous-mêmes & prîmes à la seine une quantité considérable de truites faumonées & une plie de deux cent cinquante livres. Nous employâmes encore l'hameçon & la ligne, qui chaque matin me rapportaient une dixaine de plies qui suffisaient pour nourrir tout l'équipage; les plies étaient

excellentes, & le plus grand nombre les préféraient à la truite saumonée. La pêche nous fournit aussi quelques provisions de réserve; & ce sut une épargne sur nos vivres.

Un des habitans d'Oonolahska ou Unalashka, me fit un présent singulier pour le lieu où nous nous trouvions; ce fut un pain de feigle, ou plutôt un pâté qui avait la forme d'un pain & dont l'intérieur était garni de saumon: cet homme nommé Derramoushk, fit un préfent semblable au capitaine Clerke, & y joignit une lettre pour chacun, écrite dans une langue que personne parmi nous ne pouvait entendre. Nous supposames que les Russes étaient nos voisins & nous faisaient ces présens; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire des bouteilles de rum, de vin & de porter. C'était le présent le plus agréable que nous puissions leur offrir, & un caporal de nos troupes de marine accompagna le commissionnaire, pour voir s'il y avait en effet des Russes, & leur dire que nous étions des Anglais, des alliés de leur nation.

Notre caporal revint deux jours après avec trois Russes, commerçans en fourrures, qui résidaient à Egoochashac, où ils avaient une maison, des magasins, & un navire de trente

tonneaux. Ils étaient fort intelligens; mais nous ne pûmes nous entendre qu'avec peine, parce que nous n'avions point d'interprêtes ; ils connaissaient les tentatives faites pour arriver dans la mer Glaciale, & les terres découvertes par Behring, Tscherikoff, & Spangenberg ne leur étaient pas étrangeres; mais ils paraissaient ne connaître que le nom de Synd ou Syndo, le dernier de leurs voyageurs; ils ignoraient les terres décrites dans la carte de Staelin, & firent comprendre même qu'ils les avaient inutilement cherchées : toute la côte que nous avions parcourue leur parut inconnue; l'un d'eux avait été un des compagnons de Behring, pour lequel tous montraient la plus grande vénération. Les Russes doivent leur riche commerce de fourrures au fecond voyage de ce navigateur, dont les malheurs font devenus utiles à sa nation : ses compagnons rapporterent de l'isle où il est mort, des échantillons de riches fourrures, sans lesquels ils auraient abandonné le fruit de leurs découvertes en Amérique. Le gouvernement fixa ses regards sur cet objet, & il encouragea les négocians qui voulurent y faire des entreprises. Les Russes me quitterent fort fatisfaits, & promirent de revenir & de m'apporter

porter une carte des isles situées entre Oonalashka & le Kamtchatka.

Trois jours après, nous vîmes arrivet le chef de cet établissement russe, appellé Erassim Gregorioss Sin Ismyloss. Il était suivi de trente personnes, chacune dans sa pirogue. Il se sit élever une tente, & sa suite s'en construisst pour elle-même avec ses pirogues, ses pagayes & de l'herbe; il nous invita dans sa tente, & nous y sit servir du saumon sec & des baies: nous l'invitâmes à notre tour & notre repas sut plus abondant. Il me parut avoir de l'esprit; mais malheureusement nous ne pouvions nous faire entendre que par des signes & des figures.

Il ne m'apportait pas la carte promise; mais il me la promit encore & tint sa parole. Il connaissait très-bien les découvertes de ses compatriotes, m'indiqua les erreurs de nos cartes modernes, me dit qu'il avait été du voyage de Synd, qu'il ne s'était point élevé plus au nord que le pays des Tschutski, & qu'il était descendu dans une isse que je présume être celle de Clerke. Lui & ceux qui l'accompagnaient, affirmerent qu'ils ne connaissaient point la côte de l'Amérique située plus au nord, & lui donnerent le nom d'Alaschka.

Tome IX.

Il nous fit entendre que les Russes avaient tenté plusieurs fois de s'établir dans la partie du continent voisin d'Oonalashka; mais qu'ils avaient toujours été repoussés par une nation féroce, qui avait tué leurs chefs & blessé plusieurs de ceux qui nous parlaient. Il nous donna d'autres détails encore : il nous dit que les Russes étaient allés en 1768 avec des traîneaux à trois grandes isles, situées dans l'Océan glacial, à l'embouchure de la Kovyma: qu'il avait été lui-même le 12 Mai 1771, de Bolscheretzk à une des isles Kuriles nommée Mareekan, dans laquelle est un havre où les Russes se sont établis; que delà il s'était rendu au Japon; que les habitans de cet empire, avant reconnu qu'ils étaient chrétiens, l'avertirent de mettre à la voile, mais qu'il n'en fut point maltraité. Delà, il se rendit à Canton, d'où il passa en France, & regagna Pétersbourg par terre. Je ne pus découvrir ce qu'était devenu le bâtiment fur lequel il s'était d'abord embarqué, ni quel avait été le but du voyage.

Il m'offrit le lendemain une peau de loutre qu'il estimait beaucoup & que par cette raison je refusai; je me contentai de son poisson sec, & de plusieurs paniers d'une racine du Kamtchatka nommée faranna. (*) Il nous quitta, revint, nous apporta des cartes & nous permit de les copier: elles m'ont fourni les obfervations que je vais exposer. Ces cartes me parurent authentiques.

La premiere comprenait la mer de Penshinck, la côte de Tartarie, les isles Kuriles, la péninsule de Kamtchatka dont la côte orientale n'offre que deux havres, celui d'Awatska, & l'embouchure de l'Olutora située au fond du golfe de ce nom: il n'y en a point sur sa côte occidentale; il n'y a que ceux d'Ochotsk & d'Yamsk dans la partie occidentale de la mer de Penshinck jusqu'au sleuve Amur, & l'on ne trouve que celui dont Ismyloss nous avait parlé dans les isles Kuriles.

La feconde carte plus intéressante pour nous indiquait toutes les découvertes des Russes sur les côtes d'Amérique; elles se réduisent à peu de chose, mais disséraient de celles qui sont marquées dans la carte de Muller. On y voyait diverses isles entre le Kamtchatka & l'Amérique; mais on nous avertit qu'elles

^(*) Elle est nommée Lilium Kamtokatiense flore atro rubente, par Gmellin & Steller.

étaient mal déterminées; & qu'un tiers de celles de la carte de Muller n'existaient pas, ainsi que les isses St. Macaire, St. Etienne, St. Théodore, St. Abraham, l'isse de la Séduction &, quelques autres: il est difficile de croire que cet auteur les ait adoptées sans garant: je le retranchai cependant de ma carte, & j'y sis les corrections qu'on me dit être nécessaires. Il y avait une erreur de 8 degrés de longitude sur la carte d'Ismyloss entre Awatska & le havre de Samganoodha, erreur, qui doit instuer sur la carte entière.

J'indiquerai les isses qui se trouvent entre le Kamtchatka & lieu où nous étions. Celle de Behring est la plus voisine de cette péninsule, puis on voit l'isse de Maidno - Ostroff ou l'isse de Cuivre, après laquelle on trouve Atakou qui me paraît la même que Behring nomma mont St. Jean, & n'a près d'elle que des issots. Plus loin est un petit archipel composé de six isses dont les plus considérables sont Atghka & Amluk; chacune d'elles offre un bon port. Le reste est incertain, & ce que nous venons d'en dire n'est peut-ètre pas exempt d'erreur. Il y avait plus d'exactitude dans le grouppe d'isses dont l'Oo-

nalashka est une des principales; & la seule qui ait un bon port. On peut étendre ce petit archipel jusqu'aux isles de la Plye: un canal étroit, accessible seulement aux canots, & qui communique avec la baye de Bristol, fait une isle de ce que nous avions cru un continent; cette isle est nommée Ooneemak.

Il paraît que les Russes n'ont pas fait des découvertes au-delà de ce point: Ismyloss nous apprit que la principale des isles Schumagin se nommait Kodiak; il nous indiqua de même les noms que donnent les naturels aux isles que nous avions découvertes. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre des Russes sur la géographie de ces contrées.

Ismyloff nous quitta peu de jours après; je lui donnai une lettre pour remettre au Kamtchatka & la faire parvenir aux lords de l'amirauté, avec une carte de nos découvertes; cet homme avait des talens au-dessus de sa place, & je lui donnai un octant d'Halley, instrument qu'il n'avait jamais vu; mais dont il trouva facilement les usages.

Un de ses compatriotes nous rendit visite encore, & nous indiqua les espèces de vivres que nous pourrions trouver dans le havre de St. Pierre & Paul; je vis qu'ils y seraient

rares & chers: 36 livres de fleur de farine devaient nous revenir à 25 francs & les daims à la même fomme. Ces instructions nous devenaient utiles pour la suite de notre voyage.

Nous visitames l'établissement des Russes: il consiste en une maison & deux magasins; des Kamtchadales, des naturels du pays leur servaient de domestiques; d'autres insulaires indépendans vivaient dans le même lieu; ceux qui appartenaient aux Russes étaient tous des hommes; on les enlève ou les achete quand ils sont jeunes. Tous occupent la même habitation; les Russes sont logés à l'extrêmité supérieure, les Kamtchadales au milieu, les naturels du pays à l'extrêmité inférieure : ils se nourrissent de poissons, de racines, de baies; mais les mêts des Russes sont mieux apprêtés; ils favent rendre très-bonne la chair de baleine, & font un pudding avec le Kaviar du saumon broyé & frit qui leur tient lieu de pain. Le pain ordinaire y est une friandise: l'eau & le jus de quelques baies leur servent de boisson. L'isle les leur fournit, ainsi que leurs vêtemens de peaux. Leur habit de dessus descend jusqu'aux genoux; ils les mettent sur une ou deux vestes; ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la semelle & le pied sont de cuirs de Russie, & les jambes d'un boyau très-sort. Les deux chess portaient un habit de Calico; ils avaient comme les autres une chemise de soie, seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été faits dans le pays.

Il y a encore des Russes sur les isles principales situées entre Oonalashka & le Kamtchatka, tous occupés du commerce des fourrures; celles du castor & de la loutre de mer sont les plus recherchées. Je ne m'insormai pas de l'époque de leur établissement en ce lieu; mais la date en paraît récente. Chaque marchand y demeure environ cinq ans, puis est relevé par un autre.

Venons aux habitans du pays: ce sont les hommes les plus paisibles, les moins malsaisans que nous eussions connus; leur honnèteté pourrait servir de modèle; mais elle est dûe peut-être à l'esclavage où les Russes les ont réduits; ceux-ci ont employé la rigueur pour y établir le bon ordre, ou l'ordre convenable à leurs intérêts; mais cette sévérité a au moins établi la paix entre ces peuplades. Dans chaque isle les habitans ont des chess qui jouissent sans trouble de ce qu'ils

possedent; il est vraisemblable qu'ils payent des tributs.

Ces hommes sont de petite taille, ont de l'embonpoint & de belles proportions, le cou un peu court, le visage joufflu & basané, la barbe peu fournie, les yeux noirs, les cheyeux noirs & lisses qui flottent par derriere: les femmes les relèvent en touffes: la forme des habits est la même pour les deux sexes; mais ceux des femmes sont de veaux de mer. ceux des hommes de robes d'oiseaux, sur lesquels est une jaquette de boyaux impénétrable à la pluie; ils portent un chapeau de bois, de forme oyale, relevé en pointe sur le devant, & peint en vert ou en d'autres couleurs; la coeffe en est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre. Les femmes se font des piquetures légeres sur le visage, se percent la lèvre inférieure; tous les hommes ont des pendans d'oreille.

Ils fe nourrissent des productions de la mer, d'oiseaux, de racines, de baies, même de goësmon: ils conservent une partie de ces alimens pour l'hiver; ils font quelquesois bouillir ou griller leurs vivres, ou dans un chauderon de cuivre ou sur une pierre plate

garnie d'argille sur les bords. Le chef mangea devant moi du poisson cru, placé sur des herbes qui lui servaient d'assiette; ses domestiques lui coupaient des tranches qu'il avalait avec sensualité, & il laissa les restes à ses gens.

Comme ils ne se peignent point le corps, ces infulaires font moins fales que ceux de Nootka: mais leurs cabanes font fort mal propres. Pour les élever, ils creusent un est pace de 40 à 50 pieds de long, de 16 à 20 pieds de large, & forment sur cette excavation un toit avec le bois que la mer amène sur leurs côtes, le recouvrent d'herbe & de terre, y font à chaque extrêmité deux ouvertures quarrées pour recevoir le jour, & pour entrer ou sortir au moyen d'un pieu entaillé qui leur sert d'échelle. Plusieurs familles s'y logent ensemble, féparées par des branches de bois; elles y couchent & y travaillent dans une espèce de fossé couvert de nattes qui entourent la maison. C'est la seule partie de la maison qui soit un peu propre, & c'est autour d'elle qu'ils placent leurs habits, leurs nattes, leurs fourrures, qui sont leurs seules richeffes.

Ils ont des jattes, des cuillers, des seaux;

des pots à boire, des paniers, quelquefois un chauderon. Ces meubles font bien faits, cependant ils femblent n'avoir que des couteaux & des haches affez informes. Ils ont peu de fer, & paraissent n'en pas désirer davantage; ils ne nous demanderent que des aiguilles; celles dont ils se servent sont d'os, & avec des nerfs, ils en sont des broderies curieuses. Prosque tous sument, & ce luxe semble les dépouiller & les réduire à la pauvreté.

Les femmes sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs & les couvreurs de canot: les hommes en fabriquent la charpente, & font des paniers d'herbes jolis & solides. Une pierre creusée dans laquelle ils placent de l'huile & de l'herbe séche, leur tient lieu de lampe, de poèle & d'atre. Pour faire du feu, ils frottent une pierre de soufre, & la frappent avec une autre; ou ils roulent fortement un bâton épointé dans le creux d'une planche, & au bout de quelques minutes ils ont du feu.

Ils femblent n'avoir aucune arme offensive ou défensive, sans doute parce que les Russes les ont désarmés; peut-être ils leur ont interdit encore de grandes pirogues; car ici on n'en trouve point; & nous n'avons vu nulle part des canots aussi petits que ceux dont ils se servent: la construction en est à peu-près la même que celle des canots, dont nous avons parlé. L'insulaire assis dans le trou de sa piroque couverte de peaux, peut la ferrer comme une bourse autour de son corps; il ferme de tous côtés l'accès à l'eau; & une éponge lui sert à enlever celle qui peut s'y introduire: une pagaye double qu'il tient par le milieu & dont il frappe l'eau d'un mouvement vis & régulier, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, lui sert à la guider avec vîtesse où il lui plaît & en ligne droite.

Leur attirail de pèche & de chasse est toujours dans leur pirogue, assujetti par des
bandes de cuir; leurs instrumens semblables
à ceux des Groenlandais, sont tous de bois
ou d'os; la pointe de leurs dards n'a qu'un
pouce de long: ces dards sont d'une construction singuliere & qui annonce beaucoup d'adresse. Ils harponnent le poisson sur la mer
ou dans les rivieres; ils se servent aussi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux:
ces hameçons sont faits avec des os, & ces lignes avec des nerss.

On trouve ici la baleine, le dauphin, le marsoin, l'épée de mer, la plie, la morue,

le faumon, la truite, la fole, des poissons plats, & plusieurs espèces de petits poissons: la plie & le faumon y sont des plus communs; ce sont eux qui nourrissent presque seuls les habitans, & avec les mornes, ce sont les seuls qu'ils conservent pour l'hiver. Au nord du 60 deg. les baleines sont nombreuses & les petits poissons rares; c'est le contraire au midi.

Les veaux de mer & tous les animaux de la famille des phoques font moins communs ici que dans les autres mers, parce que toutes les isles & le continent qu'elles bordent font habitées, & que les peuplades qui s'y font établies, les chaffent pour s'en nourrir ou s'en faire des vêtemens: autour des glaces fixes ou mouvantes, on trouve une grande quantité de chevaux marins, & c'est aussi dans ces parages qu'on trouve la loutre de mer. Nous y apperçûmes encore un cétacée qui sousfait comme la baleine & avait la tête du dauphin; il était blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin; c'était sans doute le manati, ou la vache marine.

Les oiseaux de mer n'y sont ni aussi nombreux, ni aussi variés que dans les parties septentrionales de l'océan Atlantique; mais il en est, ce me semble, qu'on ne voit pas ailleurs. Tel est l'Alca monochra de Steller que j'ai déjà décrit; tel est une espèce de canard noir & blanc qui me parut n'être pas le même que Krashennikoss appelle canard de pierre : on peut voir dans cet auteur & dans le voyage au Groënland de Martin, la description des autres oiseaux de ces mers. On n'y voit point de pingouins, & peu d'albatrosses, peut-être parce que le climat ne leur convient pas.

Nous n'y trouvâmes qu'un petit nombre d'oiseaux de terre: on en tua un près de l'entrée de Norton, qu'on m'a dit être le jaseur qu'on voit quelquesois en Angleterre. En général l'espèce des oiseaux qu'on y voit est peu variée, peu multipliée; ce sont la plupart des pics, des bouvreuils, des pinsons jaunes & des mésanges. Il en peut exister un plus grand nombre; mais nous ne pénétrâmes pas assez avant dans le pays pour avoir pu le connaître, & pour en décrire les productions avec quelque détail.

Il y a peu d'infectes, & les mousquites seuls y sont nombreux; le lézard est le seul reptile que nous y vîmes. On n'y voit point de daims; les insulaires n'ont rendu aucun animal domestiques ils n'ont pas même des chiens. Le renard, la belette furent les seuls quadrus

pèdes qui s'offrirent à nos regards: mais on nous dit qu'il y avait des lièvres & des marmottes. La mer & les rivieres fournissent tous les alimens des habitans; elles leur fournissent aussi les bois de construction; car on ne voit pas un arbre sur les isles, ni même sur les côtes de cette partie de l'Amérique. Je n'en pus découvrir la raison. Si les graines des plantes sont transportées par les vents d'un bout du monde à l'autre, comme on nous l'assure; s'ils les répandent sur les isles perdues dans le sein de l'Océan, pourquoi n'en ont-ils point transporté ici, ni sur les isles voisines? la terre y paraît fertile & semble n'attendre que des semences pour donner abondamment de nouvelles productions. Peut-être la nature a refusé à ce sol la puissance de produire des arbres, si l'art n'en vient aider la végétation. Les bois qui flottent sur ces rivages viennent de l'intérieur de l'Amérique: sans doute, ils sont déracinés par les torrens & amenés par les fleuves; peut-être aussi la mer & les vents en amenent des côtes boifées qui font plus au midi.

Onalashka offre une grande variété de plantes, & la plupart étaient en fleur dans le mois de Juin; plusieurs d'entr'elles étaient les mêmes qu'en Europe, plusieurs se retrouvent en dissérentes parties de l'Amérique, & surtout à Terre-Neuve; quelques-unes s'envoyent au Kamtchatka. Telle est la faranne, racine de la famille du lys, qui est de la grosseur de la racine de l'ail, ronde, composée d'un grand nombre de cayeux; ses graines ressemblent au gruau. Lorsqu'elle est bouillie, elle a la saveur du salep; son goût n'est point désagréable, & nous sûmes en saire un bon mèts; mais elle paraît y être assez rare.

Les habitans mangent encore d'autres racines, & des végétaux : tel est la tige d'une plante qui ressemble à l'Angelica, des mures de diverses espèces, les baies du vaciet, &c. Ils ont deux espèces de mures qu'on ne connaît pas en Europe; il nous parut que l'une d'elles était très-astringente & qu'on en pourrait tirer de l'eau de vie. On voulut en conferver, mais elles fermenterent & devinrent aussi fortes que si on les avait laissées tremper dans des liqueurs. Ils pourraient faire usage du pourpier sauvage, d'une espèce de pois, de cochlaria, du cresson, &c.; mais ils négligent ces plantes. Nous les trouvames bonnes à la foupe, & en salade. Le terrain y est cultivable, on pourrait y nourrir des bestiaux;

& les Russes comme les habitans, se contentent des dons volontaires de la nature.

Les habitans ont du souffre natif; mais je n'ai pu apprendre d'où ils le tirent; nous y vîmes de l'ochre, une pierre qui donne une couleur pourpre, une autre qui donne un beau verd : cette derniere est peut-être encore inconnue: dans fon état naturel elle est d'un gris verdâtre, groffiere & pefante; l'huile la diffout aisément; elle perd toutes ses propriétés dans l'eau. Cette pierre est rare à Oonalashka; mais on affure qu'elle est plus abondante à Onimak.

Les habitans ensevelissent leurs morts au sommet des collines, & ils élèvent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'isle & vis plusieurs de ces cimetieres. L'un d'eux était sur le chemin qui mène du havre au village; il offrait un tas de pierres auquel les passans ne manquaient pas d'en ajouter une. Je ne fais quelles idées ils se font de la divinité, de l'état des ames après la mort, de la religion en un mot; j'ignore aussi leurs amusemens.

Ils font entr'eux d'une gaîté & d'une affection remarquables; ils se conduisirent envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes

nous

nous affurerent qu'ils n'avaient jamais eu de commerce avec les femmes du pays, parce qu'elles ne font pas chrétiennes: nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux eurent lieu de s'en repentir; car la maladie vénérienne y est connue; ces infulaires sont de plus sujets au cancer, ou à une maladie qui lui ressemble; ils la cachent, mais il était difficile qu'on ne s'en apperçut pas. La vie n'y est pas longue; je n'y ai vu personne dont les traits annonçassent plus de 60 ans, peu d'entr'eux paraissaient en avoir cinquante: leurs trayaux pénibles abrégent sans doute leurs jours.

Aux ressemblances qu'ils ont avec les Groën-landais & les Esquimaux, dans leur figure, leurs vêtemens, leurs armes, leurs pirogues, il faut ajouter celle de leur langue: l'analogie en est frappante; elle me semble suffisante pour m'autoriser à dire que toutes ces peuplades sont de la même race; & cette observation fait penser qu'il existe au nord une communication entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale; communication qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces & par d'autres obstacles.

Nous fortimes du havre de Samganoodha Tome IX.

le 26 Octobre, & je cinglai vers le couchant : mon projet était de passer quelques mois de l'hiver dans les isles Sandwich si nous y trouvions les rafraîchissemens nécessaires, & de me rendre ensuite au Kamtchatka vers le milieu de Mai : c'est ces deux endroits que je déssignai au capitaine Clerke en cas de séparation.

Peu après notre départ, nous fûmes balotés par une tempête qui amena des torrens de pluie, de grêle, & de neige; elle cessa, elle revint, elle durait encore lorsque je découvris une terre. Je conjecturai que cette isle était celle d'Amoghta; mais n'ofant ni m'en approcher, ni en suivre les côtes par un vent aussi impétueux, je cherchai à m'en écarter. Nous voyions toujours les côtes d'Oonalashka, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect d'un rocher qui s'élevait de la mer & près duquel nous avions passé durant la nuit. On croyait voir une tour affise sur la mer qui se brisait autour de lui. Nous tendions vers le détroit qui sépare Oonalashka d'Oonella, où nous passames la nuit.

Le lendemain une tempête plus violente s'éleva encore; nous luttions contre elle avec vigueur, lorsque nous entendîmes la Découverte tirer plusieurs coups de canon; je n'en pu deviner la raison & j'y répondis sans l'attendre: nous la perdîmes de vue bientôt après, & elle ne nous rejoignit que le lendemain vers le milieu du jour. Ce fut alors que j'appris que la tempête avait fait tomber sa grande voile, dont la chûte en avait tué un homme & blessé trois ou quatre autres; ses autres voiles, ses agrêts avaient été endommagés, & c'était pour me demander des secours, ou du moins pour suspendre ma course, qu'il avait tiré le canon.

Le 7 Novembre, au matin, nous découvrîmes un nigaud ou un cormoran, oiseau qui très-rarement s'éloigne de la terre, & j'espérai en découvrir bientôt une : je n'en apperçus point; pendant deux jours que le tems sut beau, que le vent sut modéré, tous ceux qui savaient manier l'éguille surent occupés à réparer les voiles & les canots. Nous vîmes peu après un dauphin & un oiseau du tropique: bientôt le vent se renforça, son impétuosité nous força de baisser nos voiles dont l'une sut mise en pieces; c'étaient là les indices du vent alisé qui soussale avec constance.

Le 26 Novembre, nous découvrîmes au point du jour une colline qui s'étendait vers le midi. Nous l'approchâmes; elle présentait à nos yeux une colline élevée, en forme de selle, dont le sommet se montrait au-dessus des nuages. Le terrain s'abaissait doucement depuis cette colline, & se terminait à un roc escarpé où la mer se brisait avec sureur. Je suivis les côtes du couchant, où nous ne tardâmes pas de voir accourir des hommes en dissérentes parties du rivage; bientôt nous découvrîmes des plantations & des maisons répandues sur un sol boisé bien arrosé, car nous distinguions des ruisseaux qui venaient se rendre à la mer.

Il nous importait d'y trouver des vivres; mais en laissant faire le commerce à tout le monde, je n'en aurais pas obtenu, ou j'en aurais obtenu bien peu. Je le désendis donc à tous, excepté à ceux qui seraient nommés par le capitaine Clerke ou par moi, & j'enjoignis à ceux-ci de n'acheter que des provisions de garde, ou des rafraîchissemens nécessaires. Je pris aussi des précautions pour qu'on n'y répandit pas la maladie vénérienne; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que ces insulaires la connaissaient & en étaient déjà attaqués.

Des pirogues s'approcherent de nous, &

nous crûmes devoir les attendre; les infulaires qu'elles portaient monterent fur le vaisseau fans crainte: ils étaient de la même race que ceux des autres isles Sandwich, & il nous sembla qu'ils n'ignoraient pas que nous avions abordé dans ces isles; peut-être ne devaientils la maladie vénérienne qu'à la communication qu'ils avaient eue avec les isles où nous avions touché, & qui les avaient infectés de la maladie que nous y avions laissée.

Ils nous apporterent beaucoup de séches. des fruits, des racines; ils nous promirent des cochons & de la volaille. Le ciel devenu ferein au couchant, nous fit appercevoir que la côte la plus occidentale que nous découvrions, formait une isle féparée de celle qui était vis-à-vis de nous. Nous espérions recevoir de nombreuses visites au matin; mais ce ne fut que dans le milieu du jour que nous vimes accourir une multitude de pirogues : les habitans nous apportaient du fruit à pain, des patates, du taro, quelques bananes, quelques cochons de lait, qu'ils échangerent contre des clous & des outils de fer. A quatre heures du foir, voyant qu'ils ne nous apportaient plus rien, je mis à la voile & voulus passer au delà de la pointe orientale de l'isle;

là, de nouvelles pirogues vinrent vers nous : l'une d'elles portait un chef nommé Terretoboo, & il me fit présent de quelques cochons de lait; nous achetâmes des fruits des autres insulaires. Nous apprimes que cette isle s'appellait Mowée; peu de momens après nous en découvrîmes une autre qu'on nommait Owhihée. Je m'en approchai, & les habitans de la premiere nous quitterent.

Au matin, nous étions voisins de celle d'Owhihée, & notre étonnement fut extrême de voir les sommets de ses monts couverts de neige. Ces montagnes ne paraissaient pas d'une hauteur extraordinaire, & cependant la neige nous en parut profonde & ancienne. Ses habitans parurent; ils montrerent de la circonspection, de la timidité; mais nous leur inspirâmes de la confiance, & ils monterent fur nos vaisseaux; ils retournerent dans leur isle, & leurs discours encouragerent leurs compatriotes à venir faire le commerce avec nous, & nous fîmes par nos échanges avec eux une provision assez abondante de cochons de lait, de fruits & de racines : sur le foir, nous déployâmes nos voiles pour nous trouver le lendemain de l'autre côté de l'isle. Pendant cette nuit, c'était celle du 4 Décembre, nous

observames une éclipse de lune qui détermina plus exactement la longitude où nous nous trouvions.

Nous nous trouvâmes assez près du rivage pour faire des échanges avec les insulaires; mais ils ajouterent peu aux provisions que nous avions déjà faites; le lendemain nous en achetâmes assez pour nous nourrir pendant cinq jours. Là, nous fimes une forte décoction des cannes à sucre que je m'étais procurées, ce qui nous donna une biere agréable & faine: j'en voulus faire pour l'équipage; mais nos matelots refuserent de s'en servir; leurs préjugés la leur présentaient comme une liqueur mal faine, & les préjugés sont presque invincibles parmi les gens de mer. Comme le scorbut n'était pas bien à craindre dans un tems où nous avions beaucoup d'alimens frais, & que je ne cherchais qu'à épargner nos liqueurs fortes pour en avoir suffisamment dans les climats froids, je ne me servis ni de l'autorité, ni de la raison pour vaincre leur répugnance; mais je retranchai les liqueurs fortes, & je me bornai avec mes officiers à faire usage de la biero de cannes à sucre à laquelle je mêlais un peu d'houblon. Les mêmes préjugés s'oppo-

\$60 TROISIEME VOYAGE

fent toujours à l'introduction des boissons, des alimens nouveaux, quelque salutaire qu'en soit l'usage; toujours les matelots les trouvent mal sains; c'est ainsi que je trouvai de l'opposition à introduire la biere de spruce, à la soupe tirée des tablettes de bouillon portatives, au sauerkraut; c'étaient, disaientils, des alimens qu'il ne convenait pas d'offrir à des hommes; je parvins cependant à en introduire l'usage & à les conserver malgré eux; car c'est à ces alimens qu'ils dédaignaient que je dûs d'avoir pu préserver mes équipages des maladies cruelles qui, jusqu'alors, avaient rendu si meurtriers les voyages de long cours.

Nous fûmes pendant quelques jours balottés par les vents autour de cette isle dont je voulais connaître l'étendue; le calme succéda & nous laissa le jouet d'une houle très-sorte qui nous entraînait vers la terre, où nous voyions briller plusieurs lumieres au travers de la pluie & des tonnerres qu'il sit pendant toute la nuit. Vers les trois heures du matin, un vent léger s'éleva, & servit à nous éloigner d'une côte que nous ne connaissions pas, & bordée de rocs où la mer brisait avec un fracas terrible. Le jour nous montra combien nous avions été voisins du nausrage; alors même nous n'étions pas encore en fûreté, & il nous fallut travailler long-tems pour parvenir à une distance du rivage suffisante pour nous rassurer: une partie de nos voiles abattues ou déchirées rendaient notre situation plus alarmante; mais avec de l'activité & des efforts nous parvinmes à reparer tous les dommages, & nous mettre en sûreté.

Dès que le jour eut dissipé une partie de nos craintes, nous vîmes slotter un pavillon blanc sur le rivage; c'était sans doute un signal de paix & d'amitié que nous donnaient les insulaires. Nous n'en pûmes profiter ce jour là, ni le suivant; mais nous nous rapprochâmes ensuite, & les insulaires nous apportererent des cochons de lait & des bananes: ces dernieres nous firent grand plaisir; car nous avions manqué de végétaux depuis plusieurs jours; le lendemain ils nous en apporterent davantage encore, & nous trouvant assez bien pourvus de vivres, je sis voile vers le nord.

Jamais je n'avais rencontré encore de peuple aussi libre dans son maintien, aussi rempli de confiance que celui-ci. Ils envoyaient dans les vaisseaux ce qu'ils voulaient vendre, montaient ensuite à bord, & faisaient leur marché sur le gaillard; cette confiance annon-

çait des hommes exacts & fidèles dans le commerce; car s'ils n'eussent pas eu de la bonne foi entr'eux, ils n'auraient pas été disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Je n'avais encore eu en esset aucun exemple de friponnerie de ce peuple, ni aucun de mauvaise foi. Il entendait fort bien le commerce & semblait deviner pourquoi nous suivions les côtes de l'isle; & plutôt que de baisser le prix de leurs marchandises, ils préséraient de les emporter à terre.

Il y a dans cette isle une montagne pointue, qui était couverte de neiges; il me parut même qu'il venait d'y en tomber de nouvelles, & qu'elles s'étaient étendues plus bas fur la croupe de la colline: cette neige n'empêcha pas que l'isle ne foit très-abondante en provisions de tout genre; nous y achetâmes même une oie à peu-près de la grosseur du canard de Moscovie; elle avait le plumage d'un gris sombre, le bec & les jambes noires.

Nous avions acheté tout ce que nos besoins nous rendaient nécessaires, & je pensais à m'éloigner dès que je serais parvenu à faire le tour de l'isle; je m'écartai du rivage sans faire aucun signal à la Découverte, croyant qu'elle verrait bien la route que je prenais; mais elle

ne s'en apperçut pas, & nous la perdîmes de vue. Je réuffis cependant à faire le tour de l'isle; mais non à recouvrer encore la Découverte. Je crus devoir l'attendre, & je me tins à cinq ou dix lieues de terre pour mieux la découvrir; je n'y réuffis pas encore. Je me rapprochai pour mieux faire le commerce avec les habitans; mais le tems nous contraria. Quelquefois une forte pluie nous obligeait à ceffer les échanges, ou une houle menaçante nous forçait à nous éloigner du rivage; des nuages fuccédaient rapidement à un tems ferein, & un vent impétueux à un calme parfait.

Le 5 Janvier 1779, nous franchimes la pointe méridionale de l'isle, & là nous vimes un village très-populeux; fes habitans nous amenerent des cochons, & des femmes qui fans doute cherchaient à fe prostituer à nos matelots; je voulus les empêcher de monter sur les vaisseaux & ne pus y réussir. J'avais acheté des habitans du très-bon sel, & je m'en servis pour conserver une partie des porcs que l'isle nous sournit. Mais cette partie de l'isle est assez pauvre; elle paraît peu propre à la culture; & je crus y appercevoir des traces des dévastations causées par un volcan;

aucune montagne brulante ne frappa nos regards dans cette isle, & cependant il était difficile d'en méconnaître les effets.

Je fis chercher de l'eau douce dans cette partie de l'isle, & un lieu propre à débarquer; on n'en trouva point; à une petite distance du rivage on ne trouvait point de fond; on ne voyait dans les champs voisins que des scories, des cendres, entremêlées de quelques plantes qui s'élevaient sur ce sol désolé; on n'y pouvait trouver de l'eau douce que dans des creux de rocher où la pluie y en avait déposé; mais dans la plupart le réjaillissement des eaux de la mer y avait mêlé celle - ci. Cependant si ce jour ne nous offrit point ce que je cherchais, il nous donna un plus grand plaisir encore; il nous rejoignit à la Découverte : elle avait suivi les côtes en différentes directions, s'était écartée & rapprochée de l'isle sans nous appercevoir; ce ne fut que lorsqu'elle eut passé la pointe méridionale qu'elle nous apperçut & qu'elle vint à toutes voiles pour nous rejoindre : elle avait reçu sur son bord un des insulaires qui s'y était retiré volontairement, & qui ne voulut jamais redescendre à terre.

: Nous continuâmes encore quelques jours à

suivre les côtes; nous marchions lentement durant le jour, nous louvoyions pendant la nuit, & cherchions toujours de l'œil un lieu où nous pussions débarquer & faire notre provision d'eau. En parcourant ces parages, toujours occupés à des échanges avec les infulaires, je veillais avec soin pour que les femmes ne restassent point sur les vaisseaux; il en vint deux une nuit, & je présérai de me rapprocher de la côte pour les renvoyer, au danger de les y laisser passer avec nous jusqu'au lendemain. Nous pûmes nous appercevoir qu'il y avait des parties de l'isle qui étaient stériles & pauvres; les canots qui en partaient n'étaient fournis que de maigres provisions. Le jour nous avançions, & souvent pendant la nuit, les courans nous ramenaient aux lieux d'où nous étions partis : on ne nous apportait plus de végétaux; c'était cependant ce que nous désirions le plus; nous sûmes quelquefois obligés de faire ufage de nos provisions de mer: sans doute les habitans nous avaient déjà vendus tout ce qui ne leur était pas absolument nécessaire. Quelquesois nous étions dans la difette, quelquefois dans l'abondance. Un jour nous vîmes plus de mille pirogues autour de nous, presque toutes étaient

fournies de cochons & d'autres productions de l'isle. Les habitans nous montraient toujours la plus grande confiance, & parmi tant d'hommes nous n'en vîmes pas un seul qui eut des armes: ils nous prouvaient ainsi que la curiosité à le désir de faire des échanges, étaient le seul motif qui les conduisaient.

Parmi cette foule, il y en eut quelques-uns qui montrerent des dispositions pour nous enlever ce qui leur convenait. L'un d'eux nous emporta le gouvernail d'un des canots: nous nous en apperçûmes qu'il était à quelque distance, s'efforçant de gagner le rivage; je voulus les intimider & leur faire voir qu'ils ne pourraient échapper à nos armes; je sis tirer deux ou trois sussils & quelques pierriers, mais de maniere qu'ils ne tuassent personne. Mais comme ils n'entendirent que du bruit sans voir personne qui fut blessé, la soule témoigna plus de surprise que de crainte.

J'avais découvert une baie, & j'envoyai des hommes pour la visiter. Ils revinrent m'apprendre qu'il y avait un endroit commode pour jeter l'ancre, & auprès de l'eau douce où il était facile de remplir nos futailles. Je résolus d'y conduire les vaisseaux, de les y réparer, & d'y rassembler par des échanges autant de vi-

vres qu'il nous serait possible. Je pris ma route vers la baie; mais la nuit vint avant que nous pussions l'atteindre: plusieurs insulaires resterent avec nous, & parmi eux il y eut des frippons; pour les empêcher d'exercer leurs talens avec autant de facilité, je résolus de n'en plus garder sur le vaisseau qu'en fort petit nombre.

Ce ne fut que dans le milieu du jour suivant que nous pûmes jeter l'ancre dans la baie que les habitans appellaient Karakakooa.

Les vaisseaux étaient remplis d'insulaires & environnés de pirogues. Je n'avais jamais vu encore dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée en troupe autour de nous, & on eut pris les groupes qu'ils formaient pour des radeaux de poissons. La singularité du spectacle nous frappa, & ne nous permit pas de regretter d'avoir échoué dans nos tentatives, & de n'avoir pas encore trouvé un passage dans le nord; car si elles avaient réussi, nous n'aurions pu découvrir cette isle; nouvelle découverte qui me parut devoir être une des plus importantes qu'aient fait encore les Européens, dans la vaste étendue de l'Océan Pacisique.

C'est ici que finit le journal du capitaine Cook; ce qui suit est tiré des journaux du capitaine King, & de l'histoire de Jaques Cook par le docteur Kipis.

La baie de Karakakooa est située sur la côte occidentale de l'isle Owhyhée, dans un district appellé Akona: elle a un mille de profondeur & est formée par deux pointes basses, eloignées l'une de l'autre d'environ une lieue & demie. Sur une de ces pointes est le village Kowrowa; au fond de la baie, près d'un bocage de cocotiers élevés, est une bourgade peuplée & plus étendue, nommée Kakoova: ces deux bourgades sont séparées par une haute montagne inaccessible du côté de la mer. Au midi le sol est inégal; mais à un mille de là il s'éleve, est semé de champs clos & cultivés, de bocages de cocotiers, entre lesquels sont les habitations des insulaires. Le rivage est bordé comme d'une ceinture de corail noir, & les vents en rendent l'abord dangereux: ce n'est que vers la bourgade de Kakoova que le rivage est dégagé de cette ceinture: on n'y voit qu'une belle grève de fable

fable à l'une des extrêmités de laquelle est un morai, près de l'autre un petit puits d'eau douce.

Dès que les habitans se furent apperçus que nous étions dans la baie, & que nous voulions y descendre, ils se rassemblerent en plus grand nombre encore, témoignerent leur joie par des chants & des cris, & firent toutes sortes de gestes bisarres & extravagans; les hommes couvrirent nos vaisseaux, des semmes, des enfans qui n'avaient point de pirogues, accoururent à la nage; & plusieurs ne pouvant trouver place sur les navires, demeurerent tout le jour au milieu des vagues.

Parmi les chefs qui nous visiterent alors, était un jeune homme nommé Pareea, dont l'autorité était fort respectée: il nous dit qu'il avait des relations intimes avec le roi de l'isle, qui était alors occupé à la guerre dans l'isle Mowée, & devait revenir en peu de jours. Quelques présens l'attacherent à nous, le firent veiller sur les entreprises de ses compatriotes, écarter le trop grand nombre qui surchargeait nos vaisseaux, & tenir les pirogues à quelque distance.

Ces chefs paraissaient exercer une autorité despotique sur le peuple; on les voyait don-

Tome IX.

ner des ordres, & on les exécutait avec promptitude: s'ils voulaient éloigner ceux qui remplissaient nos vaisseaux, les insulaires à leur premier mot, se lançaient dans la mer; un seul parut vouloir résister; mais un chef nommé Taneena, le prit par le bras & le précipita dans les flots.

Ce dernier chef était un des plus beaux hommes que nous eussions vus; il avait environ six pieds de haut; ses traits étaient réguliers & pleins d'expression, ses yeux noirs & viss, & son maintien aisé, ferme, gracieux: les autres paraissaient l'égaler en sorce & avaient le corps bien proportionné.

Jusqu'à ce moment nous n'avions point en à nous plaindre des habitans; ils avaient agi avec autant de loyauté que de confiance, & ce n'était cependant qu'avec des domestiques & des pêcheurs que nous avions en quelque commerce. Ici nous essuyâmes des vols fréquens; leurs chess les y encourageaient, leur grand nombre semblait les assurer de l'impunité, & ils nous volaient avec d'autant plus de hardiesse que c'était pour leurs maîtres qu'ils le faisaient; car nous avons vu dans les maisons des chess tout ce qu'on nous avait dérobé.

Un troisieme chef fut amené par les deux dont nous venons de parler. Celui-ci se trouvait dans sa vieillesse de la classe des prêtres, après avoir été un guerrier distingué dans l'âge de la vigueur. Il était petit & maigre, ses yeux étaient rouges & chassieux, tout son corps était couvert d'une gale blanche, lépreuse, qui nous parut l'effet de l'usage immodéré de l'ava. Il s'approcha de Cook avec respect. lui fit des présens, le revetit d'une piece d'étoffe rouge semblable à celle qui ornait leurs idoles, comme nous le vîmes dans la fuite. Il dina avec lui & mangea de tout ce qu'on lui présenta avec avidité; mais il relasa le vin après l'avoir goûté. Nous le visitâmes à notre tour: nous fûmes reçus à terre par quatre hommes qui portaient des baguettes garnies de poils de chien vers le bout : ils marcherent devant nous en déclamant à haute voix une phrase très-courte: le peuple se retirait à notre approche, quelques-uns demeuraient, mais avaient la face prosternée sur la terre. Nous passames près du morai: c'était un bâtiment solide bâti en pierre, & de forme quarrée, long d'environ cent vingt pieds, large de soixante, haut de quarante-deux : le sommet applati & pavé était entouré d'une balustrade de bois, sur

laquelle on voyait des crânes de captifs facrifiés à la mort des chefs. Le centre offrait un bâtiment de bois tombant en ruines; fur cinq poteaux hauts de vingt pieds repofait un échaffaut de forme irréguliere: en face de la mer étaient deux maisons qui communiquaient l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendait des injures de l'air.

Koah nous mena au sommet de cette espèce d'édifice par un chemin d'une pente douce: nous apperçûmes à l'entrée deux groffes figures de bois, dont les traits offraient des contorsions bizarres, ayant sur leurs têtes un long cone renversé; leur corps était enveloppé d'étoffes rouges. Un jeune & grand homme à longue barbe, les présenta au capitaine: Koah & lui chanterent en chœur, & ils nous conduisirent à l'extrêmité du morai où étaient les cinq poteaux, au pied desquels étaient rangés en demi - cercle une douzaine de figures : devant l'une d'elles était un whattas ou espèce d'autel, sur lequel était un cochon déjà pourri étendu sur des cannes à sucre, des noix de cocos, du fruit à pain, des bananes & des patates. Koah prit le cochon avec les mains, prononça rapidement un discours, & laissa tomber l'animal par terre. Dix hommes

s'avancerent en silence portant un cochon en vie & une piece d'étoffe rouge; Koah revetit le capitaine de celle-ci, lui offrit l'autre, & le laissa tomber après avoir prononcé une espèce d'hymne fort longue. Il le ramena près des douze figures, dit un mot à chacune d'un air malin, & fit claquer ses doigts en passant devant elles. Il se prosterna devant celle du centre, la baisa & engagea le capitaine à en faire autant; ensuite il le conduisit dans un espace creux où il le fit affeoir entre deux idoles. Une procession d'insulaires apporta en cérémonie un cochon cuit au four, une espèce de puding, du fruit à pain, des noix de cocos & des légumes : le grand jeune homme se mit à sa tête, offrit le cochon à notre commandant avec des chants auxquels ses compagnous répondaient; puis tous s'affirent, découperent le cochon, pelerent les végétaux, casserent des noix & firent de l'ava. On nous donna ensuite les morceaux dans la bouche; le capitaine servi par Koah, fe ressouvenait du cochon pourri & ne pouvait avaler, Koah qui s'en appercut lui fervit les morceaux tout mâchés; ce qui ne fit qu'accroître le dégoût de celui qui les recewait.

Nous simes des présens à tous les insulaires, & ils en furent charmés. On nous ramena sur le rivage avec les mêmes cérémonies qui avaient rendu notre marche folemnelle, & qui ne nous parurent avoir d'autre but que de nous témoigner du respect. Je descendis ensuite à terre avec huit soldats pour protéger les gens qui rempliffaient des futailles & pour établir un observatoire. Je choisis un champ de patates, voisin du morai, qu'on voulut bien nous céder, & les prêtres pour en écarter les insulaires, le consacrerent en entourant de baguettes l'espèce de mur qui le fermait: cet espace enfermé de baguettes est alors Taboo, mot dont ils se servent comme dans d'autres isles que nous avions parcourues; cette espèce d'interdiction nous procura une grande tranquillité; mais aussi une solitude plus entiere que nous ne l'aurions désirée: aucun insulaire n'osa pénétrer dans notre enceinte, aucune pirogue n'osa aborder près de nous. Nous étions dans un lieu inviolable & facré.

Tandis que nous étions occupés de ces soins sur la terre, on reparaît les vaisseaux, on salait des cochons; opération qu'on ne croyait pas possible dans les climats chauds, mais qui, pour réussir, ne demande qu'un peu plus de soins.

Il faut couper la chair en morceaux de quatre à huit livres, les essuyer, ne point laisser de fang évagulé dans les veines, les faler tandis qu'ils font chauds encore, les entaffer ensuite sur un échaffaut en plein air, & les couvrir de plantes surchargées de pierres pefantes: le lendemain au soir on les visite, on en ôte les parties suspectes, on dépose le reste dans une cuve qu'on remplit de fel & de marinade; on les visite encore, on enlève tout ce qui paraît n'avoir pas pris le fel, & on reporte le reste dans une nouvelle cuve affaisonnée de vinaigre & de sel. Six jours après on les enferme dans des barriques, en mettant une couche de sel entre chacune de celle de la viande. On a ramené en Angleterre un an après de ce porc, salé sous la zône torride, & on l'a trouvé très-bon encore.

Comme nous avions découvert près de nous une société de prêtres, le capitaine résolut de les visiter. Leurs cabanes étaient placées près d'un étang, & environnées de bocages de cocotiers qui les séparaient du rivage. On le conduisit d'abord dans un édifice sacré appellé la maison de l'Orona; on le sit asseoir à l'entrée près d'une idole de bois, on soutint un de ses bras, on l'emmaillotta d'étosses rouges, on

lui présenta un cochon qu'on jeta ensuite dans les cendres chaudes d'un feu qu'on avait allumé; on vint l'offrir encore au capitaine, en le lui tenant quelque tems sous le nez, en le déposant à ses pieds, ainsi qu'une noix de cocos; puis tout le monde s'assit, on sit de l'ava, on apporta un cochon cuit, & on nous en servit les morceaux dans la bouche.

Depuis cette cérémonie, le capitaine ne descendit plus à terre sans être accompagné d'un prêtre qui marchait devant lui, avertiffait que l'Orona avait débarqué, & ordonnait au peuple de se prosterner. Il l'accompagnait aussi fur l'eau, & avec une baguette il avertissait les infulaires de sa venue; à l'instant ils abandonnaient leurs pagayes & se couchaient ventre à terre jusqu'à ce qu'il eut passé: les chefs paraissaient le voir avec un respect religieux. Ces prêtres ne se bornaient pas à de vaines cérémonies; ils nous rendaient des services réels : ils nous faisaient souvent des présens de cochons & des végétaux de l'isle, & ne demandaient jamais rien en retour. Ils semblaient faire ces dons comme une offrande religieuse, & nous sûmes que le chef des prêtres en faisait tous les frais. Nous avions tout lieu d'être contens de ces prêtres; mais nous ne l'étions

pas également des chefs qui employaient des moyens vils & deshonorans pour nous tromper & nous voler.

Le 24 Janvier, Terrecoboo, roi de l'isle, revint de son expédition; mais son arrivée jetta l'interdiction redoutable fur la baie, & dès-lors aucun habitant n'osa s'embarquer. Le roi vint fur le foir nous visiter sans appareil, dans une pirogue avec sa femme & ses enfans. Il revint deux jours après; mais alors fon cortège avait de la grandeur & une forte de magnificence: ses chefs l'environnaient, revètus de casques & de manteaux de plumes, armés de longues piques & de dagues; les prêtres & des idoles gigantesques d'osier revêtues d'étoffes rouges, le suivaient. Ces idoles étaient ornées de petites plumes de diverses couleurs; de gros morceaux de nacres de perle, ayant une noix noire au centre, représentaient leurs yeux, & leurs bouches étaient garnies d'un double rang de dents de chien : des cochons & des végétaux étaient à la suite de ces idoles. Nous le reçumes à terre dans la tente, le roi jeta son manteau sur l'épaule du capitaine, lui mit un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains: à ses pieds il étendit cinq ou six manteaux très-jo-

lis & d'une grande valeur parmi eux: il lui fit présent de cochons & de divers végétaux; il changea de nom avec lui, témoignage d'une amitié inviolable. Un vieillard d'une physionomie vénérable, était aussi à la tête des prêtres; il nous fit encore des dons, & c'était lui qui jusqu'alors avait sourni généreusement à nos befoins.

Nous fûmes surpris de retrouver dans le roi Terreeoboo, un vieillard infirme & maigre qui était venu sur la Résolution, lorsque ce vaisseau était près des côtes de l'isse Mowée; nous reconnûmes ses fils, son neveu, ses courtisans. On les conduisit de nouveau sur le vaisseau, on les y reçut avec tous les égards possibles, & le capitaine revêtit le roi d'une chemise & l'arma de sa propre épée. Les insulaires se tinrent durant tout ce tems dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le roi leva ensuite l'interdiction jetée sur la baie; le commerce reprit son activité; les femmes seules ne se montrerent plus.

Mais avant de poursuivre notre récit, donnons une idée générale des isles Sandwich où nous nous trouvions alors. Ce petit archipel est composé de douze isles dont trois sont inhabitées, ce sont celles de Morotinnée, de Tahoora, & de Tammapapa ou Komodoopapapa; les deux dernieres plates & fablonneufes, ne sont visitées que pour y prendre des tortues & des oiseaux: toutes sont situées entre le 18 deg. 54 min. & le 22 deg. 15 min. de latitude septentrionale, entre le 217 deg. 30 min. & le 225 deg. 34 min. de longitude. Les neuf isles qui sont habitées, sont celles d'Owhihée, de Mowée, de Ranai ou Oranai, Kahowrowée ou Tahoorewa, Morotói ou Morokoi, Woahoo ou Oahoo, Atooi ou Atowi, Necheehow ou Oneeheow, & Oreehoua ou Reehoua.

Owhihée est la plus grande, la plus orientale; sa forme est presque celle d'un triangle équilatéral; du nord au sud elle a 23 lieues & demie; de l'orient à l'occident, elle en a 24; sa circonférence est de près de cent lieues: elle est partagée en six districts, sur l'un desquels on distingue trois pics chargés de neige; sommets d'une même montagne qu'on peut découvrir à 40 lieues de distance: on en voit tomber dans la mer qui la baigne, u ne multitude de belles cascades: ailleurs sont de vastes plaines & des pentes très-étendues couvertes de plantations, d'arbres de fruits à pain & de cocotiers: à l'extrêmité orientale de l'isle on

voit une montagne de neige nommée Mouna-Roa, ou montagne étendue, qu'on découvre aussi de fort loin ; son sommet applati est fans cesse enseveli dans les neiges. Selon la ligne tropicale de neige, telle que M. de la Condamine l'a déterminée, cette montagne doit avoir 16020 pieds d'élévation; la montagne aux trois pics est plus élevée encore, & le sommet des pics peut être haut de 18400 pieds anglais. Le district de Kavo présente un aspect sauvage & presque effrayant: le sol v est entrecoupé de bandes semblables à une lave; on y voit des scories, des rochers brisés, crevassés, empilés les uns sur les autres; ce canton est cependant un des plus peuplés; c'est que les habitans le trouvent plus commode pour la pêche & pour la culture des bananes & des ignames, parce qu'entre ces restes de dévastations, il y a des espaces couverts d'un sol riche & abondant; la baie où nous étions est dans ce district, & la côte y est bordée de scories en grosses masses & de rochers noircis par le feu : au-dessous de ces rocs que les habitans enlevent, est un sol abondant qui les récompense de la peine qu'ils ont eue à le découvrir.

Mowée est l'isle la plus considérable après

celle dont nous venons de parler & qui en est séparée par un canal large de huit lieues: elle a 54 lieues de tour, & semble former deux isses réunies par un isthme bas: elle a des montagnes très-élevées. Au midi d'un basfond situé au couchant, il y a une vaste baie, dont les bords sont ombragés de cocotiers, & dont la campagne au loin est très-pittoresque; ils sont hérissés de rocs pelés, mais ses slancs sont revêtus d'arbres, parmi lesquels on distingue le fruit à pain.

Nous ne dirons qu'un mot des autres isles. Tahoorowa a un sol sablonneux, aride, & ne nourrit point d'arbres. Morotoi paraît dénuée d'arbres, mais est riche en ignames; la côte vers le couchant y est basse ; l'intérieur en est très-élevé. Ranai est bien peuplée; elle produit peu de bananes & d'arbres à pain; mais abonde en ignames, en patates douces & en taurow. Wohahoo est la plus belle de ces isles: nulle part on ne voit de collines plus vertes, des prairies & des bois plus variés, des vallées plus fertiles & mieux cultivées. Atooi a un fol inégal; la pente des collines y est douce vers la mer; elles sont couvertes de bois; les habitans paraissent soigner davantage leurs plantations, qui font renfermées par de belles haies, coupées par des folfés & de jolis chemins. Oneeheow a une de fes parties très-élevée, une autre fort basse & unie; elle produit beaucoup d'ignames & d'une racine nommée tée. Oreehoua est une petite isle qui semble ne former qu'un mammelon.

Le climat de ces isles paraît plus tempéré que celui des isles d'Amérique fituées fous la mème latitude; la pluie y est assez fréquente, mais peu durable: on n'y trouve de quadrupèdes que les cochons, les chiens & les rats: les chiens y ont les jambes courtes & tortues, le dos long, les oreilles droites; ils font trèsparesseux; quelques - uns sont couverts de poils longs & grossiers; quelques autres ont une robe très-douce: on les nourrit avec les cochons; & ils ont le même usage: ils n'en peuvent avoir d'autres, puisqu'il n'y a dans ces isles ni bête de proie, ni gibier. Les porcs y sont dans une abondance incroyable.

Les oiseaux y égalent en beauté tous ceux que nous avions vus ailleurs; ils y sont en grand nombre, mais les espèces n'en sont pas variées: il y en a quatre dont l'espèce paraît appartenir à celle du colibri. L'un plus gros que le bouvreuil, est d'un beau noir lustré; il a le croupion & les cuisses d'un jaune soncé;

le seçond est d'un rouge écarlate très-brillant; mais il a les aîles noires & bordées de blanc; il a aussi la queue noire: le troisieme semble être une variété du précédent; il est tacheté de rouge, de brun & de janne : le quatrième est partout d'un verd affaibli par une teinte jaune. Nous y vîmes une grive à poitrine grise, & un petit oiseau du genre des moucherolles; un rail à aîles très-courtes & manquant de queue; des corbeaux en petit nombre, d'un brun foncé, dont le cri diffère de ceux d'Europe; deux petits oiseaux très-communs & du même genre; l'un est rouge & voltige fur les cocotiers en fleur; l'autre est verd; tous deux ont la langue longue & garnie d'une petite frange à la pointe. Enfin un oiseau à tête jaune, à bec de perroquet, qui semble être du genre du bec croisé jaune de Linnæus.

On y voit aussi des chouettes, la poule d'eau commune, une espèce de pluvier sif-flant, un oiseau à longue queue noire, ayant le croupion & le dessous des aîles jaunes.

Les productions végétales y font les mêmes que dans les autres isles de la mer du Sud; les arbres à pain n'y font pas en grand nombre, mais ils y donnent plus de fruits; les branches des arbres y fortent du tronc beau-

coup plus bas & avec plus d'abondance; la groffeur des cannes à fucre y est extraordinaire; il en est qui ont environ un pied de circonférence & quatorze pieds de tige, bonne à manger: on y voit des racines de la forme de l'igname, pesant six à dix livres, qui ont un suc doux fort abondant, une saveur agréable, & qui fait en quelque maniere, la base des repas des habitans: on croit qu'elle est produite par une espèce de sougere.

Les insulaires paraissaient être de la même race que ceux de la nouvelle Zélande, des isles des Amis, de scelles de la Société; race qui occupe un vaste espace dans l'océan Pacifique, & qui semble tirer son origine de quelque tribu de l'Inde: leur idiome & leurs usages peuvent le prouver. Leur taille est en général au-dessous de la moyenne; mais ils sont bien faits, agiles & forts: leurs traits font moins beaux que ceux des Otahitiens, leur teint est plus foncé; les femmes ont de fort beaux yeux, de belles dents, & beaucoup de douceur & de sensibilité; leur chevelure est d'un noir brun, ni bien lisse, ni bien bouclée; leurs narines font pleines sans être ni applaties ni allongées, peut-être à cause qu'ils saluent avec cette partie. Les chefs font plus beaux & mieux faits que

que les gens du peuple; parce qu'ils ont des alimens plus abondans, sans être forcés à des travaux pénibles. On y voit quelques bossus, beaucoup de louches, des gens attaqués d'ulcères, peut-être parce qu'ils mangent trop de sel: l'ava y rend commun une galle blanche, les maux d'yeux, la maigreur, le tremblement. L'usage de cette liqueur fatale n'y est pas ancien; il sussit de s'en abstenir pour guérir les maux qu'elle cause.

Il est difficile d'évaluer la population de ces isles, on n'en connaît pas assez l'intérieur. Un apperçu nous sit croire qu'Owhyhée renfermait 150,000 ames, Mowée 65400, Woahoo 60200, Atooi 54000, Morotoi 36000, Oneehow 10000, Ranai 20400, Oreehoua 4000. Tout l'archipel en aurait donc 400,000.

Le caractère de ces infulaires paraît doux, porté à la bienveillance; ils vivent unis, & montrent beaucoup de tendresse pour leurs femmes & leurs enfans. On n'y maltraite pas les femmes, mais elles ne mangent pas avec les hommes; le porc leur est interdit ainsi que diverses fortes de poissons, & diverses espèces de bananes; elles font presque toujours condamnées à la solitude.

L'hospitalité y est connue & pratiquée; leur Tome IX.

intelligence se prouve par leur agriculture & la persection de leurs manusactures; ils suivaient avec plaisir le travail de notre sorge, & étaient curieux de nos usages, & de nos mœurs nous y vimes deux insensés, & il nous parut qu'on avait pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, qu'on les regardait comme inspirés par la divinité mème. On n'y mange plus ses ennemis; mais il paraît que cette coutume barbare y sut pratiquée & qu'il y a peu de tems qu'elle ne subsiste plus.

En général, ces insulaires portent leur barbe; ils se rasent les cheveux des deux côtés de la tête, & n'en laissent qu'une ligne large comme la moitié de la main, qui quelquefois ressemble affez à la crête des anciens casques: il en est qui s'ornent de grandes touffes de cheveux faux qui tombent en longues boucles fur leurs épaules, ou ils les attachent au sommet de la tête: hommes & femmes portent des coliers de cordelettes ornés de coquillages bruns tachetés; quelquefois ils fuspendent à leur cou une espèce de pied de coupe de bois, de pierre ou d'ivoire, & très-bien poli: d'autres, à la place de cet ornement, ont sur la poitrine une petite figure humaine en os : les deux sexes se servent également d'une espèce

d'éventail de fibres de cocos flottantes, attachées à un manche uni & poli; les plus précieux sont de plumes de coq ou d'oiseaux du paradis, attachées à un manche d'os humain. Ils se tatouent en lignes qui se coupent à angles droits; cette opération semble se faire à la mort de leurs chefs pour s'en rappeller le souvenir. Une seule piece d'une étoffe épaisse & large d'environ un pied, qui passe entre les cuisses & se rattache derriere les reins, est leur seul vêtement: ils jetent sur leurs épaules une natte épaisse qui leur sert souvent de bouclier; les chefs, dans les jours de fète, portent le manteau de plumes & un casque si magnifique qu'il n'en est pas de plus brillant chez aucun peuple du monde; ils font fort rares; ils ressemblent l'un & l'autre à l'habillement que portaient autrefois les Espagnols: peut-ètre un vaisseau de cette nation, ou de quelque Flibustier aura fait naufrage sur ces isles, & v a apporté cette mode.

Leurs villages sont formés de maisons bâties les unes près des autres sans aucune régularité, & qui communiquent entr'elles par un chemin tortueux: ils sont flanqués du côté de la mer de murs en pierres séches: ils salent leur poisson & le conservent dans des gour-

des; ils aiment beaucoup la viande salée. Leur vie est simple; ils se levent avec le soleil, puis se reposent quelques heures dans le milieu du jour; ils aiment la danse, la lutte & le pugilat: leur musique est grossiere; ils n'ont d'autre instrument que le tambour; mais leurs chants font d'un effet agréable. Ils ont un jeu qui ressemble à notre jeu de dames, mais plus compliqué, si on en juge par le nombre des cases; elles sont au nombre de 238, disposées sur 17 lignes: des cailloux blancs ou noirs leur fervent de dames. Ils parient souvent pour ou contre les joueurs. Ils nagent avec force, avec agilité; on les voit braver les flots irrités, se tenir sur le sommet de la vague, & venir avec la rapidité d'une flèche passer entre les intervalles que laisse le rocher qui entoure le rivage, & où la vague les dépose. Nous y avons vu un enfant lancer successivement en l'air cinq boules & les ressaisir toutes les unes après les autres: ils jonent encore à d'autres jeux d'adresse.

Leurs gourdes sont d'une grandeur prodigieuse; ils en dirigent la sorme selon l'usage qu'ils en veulent saire, en les pressant avec un linge lorsqu'elles végétent encore; les unes leur servent de sacs pour rensermer leur équipage de pêche, d'autres font des bouteilles à long cou, d'autres encore servent de plats; celles-ci renferment leur sel, leur provision salée, leurs puddings, leurs végétaux : elles se ferment exactement avec un couvercle : ils en dessinent la surface avec un fer ou une pierre chaude.

Leur maniere de faire le fel est bien entendue: leurs salines sont des quarrés de 6 à 8 pieds de largeur, creusés en terre à la profondeur de 8 pouces & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierres; la mer haute y fait parvenir l'eau de la mer par des canaux, le soleil la fait promptement évaporer, & elle laisse une croute d'un sel blanc & d'une excellente qualité.

Ils ont de petites & de longues piques faites d'un bois qui ressemble à celui d'acajou; leurs dagues sont d'un bois noir & pefant, semblable à l'ébène; leurs frondes sont absolument comme les nôtres; mais au lieu de placer la pierre sur un morceau de cuir, ils la placent sur un morceau de natte.

Les habitans de ces isles sont divisés en trois classes, les Erées ou chess de district, les propriétaires sans pouvoir, & les Towtows qui n'ont ni rang, ni propriété. Terrecoboo,

était le chef des Erées : au moment où il arrive, dans tous les lieux où il passe, les habitans se prosternent à l'entrée de leurs cabanes; il lève des tributs sur les chefs inférieurs. Leurs emplois sont héréditaires: mais il faut que les enfans soient nés d'une mère d'un rang égal à celui de leurs pères. Le pouvoir des Erées paraît absolu sur les classes inférieures; le peuple a la plus basse soumission pour eux, & cet esclavage dégrade leur esprit & leur corps : les chefs principaux traitent leurs inférieurs avec beaucoup d'arrogance. Les limites des possessions ne sont désignées dans les champs incultes que par de petits pavillons blancs, dans les champs cultivés que par des murs de pierres séches.

La religion paraît y être la même que dans les isles des Amis & dans celles de la Société; mais les cérémonies y paraissent plus longues & plus multipliées, & de plus, on y trouve une société de prêtres qu'on ne vit point dans les autres: il paraît que de certaines familles ont seules le droit d'entrer dans ce corps, que le chef en est vénéré, & que les dignités y sont héréditaires. Ils ont beaucoup d'idoles dans des espèces d'édifices publics, il en est un grand nombre dans les maisons qui

ont les figures les plus grotesques & quelquesunes les plus obscènes. Les facrifices humains y sont encore plus fréquens qu'à Otaïti; ils se font toujours au commencement d'une guerre; ou à la mort d'un chef distingué: on nous dit qu'à la mort de Tereeoboo on facrifierait dix hommes: ces victimes infortunées sont toujours prises dans la classe des Towtows. Heureusement qu'ils ignorent le sort qui les attend, jusqu'au moment où ils sont assommés par tout où on les rencontre. Ils s'arrachent les dents de devant comme un facrifice propitiatoire à leurs Eatooa, pour détourner les malheurs dont ils se croient menacés.

Quelques chefs prennent plusieurs femmes; ils en sont jaloux, & en exigent une certaine réserve qu'elles ne peuvent franchir sans s'exposer à des coups. Leurs funerailles sont composées de cérémonies, d'abord assez décentes, mais qui deviennent ensuite bruyantes & mèlées de singeries. Jamais on n'a pu leur voir emporter les morts de leur cabane pour les porter au cimetiere. Revenons à notre récit.

La tranquillité, l'hospitalité des habitans avaient inspiré la plus grande confiance, & nous nous mêlâmes avec eux sans inquiétude: on parcourut le pays, on y passait la nuit;

par-tout on trouvait des prévenances & de la cordialité. On s'empressait de nous présenter des secours, de nous rendre des services. Quand nous traversions des villages, les jeunes garçons & les jeunes filles couraient devant nous, & formaient des danses; on nous invitait à nous reposer dans les cabanes, à y boire du lait de cocos; les plaisirs qu'ils nous offraient n'étaient troublés que par leur disposition au vol.

Un parti d'officiers fit une course dans l'intérieur du pays pour en examiner les productions; & partout prévenus par la bienfai-sance & la générosité de Kaoo, chef des prêtres, ils trouverent des vivres, & des hommes empressés à les servir & à les obliger. Ils nous donnerent un soir le spectacle d'un combat à coups de poings; mais ils nous parurent y mettre moins d'agilité & d'adresse que les habitans des isles des Amis.

L'un de nos gens mourut sur nos vaisseaux, & le roi desira qu'on l'ensevelit dans le morai: la cérémonie se sit avec tout l'appareil que nous pouvions y mettre. Kaoo & les autres prêtres y assistement, garderent un silence prosond, & montrerent une grande attention lorsqu'on lut l'office des morts. Lorsque nous

remplimes la fosse, ils en approcherent respectueusement, y jeterent un cochon mort, des noix de cocos & des bananes: durant les trois nuits qui suivirent les funerailles, ils y vinrent sacrifier des cochons & y chanter des hymnes & des prieres qui duraient jusqu'au jour.

Cependant, il paraît que notre séjour donnait de l'inquiétude aux chefs. Ils nous demanderent souvent quand nous partirions. Ils ne paraissaient pas nous craindre; ils croyaient que nous venions d'un pays où les provisions avaient manqué, & que nous étions venus les visiter pour remplir, disaient-ils, nos ventres.

La maigreur de quelques-uns de nos gens, l'appétit avec lequel nous mangions leurs provisions fraîches, nos soins pour en acheter, pour en embarquer une quantité considérable, pouvaient en esset leur inspirer cette idée. Ils remarquerent aussi que nous n'avions point de femmes à bord, que nous étions paissibles, peu bruyans, & ils ne nous croyaient pas des guerriers. Ils tâtaient les ventres de nos matelots, & nous faisaient entendre qu'il était tems de partir; mais que nous pourrions revenir dans la saison prochaine. Peut-être qu'ils craignaient de manquer eux-mêmes des provisions que nous emquer eux-mêmes des provisions que nous em-

portions; peut-être Tereeoboo ne voulait-il savoir notre départ que pour préparer les présens qu'il voulait nous faire: au moins dès qu'il le sut, il sit rassembler des cochons & des végétaux qu'il voulait nous offrir.

Deux jours avant notre départ, sur le soir, ils nous amuserent par des combats de lutte & de pugilat, & afin de les amuser à notre tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifice qui nous restaient encore : ces feux d'artifice étaient peu de chose, & cependant ils exciterent leur admiration & leur étonnement. La veille du jour où nous devions partir, le roi nous pria de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, de plumes jaunes & rouges attachées à des fibres de gousses de noix de cocos, de haches & d'autres instrumens de fer que les insulaires avaient obtenu de nous par des échanges. Il y avait à peu de distance des monceaux énormes de végétaux de toute espèce, & un troupeau de cochons. C'était un tribut que les habitans d'un district avaient payé au roi : il prit pour lui le tiers du fer, des plumes & des étoffes, & nous offrit ensuite le reste des étoffes, tous les cochons, tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la magnificence de ce présent & ne le refusâmes pas.

Ils témoignerent beaucoup de chagrin de notre départ; ils auraient voulu que ceux qu'ils avaient le mieux connu, demeurassent avec eux; & pour diminuer leurs regrets, on leur promit que nous reviendrions.

Nous fortîmes de la baie le 4 Février, environnés d'une foule de pirogues; mais avant d'abandonner cette isle, nous voulûmes nous affurer s'il n'y aurait point une rade plus fûre que celle que nous quittions, & si nous n'en trouvions point, en chercher une dans la partie de l'isle qui est entre le levant & le midi. Nous avançions peu, & nous n'étions pas bien éloignés encore lorsque nous reçumes un nouveau présent de Terreeoboo.

Nous crûmes avoir découvert ce que nous cherchions, après avoir passé la pointe la plus occidentale de l'isle: nous vîmes une baie profonde que les naturels appellaient Toe-yahyah; elle nous sit espérer d'y trouver un havre sûr & commode, où plusieurs courans d'une eau douce & très-belle venaient se rendre. On alla l'examiner; on trouva qu'elle s'étendait fort loin dans le pays autour d'une montagne élevée, que les côtes en étaient basses & remplies de rocs; qu'un lit de corail était répandu autour du rivage, & qu'au dehors de ce roc le fond avait cent pieds de prosondeur.

Déqu de notre espérance, nous pensames à continuer notre recherche. Nous venions d'éprouver une tempête pendant laquelle nous avions sauvé deux familles des insulaires, l'une dont les flots avaient renversé la pirogue, l'autre que les vents avaient jeté loin de la terre & qui était expirante d'inanition. Le vent continua de souffler avec violence; il sit éclater notre mât de misaine, & le capitaine Cook délibéra s'il irait chercher encore un havre dans les autres isles, ou s'il retournerait à Karakakooa; on se détermina pour le dernier partisil paraissait le plus sûr; il devint le plus surnesse.

Nous rejetâmes l'ancre dans cette baie le 10. Février, & l'on s'occupa à reparer le mât; comme il était probable qu'on n'aurait terminé l'ouvrage que dans quelques jours, nous redefeendimes l'observatoire à terre, & les prêtres nous protégerent comme ils l'avaient déjà fait. Les voiliers se rendirent sur la côte pour reparer les dommages de la voilure. Nous nous appercevions que les insulaires n'étaient plus les mêmes à notre égard; nous n'entendions plus de cris de joie, il n'y avait ni bruit, ni foule autour de nous, la baie était déserte & tranquille; on voyait çà & là quelques piro-

gues qui semblaient nous suir: on nous dit que Terreeoboo était absent, & qu'il avait jeté l'interdiction sur la baie: cette raison nous laissa sa désiance, quoique nous dussions en avoir: peut-être notre retour leur causa quelque alarme; cependant le roi parut le lendemain, & se rendit au vaisseau: bientôt les échanges recommencerent & tout parut paisible jusqu'au soir du 13 Février.

Ce soir on nous vint dire que plusieurs chefs s'étaient rassemblés près du puits voisin du rivage, & qu'ils chassaient les insulaires qui aidaient nos matelots à remplir nos futailles: on ajouta que leur conduite paraissait suspecte, & annonçait qu'on ne nous laisserait point tranquilles; peu après on apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres : je m'avançai vers eux, dit le lieutenant King, & ils parurent se calmer; ils quitterent leurs pierres, & ceux qui aidaient les matelots se remirent à l'ouvrage. Le capitaine Cook m'ordonna de faire charger nos fusils à balle si l'on recommençait à s'armer. Peu de tems après, j'entendis des tentes de l'observatoire un bruit de mousqueterie, & l'on vit une pirogue qui ramait précipitamment vers la côte, poursuivie par un de nos petits canots: on pensa

qu'un vol avait caufé ces coups de fusil. Le capitaine m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter la pirogue qui essayait de gagner le rivage; mais nous arrivâmes trop tard; les insulaires avaient gagné le rivage & s'étaient ensuis. Nous les poursuivâmes, guidés par les indications des autres insulaires; mais après avoir fait inutilement une lieue de chemin, nous soupçonnâmes qu'on nous trompait pour nous fatiguer envain, & nous résolûmes de revenir à nos tentes.

Il s'était élevé pendant notre absence une querelle plus férieuse : l'officier du canot qui poursuivait la pirogue s'en était emparé. Pareea, le premier chef que nous avions vu à notre abord dans l'isle, vint la réclamer; on refusa de la lui rendre, il persista, il y eut des coups donnés, & Pareea fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires, d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qui se virent forcés de se retirer & de gagner à la nage un rocher à quelque diftance de la côte: les insulaires s'emparerent de la pinnace, la pillerent & l'auraient détruite si Pareca ne les en eut empêchés: il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient la venir reprendre, & qu'il s'efforcerait de retrouver les choses qu'on y avait volés. Nos gens revinrent, & ramenerent la pinnace au vaisseau; Pareea les y suivit, parut affligé de ce qui s'était passé, demanda si le capitaine était irtité contre lui, & on l'assura qu'il serait toujours bien reçu sur les vaisseaux.

"Je crains bien, dit Cook, à l'ouïe de ces détails, ,, que les infulaires ne me for-, cent à des mesures violentes; car il ne faut , pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. " Il fit sortir du vaisseau les insulaires qui s'y trouvaient; je mis une double garde au morai, & j'eus raison, car les insulaires vinrent durant la muit pour nous furprendre, ou nous voler. Le lendemain on m'apprit qu'on avait volé la chaloupe de la Découverte : le capitaine Cook l'avait appris aussi, & se préparait à se la faire rendre: il voulait persuader au roi de venir sur le vaisseau & le garder en ôtage jusqu'à ce qu'on lui eut rendu la chaloupe : il donna des ordres pour qu'on se saisst de toutes les pirogues qui paraîtraient, & qu'on les gardât jusqu'à la restitution de ce qu'on nous avait volé.

Nous quittâmes le vaisseau, le capitaine &

vers les sept ou huit heures du matin : lui, dans la pinnace, suivi de 9 soldats de marine & de M. Philips; moi, sur le petit canot; avant de nous quitter, il me commanda de raffurer les insulaires, de leur persuader qu'on ne leur voulait point de mal, de ne pas diviser ma petite troupe & de me tenir sur mes gardes. J'ordonnai en effet à mes foldats de ne pas sortir de la tente, de charger leur fusil à balles, & de ne pas les quitter. J'allai visiter le vieillard Kaoo & ses prêtres, alarmés de nos préparatifs; ils avaient oui parler du vol qu'on nous avait fait; & je leur dis que nous étions résolus à nous saire rendre justice; mais je le priai d'expliquer nos raisons au peuple & de le rassurer : il le fit sans doute, charmé de l'affurance que je lui donnai que nous ne ferions point de mal à Terrecoboo.

Cependant le capitaine avait débarqué, il s'était rendu avec son lieutenant & ses neuf soldats au village de Kowrowa, où il sut reçu avec respect: les habitans se prosternement & lui offrirent de petits cochons. Les deux fils du roi s'y trouvaient & le conduissirent dans la maison où leur père était couché; ils le trouverent encore à moitié endormi;

dormi; le capitaine l'invita à venir passer la journée sur le vaisseau & il accepta sans balancer la proposition.

Tout annonçait un succès heureux; déjà les deux fils du roi étaient dans la pinnace, déjà le roi était sur le rivage, lorsqu'une vieille femme, appella à haute voix la mere de ces jeunes princes, épouse favorite de Terreeoboo, pour qu'elle accourut, s'approcha de ce chef, & le conjura en versant des larmes, de ne pas aller au vaisseau. Deux autres chefs arriverent, le retinrent & le firent affeoir. Les insulaires se rassemblaient en foule, effrayés des coups de canon qu'ils avaient entendu & des préparatifs qu'ils voyaient faire : le lieutenant des foldats de marine les voyant pressés & qu'ils ne pourraient se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours, proposa de les mettre en ligne vers les rochers au bord de la mer, & le capitaine y consentit.

Durant cet intervalle, le roi effrayé, assis par terre, paraissait disposé à se rendre aux instances du capitaine; mais les chess employerent même la violence pour le retenir. Alors M. Cook s'apperçut bien que l'alarme était trop générale pour espérer de réussir; il dit au lieutenant que s'il s'obstinait à vouloir conduire le roi à bord, il

Tome IX.

s'exposait à la nécessité de tuer beaucoup de monde, & qu'il fallait l'éviter.

Il n'était point en danger lui-même encore; mais un accident qu'il ne pouvait prévoir l'y précipita. Nos canots placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper, tuerent malheureusement un chef du premier rang: cette nouvelle arriva au village où se trouvait le capitaine au moment où il venait de quitter le roi, & où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur, la fermentation qu'elle excita, furent violentes; les hommes renvoyerent les femmes & les enfans. se revêtirent de leurs nattes de combat & s'armerent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenait une pierre & un long poignard de fer nommé pahooa, s'approcha de M. Cook, le défia en brandissant son arme, & le menaça de lui jeter sa pierre. Le capitaine lui conseilla de cesser ses menaces; son ennemi en devint plus insolent encore, & alors il lui tira son coup de petit plomb : l'infulaire ne fut point blesse; sa natte fit tomber le plomb mort à ses pieds, & il en devint plus infolent & plus audacieux. Cependant on jetait des pierres aux foldats de marine, & l'un des Erées essaya de poignarder celui qui les commandait; il n'y réuffit pas, & reçut

un coup de crosse de fusil. Le capitaine se vit dans la nécessité de se défendre; il fit seu fur l'insulaire qui s'approchait & l'étendit mort fur le carreau. Alors les infulaires formetent une attaque générale, & les foldats de marine, le matelots leur répondirent par une décharge de mousqueterie: les insulaires n'en furent point ébranlés, ils foutinrent le feu & se précipiterent sur le détachement en poussant des cris & des hurlemens épouvantables, & avant que les foldats eussent le tems de recharger : quatre soldats de marine environnés de toutes parts, périrent fous les coups de leurs adversaires; trois surent dangereusement blessés; le lieutenant déjà blessé entre les deux épaules, allait être immolé par un second coup de poignard lorsqu'il se retourna & tua son adversaire. Le capitaine se trouvaitalors au bord de la mer; il criait aux canots de cesser leur feu & de s'approcher du rivage, afin d'embarquer notre petite troupe : auffi longtems qu'il regarda les infulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler & tomber; mais comme il se relevait, il reçut un coup de poignard sur le cou, & il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau;

il se débattit encore avec vigueur, éleva la tête, & semblait des yeux appeller du secours: les Indiens le replongerent dans l'eau; il éleva cependant encore la tête, il se rapprochait du rocher quand un second coup de pique lui donna la mort. Ils traînerent son corps sur le rivage, & s'enlevant les poignards les uns aux autres, chacun d'eux avec une brutalité séroce, voulut lui porter des coups lors même qu'il ne respirait plus. Telle sur la mort de cet homme célebre, & qui mérite mieux le titre de grand homme que la plupart de ceux qu'on en a décoré.

Les foldats de marine qui étaient vivans encore, se jetterent dans l'eau avec leur lieutenant, & protégés par le feu des canots, ils échapperent à la mort. Ce lieutenant montra un courage intrépide: au moment où il atteignit une pirogue, il vit un de ses soldats qui ne sachant pas bien nager, se débattait dans les slots & courait le risque d'être pris par les ennemis; quoique blessé dangereusement luimême, il se précipita tout de suite dans la mer pour voler à son secours, & reçut à la tête un coup de pierre qui faillit de le saire périr au sond de l'eau; il parvint cependant à faisir le soldat par les cheveux, & à le ramener dans le canot.

Pour faciliter l'évasion de leurs compagnons

malheureux au cas qu'il y en eut qui vécussent encore, les canots ne cesserent de faire seu sur les insulaires, & quelques coups de canon du vaisseau se joignant à leur seu continuel, on parvint à dissiper les insulaires; un canot vint sur le rivage, on y vit nos soldats de marine étendus sans vie; mais comme il n'avait pas assez de monde pour les ramener sans danger, & que ses munitions étaient presque épuisées, ceux qui le montaient crurent devoir revenir au vaisseau: ils laisserent nos morts entre les mains des insulaires avec dix armures complettes.

La consternation & la douleur régnaient dans nos équipages, & ne permirent pas d'abord de penser au détachement posté au morai, où avec six soldats on gardait l'observatoire, les mâts & les voiles. Il m'est impossible de décrire, dit encore le lieutenant King, tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Nous l'ignorions; mais il nous était facile de le prévoir; nous voyions une soule immense rassemblée là où le capitaine Cook devait être; nous entendions la mousqueterie; le seu, la sumée, les cris consus, les mouvemens des insulaires, leur suite, les canots qui passaient & repassembles.

faient entre les vaisseaux, nous donnerent des pressentimens sinistres: je me peignais cet homme dont la vie m'était si chere, exposé au milieu de la mêlée, je le blâmais d'une trop grande confiance, j'étais frappé des dangers auxquels il était exposé, auxquels nous étions exposés nous-mêmes.

Les insulaires s'étaient rassemblés autour du mur qui formait notre enceinte: je crus devoir les affurer que nous ne leur ferions point de mal, & que je voulais vivre en paix avec eux: ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient, ne leur donnaient pas moins d'inquiétude qu'à moi. Telle était notre situation quand le capitaine Clerke, nous voyant, à l'aide de fa lunette, environnés par les insulaires, craignant qu'ils ne nous attaquassent, fit faire feu sur eux: l'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel plusieurs d'entr'eux étaient assis, l'autre fit jaillir les fragmens du rocher contre lequel il alla se briser: ils furent effrayés; & je le fus comme eux, parce que je leur avais promis que nous vivrions en paix. J'envoyai tout de suite un canot au vaisseau pour faire suspendre le feu & je convins d'un signal au cas que je fusse attaqué.

Nous passames encore un quart d'heure

dans une inquiétude affreuse. Le canot revint& confirma toutes nos craintes; on nous apportait l'ordre d'abattre nos tentes le plus
promptement qu'il nous serait possible, & d'envoyer à bord la voilure. Le jeune prêtre, qui
dans les premiers jours de notre arrivée, nous
avait conduit vers le morai, arriva la douleur
& la consternation peintes sur le visage; on
venait de lui apprendre la mort du capitaine,
& il nous demandait avec un mêlange d'inquiétude & de crainte, si ce rapport était vrai.
Hélas, je ne pouvais que le consirmer!

Notre situation était critique: nous pouvions être attaqués & massacrés comme notre infortuné chef; & si nous perdions nos mâts & nos voiles, nous perdions aussi un de nos vaisseaux & le fruit de notre expédition. Je craignis que le ressentiment, ou le succès de la premiere attaque des insulaires ne les rendît plus audacieux encore; ils avaient une occasion favorable de vengeance ou celle de prévenir la nôtre. Pour l'éviter, je persuadai au jeune prêtre de cacher la mort de M. Cook, de la démentir auprès de ses compatriotes, & d'amener les autres prêtres & leur vieux chef, dans une grande maison qui était voissne de notre poste. Ces prêtres pouvaient suspendre la fu-

reur des infulaires, & le vieillard fur-tout; qui jouissait d'une grande autorité sur le peuple, avait le pouvoir de nous sauver, & de maintenir la paix.

le plaçai mes foldats au sommet du morai, je leur donnai un chef, je lui recommandai de se tenir sur la défensive, & me hâtai d'aller vers le capitaine Clerke pour lui exposer l'état des choses: mais à peine j'eus quitté mon poste que les insulaires l'attaquerent à coups de pierres; nos foldats n'y répondirent que lorsque j'arrivai aux vaisseaux; je me hâtai de revenir à terre: je vis tout autour de nous les insulaires s'armer, se revêtir de la natte du combat; leur nombre s'accroissait rapidement; de grandes compagnies venaient à nous fur les bords du rocher: bientôt ils lancerent des pierres; je n'ordonnai point d'y répondre, & ils en devinrent plus insolens. Les plus courageux de leurs guerriers, se glissant le long de la grève, cachés par les rochers qui la dominent, se montrerent tout à coup au pied du morai, dans le dessein de nous assaillir dans cette partie où notre poste était le plus accessible. Nous sîmes seu sur eux, & ils ne se retirerent que lorsque l'un d'eux eut été étendu fans vie: l'un des restans revint sur ses pas

pour emporter son ami mort; une blessure le força de l'abandonner; il revint encore, & une nouvelle blessure l'éloigna; ensin rassemblant ses forces, il se remontra couvert de sang, & je désendis de tirer sur lui: il chargea son ami sur ses épaules, & tomba lui-mème l'instant après sans vie.

Un renfort que nous reçumes des deux vaiffeaux, força les infulaires à se retirer derriere leurs murailles. J'engageai alors les prêtres à négocier avec eux un accommodement; ils firent consentir ce peuple à une trève, les hostilités cesserent, nous emportames tranquillement notre mât, nos voiles, notre observatoire, & ils ne s'emparerent du morai que lorsque nous l'eûmes quitté.

Nous résolumes tous de concert, de redemander la chaloupe qu'on nous avait volée, & le corps de notre capitaine. Cette résolution était dictée par l'attachement que nous avions pour le chef infortuné que nous venions de perdre; elle l'était aussi par la prudence. Il fallait en imposer à ces insulaires, qui siers de leur succès, pouvaient méditer des entreprises plus hardies & plus dangereuses; nos armes ne les avaient point intimidés, nos vaisseaux étaient en mauvais état de désense, & s'ils nous attaquaient durant la nuit, nous avions lieu de douter du fuccès. Montrer de la faiblesse, c'était les encourager-encore.

Cependant, des raisons affez fortes firent pencher la balance pour le parti contraire; on dit tout ce qu'on pouvait alléguer en faveur des insulaires, que leurs attaques n'avaient point été préméditées, que leur roi n'avait voulu, ni le vol qui les avait amenées, ni elles-mêmes; qu'ils avaient montré auparavant beaucoup d'honnêteté & de bienfaisance, qu'ils ne semblaient s'être armés que pour leur propre défense; qu'il ne fallait pas, pour tirer une vengeance stérile, s'exposer à rendre inutiles tous ses travaux, & se mettre dans l'impuissance de remplir le but de notre voyage. Je cédai; mais on vit bientôt que j'avais eu raison. Notre douceur parut faiblesse, & les insulaires vinrent nous défier auprès des vaisseaux.

J'allai vers le rivage pour redemander les restes de nos morts, & sur-tout, le corps de notre commandant; à mon approche on sit retirer les semmes & les ensans; les guerriers se mirent en mouvement & s'armaient de piques & de dagues. Je remarquai qu'ils avaient construit des parapets de pierre le long du rivage où le capitaine Cook avait débarqué;

déjà ils nous lançaient des pierres avec la fronde, & je m'apperçus que je ne pouvais aborder sans combat, à moins que je ne prisse un moyen qui leur fit comprendre mes intentions: j'ordonnai donc aux canot de s'arrêter, & m'avançai seul sur le plus petit avec un pavillon blanc; les insulaires s'arrêterent, les femmes revinrent, les hommes dépoferent leurs nattes de combat, s'affirent au bord de la mer & m'inviterent à descendre. Je doutais encore de leurs intentions pacifiques, quand je vis Koah se jeter dans les flots & nager vers moi avec un pavillon blanc; il montrait cette tranquille confiance qui en inspire, & quoiqu'il fut armé, je le reçus dans mon canot. Cependant cet insulaire était à craindre, les prêtres me l'avaient peint comme un méchant homme, ils m'avaient averti qu'il ne nous aimait pas, & quelques actes de dissimulation & de perfidie justifiaient ce qu'on m'en avait dit. Il vint à moi en versant des larmes & m'embrassa; mais en me livrant à ces marques d'affection, j'écartai la pointe de son pahooah: je lui dis ce que nous demandions; il mandia pour ainsi dire, un morceau de fer, & quand il l'eût reçu, il regagna le rivage.

J'attendis son retour avec beaucoup d'in-

quiétude; Koah fut lent à m'apporter une réponse, & dans l'intervalle on cherchait à me faire descendre, ou à se donner la facilité d'arrêter mon canot entre les rochers. Je me défiais trop d'eux pour ne point éviter leurs piéges, & déjà je songeais à revenir au vaisseau, quand un chef, qui s'était montré l'ami du capitaine Clerke, s'avança vers nous, & m'apprit que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'isle, & qu'on le rapporterait le lendemain matin. Je n'en crus point sa promesse, & envoyai demander les ordres du capitaine Clerke, qui m'envoya l'ordre de revenir à bord, après avoir fait entendre aux infulaires que nous détruirions la bourgade si l'on ne nous tenait pas parole.

Lorsqu'ils virent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquerent par les gestes les plus insultans & les plus dédaigneux; quelques-uns se promenerent en triomphe avec les habits de nos malheureux compatriotes, & un chef brandissait l'épée de M. Cook; notre modération leur parut poltronnerie; car ils n'avaient aucune notion des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

Quand j'eus annoncé les dispositions des infulaires, on se mit en état de défense contre une attaque de nuit, on s'environna de bateaux de garde pour qu'on ne put couper nos
cables. Les infulaires nous laisserent tranquilles, mais ils s'agiterent beaucoup durant l'obscurité: nous vîmes un nombre prodigieux de
lumieres sur les collines; c'est sans doute qu'ils
y offraient des sacrifices à l'occasion de la guerre
à laquelle ils se croyaient engagés, & qu'ils
brûlaient nos morts; des sacrifices, des sètes,
des réjouissances, sont un moyen dont se servent les chess pour enslammer le courage de
leur peuple. On entendait aussi beaucoup de
cris & de lamentations.

Koah vint m'offrir des étoffes & un petit cochon comme au fils de M. Cook; mais n'ayant répondu que d'une maniere ambigue fur la restitution de son corps, je le resusai avec indignation; il revint plusieurs sois encore pour voir si nous étions en état de défense. Il nous pressa, le capitaine Clerke & moi, de descendre pour avoir une entrevue avec leur roi; mais cette demande cachait un dessein perside, puisque le vieux Terreeoboo s'était ensui dans une caverne, au sein d'une montagne qui pendait sur la mer, & où l'on ne peut arriver qu'avec des cordes: Koah retourna vers ses compatriotes qui l'environnerent, sans

doute pour entendre son rapport, & tout le matin nous entendîmes des conques appeller les guerriers au combat.

Nous nous occupâmes avant tout à élever notre mât; nos travaux remplirent le jour, la nuit vint, & l'on entendit une pirogue qui ramait vers nous: les deux sentinelles placées sur le pont tirerent sur elle, & deux hommes qui la montaient m'appellerent, dirent qui ils étaient & qu'ils nous venaient faire une restitution: on les fit monter: effrayés, éperdus, ils se jeterent à nos pieds; c'étaient des prêtres, & l'un d'eux était celui qui accompagnait par - tout M. Cook: il versa des larmes sur sa mort & nous présenta un paquet d'étoffes que nous dépliames: nous fûmes faisis d'horreur en y trouvant enveloppés un morceau du corps de notre infortuné capitaine, qui pesait environ huit à dix livres: il nous dit que le reste avait été dépécé & brûlé, que le chef avait la tête & les os; que Kaoo avait reçu la portion qui était devant nous pour l'employer à des cérémonies religieuses, & qu'il nous l'envoyait pour nous prouver fon attachement & fon innocence.

Nous essayâmes de nous assurer si ces peuples mangent de la chair humaine: mais ces

questions leur inspirerent de l'horreur; ils nous demanderent si nous le faissons. Ils ajoutaient: " Quand l'Orono reviendra-t-il? Que nous " fera-t-il à son retour ". Ils parlaient du capitaine Cook dont ils s'étaient fait une idée supérieure à la nature humaine. Je voulus les engager à paffer la nuit avec nous; mais ils craignaient la colere des chefs auxquels ils avaient caché la visite qu'ils venaient de nous faire, & la nuit qui avait servi à cacher leur venue, devait aussi cacher leur retour. Ils nous avertirent de craindre l'ardeur de la vengeance de leurs compatriotes, & fur-tout de nous défier de Koah qui était notre ennemi implacable. Ils nous apprirent que 17 hommes avaient été tués dans le combat où M. Cook avait péri & que huit autres l'avaient été à l'observatoire; que Kaneena & son frere qui étaient de nos meilleurs amis, avaient été du nombre des premiers. Nous accompagnâmes les prêtres pour qu'on ne fit point encore feu sur eux.

Jusqu'au lever de l'aurore, la nuit fut troublée par des cris, des hurlemens, des lamentations; Koah revint vers nous, & malgré moi on reçut cet homme dissimulé & perside comme si l'on eut été ses dupes; nous n'étions point reconciliés avec les insulaires; notre modération n'avait produit aucun effet, & nous manquions d'eau. Cependant, la plupart des infulaires après nous avoir défiés encore, s'en retournerent dans leurs maisons éloignées du rivage; leurs bravades irriterent les équipages qui demanderent instamment de venger la mort du capitaine; M. Clerke permit de répondre aux insultes si l'on nous en faisait encore, & sit tirer quelques coups de canon qui tuerent ou blesserent quelques Indiens.

Le lendemain, on descendit sur le rivage pour remplir les futailles; les infulaires cachés derriere les parapets, ou dans les trous de la montagne qui domine l'aiguade, harasserent nos matelots à coups de pierre, & les obligerent à s'occuper de leur défense; le canon d'un des vaisseaux faisait rentrer les assaillans dans leurs cavernes; mais ils en sortaient un instant après, & les matelots se livrerent à leur fureur; ils brulerent les maisons derriere lesquelles les insulaires se retiraient; bientôt ils mirent le feu au village tout entier, & l'incendie s'étendit jusque sur la maison des prêtres qui avaient toujours été nos amis fideles: leur confiance en nous leur rendit cet incendie plus funeste qu'à nos ennemis, parce qu'elle leur avait perfuadé de laisser dans leur asyle tout ce qu'ils avaient

avaient de plus précieux & que tout avait été consumé. Bientôt nous vîmes une députation de ces prêtres s'approcher du rivage avec les symboles de la paix; le jeune prêtre dont nous avons parlé était à sa tête; il vint sur nos vaisfeaux, nous reprocha notre fureur envers tous, notre ingratitude envers eux; nous nous excusames & nous les consolames le mieux que nous pûmes; mais Koah qui vint nous visia ter le lendemain, ne fut pas reçu comme eux. Je lui ordonnai de se retirer, & je l'avertis que s'il avait l'audace de se remontrer avant qu'on nous eut rendu les restes de notre chef. il devait s'attendre d'être traité comme il le méritait. Il reçut cet accueil sans en être ému, & quand il fut à terre, il se joignit à une troupe qui jetait des pierres aux matelots qui rempliffaient les futailles.

Les infulaires convaincus enfin que notre inaction n'était pas lâcheté, se disposerent à nous satisfaire. Un chef nommé Eappo vint nous demander la paix au nom de Terreeoboo, & nous en prescrivîmes la seule condition; c'est qu'on nous rendit les tristes restes de notre chef: il nous dit que la chair & les os de la poitrine & de l'estomac de nos sol-

Tome IX.

dats de marine avaient été brulés; que le reste avait été partagé entre les chefs subalternes; que le corps de M. Cook avait été partagé entre les chefs supérieurs, & qu'on nous apporterait tout ce qui pourrait en être rassemblé: nous reçûmes des présens, les insulaires revinrent sans défiance aux vaisseaux, & le lendemain, ils formerent une longue procession qui vint s'asseoir sur le rivage, où ils déposerent des cannes à sucre, des fruits à pain. du taro & des bananes qu'ils avaient apportés, puis ils se retirerent; bientôt Eappo revêtu de son manteau de plumes, se vint placer fur un rocher d'où il fit signe qu'on le vint chercher. Le capitaine Clerke s'y rendit, & il nous donna un grand paquet d'une trèsbelle étoffe neuve, dans laquelle les restes de notre capitaine étaient renfermés. Il déplora la mort des chefs que nous avions tués, nous assura que la chaloupe avait été mise en pieces par les gens de Pareea qui l'avait faite enlever pour se venger d'un affront qu'il prétendait avoir reçu de nous. Nous renvoyames Eappo, & ayant mis les ossemens de notre malheureux chef dans une biere, nous les jetâmes dans la mer avec les cérémonies accoutumées; mais qui furent accomplies avec une douleur qui ne l'était pas, & qu'il est difficile d'exprimer. Bientôt après nous quittâmes cette isle funeste, après avoir reçu des marques d'une réconciliation sincère de la part des habitans.

Telle fut la mort, telles furent les suites de la mort du capitaine Cook. On ne peut lui refuser un esprit sécond & plein de ressources, une ame forte & courageuse, une sagacité rare & une constance inébranlable dans les situations les plus difficiles & les plus dangereuses. A beaucoup de génie, il joignait cette forte application sans laquelle on n'atteint jamais à un grand but, à des esfets durables. Une attention constante à tout ce qui avait rapport à la marine, le distingua dès sa premiere jeunesse; mais il portait cette même attention à tout ce qui pouvait être utile à sa patrie & aux hommes.

Ses connaissances étaient étendues & ne se bornaient pas à la navigation: son génie, son goût pour les sciences lui avaient fait vaincre les désavantages de son éducation bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques & dans l'astronomie, surent raSa persévérance active est sur-tout remarquable; c'est elle qui forme le trait le plus décidé de son caractère, & personne ne le surpassa en ce point; il se roidissait contre tous les obstacles, & sa fermeté les lui faisait surmonter. La force de son ame le mettait au-dessus des difficultés & des dangers; son courage n'était pas impétueux; il savait se maîtriser; serme dans le péril, il paraissait d'autant plus calme que sa situation était plus effrayante. Dans les momens du plus grand danger, quand il avait donné ses instructions & ses ordres, il se retirait dans sa chambre & il dormait souvent du sommeil le plus tranquille, jusqu'au moment où il s'était prescrit de nouveaux travaux.

A ces grandes qualités, Cook joignait des vertus aimables. Jamais personne ne connut & ne respecta mieux les droits de l'humanité.

On sait avec quelle attention il veillait sur la santé, sur la sûreté de son équipage: il s'occupa avec la même attention de tout ce qui pouvait améliorer la condition du peuple des isles qu'il découvrit ou qu'il visita; il excusait leurs vols, il tolérait leurs petites fautes, & s'occupait plus des moyens de leur empêcher de faire le mal, que de ceux de le punir. C'était avec peine qu'il recourait aux châtimens, & on ne pouvait lui saire plus de plaisir, qu'en lui offrant des motifs de s'en dispenser.

Dans sa vie privée, il sut un bon époux, un pere tendre, un ami constant & sincere; réservé, discret, modeste, ses vertus n'offensaient point ceux même qui les voyaient avec chagrin. Il était trop prompt quelquesois; mais il n'était point injuste. Il avait la franchise & la simplicité de mœurs, qui presque toujours accompagnent le vrai génie & les grandes vertus. Il n'était ni affecté, ni présomptueux dans ses discours. Il parlait peu; mais il répondait toujours avec une obligeante simplicité, à ceux qui le questionnaient pour s'instruire. Il était au-dessus de la vanité; ce désaut est celui des petites ames, & ne pouvait l'atteindre.

"C'est, dit M. Samwel, avec une ame forte,

" un jugement sain, une résolution constante, un génie particulierement entreprenant, qu'il poursuivit toujours ses projets. Il était vigilant & actif au degré le plus éminent, froid & intrépide dans les dangers, patient & opiniâtre dans les obstacles, sécond en expédiens, sublime dans ses desseins, ardent à les exécuter. Dans aucune circonstance il ne pouvait avoir de rival; tous les yeux se tournaient vers lui; il était ensin l'astre qui nous conduisait, & qui en disparaissant, nous laissa plongés dans les ténébres & le défesoir.

" Son tempérament était très - fort, & fa " maniere de vivre fort fobre. Modeste, même " timide, sa conversation était agréable, spi-" rituelle, instructive. Il semblait quelquesois " un peu vis; mais sa bienveillance & son " affabilité réparaient ce désaut. Sa taille était " haute; il avait six pieds de haut, & quoi-" que fort bien sait, il avait la tête un peu " petite: ses cheveux étaient bruns, ses yeux " petits, mais viss & pleins d'expression, ses " sourcils épais ". L'équipage le chérissait & avait en lui la consiance la plus entiere, ses talens la lui assuraient, comme ses soins pour le préserver des maladies ou des dangers lui méritaient son attachement. "Modéré, juste, "dit l'amiral Forbès, mais exact dans la disperience, il était le pere de son équipage; ses connaissances, son expérience, sa sagacité, le rendirent si capable du commandement, que les plus grands obstacles étaient surmontés, que la navigation devenait airsée & presque sans danger pour les vaisseaux qu'il conduisait; sa bienfaisance, son infatigable attention, ont introduit un régime dans les voyages de long cours, dont les effets ont été admirables ".

"La mort de ce grand homme fut une perte pour le monde entier; mais il doit être furtout regretté des nations qui connaissent le prix des grands talens, qui honorent les connaissances utiles, & chérissent les sentimens de bienfaisance & de générosité, & particulierement encore de sa patrie. Elle a perdu en lui un navigateur dont les talens n'avaient jamais été égalés; elle l'a perdu par une sin déplorable, par la main d'un peuple dont il aurait voulu augmenter les jouissances.

" O voyageur, contemple, admire & imite

" l'habileté ont reculé les bornes de la phi-" l'habileté ont reculé les bornes de la phi-" lofophie, ajouté à la science de la naviga-" tion, & découvert l'ordre admirable & long-" tems cherché, par lequel Dieu a voulu que " la terre se reposat dans un juste équilibre, " fans avoir besoin d'un continent Austral pour

3) le produire.
3) Si par ses longues & périlleuses recher5) ches, Cook n'a pas découvert un nouveau
3) monde, il a du moins découvert des mers
4) inconnues; il nous a fait connaître des is4) les, des peuples, des productions naturelles
5) dont on n'avait point d'idée. Il sera révéré
6) aussi long-tems qu'il subsistera une page de
6) la modeste rélation de ses voyages, aussi
6) long - tems que les Marins se guideront
6) par sa belle carte de l'hémisphère du sud,
6) & qu'ils seront assez instruits pour admirer
6) les diverses routes qu'il y a parcourues, &
6) les nombreuses découvertes qu'il y a faites.
6) Si les services publics ont droit d'âtra

" Si les fervices publics ont droit d'être 5, confacrés publiquement; si l'homme qui a 3, étendu la gloire de son pays, doit en rece-5, voir des honneurs, Cook mérite qu'un mo-25 nument soit élevé à sa mémoire par une nation généreuse & reconnaissante. Virtutis nuberrimum alimentum est honor, dit Valere Maxime ".

L'évêque de Carlisle observe qu'un des grands avantages qu'on a retirés de ses dernieres recherches, est d'avoir refuté pleinement des théories imaginaires qui faisaient entreprendre des voyages sans succès. Les philosophes spéculateurs qui faisaient naître ou nourrissaient des espérances, ne feront plus de rèves ingénieux & feront obligés de se soumettre aux régles de la vérité & de l'expérience. Ses voyages ne sont donc pas seulement utiles, en diminuant les dangers & les fatigues des voyages de long cours & dans des mers inconnues; ils le font encore en ouvrant de nouveaux pays au commerce, & en détournant les nations Européennes de faire de vaines recherches. Il a aidé encore à perfectionner l'astronomie nautique, il a déchiré le voile qui couvrait presque la moitié du globe, & a rendu les plus grands fervices à la géographie; il a offert de nouveaux faits pour la découverte des causes des marées & des courans, il en a fixé de nouveaux sur les propriétés de la boussole, qui facilitent & étendent la théorie de ses variations; les loix

de la nature en ont été mieux connues, & il a prouvé encore que le phénomène des aurores boréales n'est point particulier aux latitudes septentrionales; mais appartient également aux climats froids du nord & du sud. La Botanique s'est enrichie par ses voyages d'environ douze cents plantes, & l'Histoire Naturelle d'un grand nombre de connaissances dans ses différentes parties. C'est ce que prouvera sur-tout, le grand ouvrage que prépare Sir Joseph Banks. Il est inutile d'ajouter à cette énumération; le lecteur en est instruit par le précis de ses voyages.

On fait que M. Turgot avait ordonné qu'au milieu de la guerre, on laissa passer les vaisseaux de Cook en paix; on sait encore que le Docteur Franklin voulut que les vaisseaux Américains respectassent aussi les siens, & c'est un trait qui annonce l'estime qu'il avait inspirée, même aux plus grands ennemis de sa nation. L'exemple de ses travaux a excité l'émulation des autres Nations; les Espagnols ont cherché aussi à faire des découvertes; & Mrs. de la Perouse & de l'Angle, ne sont point encore de retour du voyage qu'ils ont entrepris, pour marcher sur ses traces. L'établissement

formé par les Anglais dans la Baie de Botanique lui est dû encore, il est un moyen de se délivrer des malfaiteurs sans leur donner la mort.

Diverses académies ont proposé des prix pour ceux qui célébreraient le plus dignement ce célébre navigateur. Trois Anglaises l'ont célébré dans des Poemes: peut être le lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici quelques traits; ils jetteront quelque variété sur l'uniformité du style historique.

" Pourquoi, dit Hannah More, dans son Poëme fur l'Esclavage; " pourquoi ces mortels intrépides, qui, au travers des vagues impétueuses de l'Océan, sont allés chercher de lointains rivages, guidés par l'insatiable soif de l'or & du pouvoir, qui n'ont jamais été que des conquérans qui ravagent, ou des voyageurs avides qui semaient la ruine: pourquoi n'ontils pas eu ton ame fensible, ô Cook, ainsi que ton amour des arts & ton amour pour le genre humain? Ah! s'ils eussent conçu des projets aussi nobles, aussibienfaisans que les tiens, l'homme n'eut point maudit l'instant où il parut aux yeux étonnés d'un autre homme! Alors, ô fage philantropie, tes mains généreuses auraient réuni en une société de freres les mondes

divifés, & les humains, sans regarder si la couleur ou le climat les sépare, vivraient & mourraient dans le doux commerce d'une amitié mutuelle ".

Miss Stuard fit une élégie sur la mort de Cook, dont voici quelques traits. " Quel pouvoir inspira à ce célébre navigateur, le mépris des dangers & d'un repos sans gloire, lui fit braver le brûlant équateur & les rigueurs du pôle antarctique ? C'est l'humanité: c'est elle qui lui fit chercher fur des côtes inconnues, l'homme pauvre, nud, frissonnant, qui habite sous les plus froides zones, & l'Indien basané qui erre dans les immenses déserts où l'ardent Capricorne rougit la terre de ses seux. Sur leurs rivages infertiles il seme les végétaux nourrisfans apportés par la généreuse humanité: il unit de ses doux liens les cœurs sauvages & les mains ennemies; il couvre la terre de ses tréfors.... Le sage navigateur fait descendre son bétail sur le rivage de la Nouvelle Zélande, & plante des végétaux d'Europe dans ce fol fans culture. Là, la toison joyeuse, le fruit excellent, l'épi doré sont dûs à ses soins, & par lui, bientôt les troupeaux & les moissons couvrent les fécondes plaines. Déjà ses chevreaux joyeux bondissent sur le gazon des prairies; l'oiseau, messager du jour, fait entendre son chant matinal; l'oie au blanc duvet s'avance sur la plage, étend ses aîles & fe joue majestueusement sur les ondes; le taureau rumine le long du rivage effrayé, & ses mugissemens font trembler des peuplades. nombreuses..... Mais hélas! fur le haut des rochers qui bordent les rivages d'Albion & dominent la profonde mer, quelle femme trifte, inquiette, promene ses regards fur les flots solitaires & prie le ciel d'écarter la tem-. pête? Epouse infortunée! C'en est fait; en vain tes yeux avides contemplent les ondes; tu ne vois que les vagues agitées & blanchif-] santes d'écume qui s'élevent dans le lointain,. ce ne sont point ses voiles. Ton époux ne reviendra plus. Ses tristes restes sont dispersés fur une rive sauvage. Eloigne-toi. N'entendstu point l'oiseau messager des orages & de l'infortune, qui crie en sillonnant les mers du bout de ses aîles? Ne vois-tu pas l'air s'obscurcir & confirmer ses funestes présages! Les esprits de nuit grondent déjà dans la tempête, & en étendant un voile ténébreux sur la surface des eaux, ils font dreffer tes cheveux & palpiter ton sein. Fuis, épouse défolée, suis, va, rentre dans ta demeure;
pleure, mais songe à te consoler. Quoique
tu aies perdu celui qui faisait les délices de
ta vie, quoique l'astre qui embellissait tes
jours soit plongé dans une nuit affreuse, élève
tes pensées vers la voûte céleste, reconnais
que ta douleur est vaine, qu'elle est injuste
peut - être, puisque l'Angleterre va ériger un
buste immortel à ton époux pour rendre hommage à ses vertus; puisque sa renommée volant sur l'asse des vents, va retentir à jamais
dans l'étendue immense des cieux ".

Miss Helène Maria Williams, dans son Poëme sur le Morai, s'adresse aussi à la semme de Cook.

"Mais quelle est cette semme qui aime à s'égarer parmi les ombres sunebres & qui se plaît dans la trissesse des tombeaux? où peut-elle chercher cet orgueilleux morai qu'un souvenir trop cher lui rappelle, & où est tombé l'ami de l'humanité? Isles lointaines, c'est dans votre sein, vous qu'environne un immense Océan, & qui pendant de si longs âges sûtes inconnues, jusqu'à ce que le généreux Cook, guidé par la philantropie, traversa des mers infréquentées, brava tant d'écueils & parut sur vos

bords pour y répandre des bienfaits. Il ne ressemblait point à ces conquérans meurtriers qui ont souillé de tant de sang les vastes contrées Américaines: il ne ressemblait point à quelques enfans de la Grande Bretagne, qui insultant à la liberté si chere à leur noble patrie, vont chercher les rivages d'Afrique pour y briser les liens les plus doux & les plus facrés, pour charger de chaînes pesantes une race de frères... O Cook, cette noble, cette ardente ambition qui répand la douleur & la destruction parmi les hommes, te conduisait par des routes bien différentes, & t'environnait du sourire de l'amour, de l'espérance & de la joie ... Certes, où la cendre d'un héros repose, les nations qui semblent fortir à nos yeux du sein de la nuit, accourrent pour lui donner des témoignages de reconnaissance & d'amour. Son tombeau paraît couronné de fleurs, & ce culte qu'on rend aux morts, ce culte inventé par une ame senfible, honore les manes de Cook ... Que dis-je, hélas! non, non, les fleurs ne jonchent point sa tombe. Les vœux, les présens suneraires ne lui font point offerts. Son fang abreuva une rive sauvage. Une prière hâtive,

une furtive larme de l'amitié, est le seul devoir rendu à ses membres déchiquetés & dispersés sur les vagues irritées. Les gouffres du prosond Océan recèlent les restes du navigateur qui a péri loin de son toit domestique; loin de celle, hélas, dont les vœux & les soupirs suivaient sidélement sa course périlleuse, de celle dont la tendre pensée aimait à errer avec lui sur des mers inconnues & dans des contrées nouvelles, de celle qui sema longtems, des sleurs que lui présenta l'espérance, la ténébreuse route de la tempête.

Cependant, brave Cook, des lauriers immortels te couronnent, tandis que la reconnaissante Albion t'éleve un tombcau de marbre & un buste honorable, qui attesteront à jamais tes talens & tes vertus; tandis que jalouse d'entendre tes louanges, elle commande à la muse de l'histoire de les consacrer dans ses fastes, les sauvages habitans des contrées lointaines que tu découvris répéteront souvent ton nom facré, &c.

Un de nos meilleurs Poëtes Français, l'abbé de l'Île dit aussi dans son Poëme des Jardins:

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai les fages, Qui dans un noble exil, fur de lointains rivages,

Cherchaient

Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs; Toi fur-tout, brave Cook, si cher à tous les cœurs, Unis par les regrets la France & l'Angleterre, Toi qui dans ces climats où le bruit du tonnerre Nous annonçait jadis, Triptoleme nouveau, Apportais le coursier, la brebis, le taureau, Le soc cultivateur, les arts de ta patrie, Et des brigands d'Europe expiais la furie, Ta voile en arrivant leur annonçait la paix, Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits. Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France. Et que fait son pays à ma reconnaissance, Ses vertus en ont fait notre concitoyen, Imitons notre roi, digne d'être le sien. Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace Ait vu des cieux brulans, fendu des mers de glace, Que des peuples, des vents, des ondes révéré, Seul, fur les vastes mers, son vaisseau fut sacré Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages? L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux fauvages.

Les Anglais ne se sont pas bornés à de stériles éloges. La société royale de Londres sit frapper des médailles d'or & d'argent, autour desquelles on lisait: Jac. Cook Oceani investigator acerrimus, & sur l'exergue Reg. Soc. Lond. Socio suo. Sur le revers l'Angleterre tient un globe: il y a autour Nil intentatum nostri liquere; & sur l'exergue: Austrantatum nostri liquere; & sur l'exergue: Austrantatum nostri liquere; & sur l'exergue : Austrantatum nostri liquere;

piciis Georgi III. On en envoya une au roi de France qui avait protégé ses vaisseaux, & à l'impératrice de Russie qui leur avait ouvert les ports de ses Etats; on en donna une à la veuve de l'homme illustre qu'on célébrait. Sir Hugh Palliser fit conduire dans sa maison de campagne de Buckinghamshire un monument sur lequel est une colonne où on lit les faits & le caractère de Cook tracés de la main de l'amiral Forbés. Le roi a fait une pension de 200 livres sterlings à sa veuve, & une de 25 livres à chacun de ses fils, avec le don d'une cotte d'armes. Il en avait trois alors; l'un d'eux est mort depuis dans le vaisseau le Tonnant, submergé à la Jamaïque par l'ouragan de 1780. L'aîné de ceux qui vivent encore, sert dans la marine & s'y montre digne d'éloges. On a donné aussi à Madame Cook la moitié du produit des cartes & des desseins relatifs à son dernier voyage dans l'Océan Pacifique. On pense encore à élever un monument dans l'église de Westminster à ce voyageur célébre.

Nous ne devons pas terminer ce voyage sans dire ce que devinrent les vaisseaux Anglais après la mort de leur chef: ils sortirent

de la baie fatale de Karakakooa, le 22 Février 1779; battus par des vents contraires, ne trouvant point de lieux commodes pour faire leur provision d'eau, ils résolurent de se rendre à Atooi, & jetterent l'ancre dans le lieu où ils s'étaient d'abord arrêtés lorsqu'ils découvrirent ces isles. Les Anglais y descendirent, commercerent avec les habitans, firent leur provision d'eau; mais ce ne fut que par une prudence extrême qu'ils parvinrent à s'en tirer heureusement & fans combat. Le lendemain, ils trouverent que les chefs avaient dispersé toute la cohue inquiétante du peuple: l'isle était divisée entre deux chefs qui se disputerent d'abord les chèvres qu'ils y avaient laissées, & ensuite le pouvoir souverain.

Les Anglais quitterent cette isle le 15 Mars; ils chercherent celle de Modooppapa dont les naturels leur avaient indiqué la position, & ne purent la trouver; ils cinglerent vers la baie d'Awatska; & s'occuperent dans cette traversée à reparer leurs canots & leurs cordages, & à chercher inutilement des isles que des oiseaux leur annonçaient; ils ne découvrirent pas mème celle de Rica de Plata, ni les ter-

res de Gama, quoiqu'ils traversassent les degrés qui en indiquent les situations respectives. Ils furent sur le point d'être submergés par les voies d'eau qui les fatiguerent par l'exercice continuel de la pompe ; des coups de vent les mirent en danger. Après avoir éprouvé une chaleur excessive, ils furent exposés à un froid extrêmement rigoureux, & la fanté de plusieurs en fut altérée. Enfin le 23 Avril, ils découvrirent la terre : c'étaient les terres qui environnent la baie d'Awatska: elles étaient couvertes de neige & bornées par des chaînes de montagnes dont les sommets se perdent dans la nue. Ils entrerent dans la baie après avoir été tourmentés par des vents orageux & d'épais brouillards. Leurs yeux. cherchaient envain la ville qu'on leur y avait annoncée; enfin ils découvrirent 'sur une langue de terre une trentaine de misérables maisons de bois, & des huttes de forme conique élevées sur des perches: c'était là la ville de Pétropaulowska.

Si la ville n'était qu'un pauvre hameau, du moins les hommes qui l'habitaient ne furent point des hommes féroces; les Anglais y trouverent de l'humanité, des sentimens honnêtes, du désintéressement; mais le pays était pauvre & le climat extrêmement froid. Ils n'y trouverent pas de provisions, & pour s'en pourvoir, ils furent obligés d'envoyer quelques-uns des leurs à Bolcheresk. Ceux-ci s'y rendirent dans des traîneaux d'un bois dur; ils ont la forme d'un croissant, sont ornés de peintures, de lanieres de cuir & de clochettes dont le son encourage cinq chiens qui y font attelés, qu'on dirige avec la voix, qu'on dresse avec soin & qu'on nourrit avec du poisson pourri. Ils traverserent un grand espace de pays qui leur parut assez pittoresque, & furent reçus du gouverneur Behm avec autant d'honnêteté que de générosité. Ils lui montrerent avec confiance leurs cartes & lui développerent leurs desseins. La ville de Bolcheresk, est située dans une plaine baffe & marécageuse, d'environ 14 lieues de long & qui fe termine dans fa largeur à la mer d'Okotsk; elle est arrosée par la Bolchoireka: les maisons en sont uniformes, toutes bâties en bois, toutes couvertes de gramen. On y compte cinq à fix cents ames. On voulut les amuser par des danses qui étaient très-infignifiantes ; mais la bonté, l'attentive prévoyance avec laquelle on pourvut à leurs besoins, les auraient pu faire paraître même intéressantes: ils se rendirent ensuite à leurs vaisseaux, après avoir fait leurs adieux au chef & aux habitans qui les accompagnerent par des chants doux & mélancoliques. Le gouverneur les suivit; & leur reconnaissance dirigea l'accueil qu'ils lui firent: les matelots même se priverent d'eaude-vie dont ils ne pouvaient supporter la privation dans des climats chauds, & qui leur était nécessaire dans un pays si froid, asin d'en pouvoir offrir aux Russes pour les récompenser du tabac dont ils leur avaient fait présent.

Si la ville de St. Pierre & St. Paul était mal pourvue en alimens, elle était riche en poissons: les plus communs font les poissons plats, la morue, la truite & le hareng: la baie en offre d'excellens, ils en falerent & mirent dans des barils une bonne provision. Les végétaux commençaient à s'y montrer, & l'on s'en nourrit. On s'y fit aussi une grande fête de manger du bœuf frais: il y avait près de deux ans & demi qu'ils en étaient privés. Ils perdirent là cependant un de leurs matelots. Ils y guérirent les Russes attaqués du scorbut, surtout avec le moût de bière.

Ils requrent 180 quintaux de farine de seigle & vingt bêtes à corne des Russes, & leverent l'ancre pour continuer leurs recherches ; un vent impétueux les balotta quelque tems : dans cet intervalle un bruit fourd femblable à un tonnerre éloigné se sit entendre, & l'air fut chargé d'une poussiere qui couvrit les vaisfeaux au lever de l'aurore. Elle fortait d'un volcan situé sur le côté septentrional de la baie : les explosions se succéderent ; du fraisil, de petites pierres en sortaient en bouffées: sur le soir les éclairs, les tonnerres se joignirent à ses mouvemens; les vapeurs du soufre, la profonde obscurité où laissaient les feux du ciel lorsqu'ils étaient éteints, rendirent cette nuit effrayante. Le volcan était à huit lieues des vaisseaux. Le pays n'offrait plus que des taches de neige dans la plaine, les montagnes seules en étaient convertes. On détermina la position du Kamtchatka & l'on s'avança vers le nord, en suivant les côtes, environnés d'oiseaux marins, de baleines, de veaux de mer & de chevaux marins. On fixa la position des deux extrêmités du vaste golphe d'Anadyr où se jete le fleuve de ce nom. Près de l'un de ces caps est l'isle St. Laurent, sous le 63 deg.

47 m. de latitude. Elle a trois lieues de tour; elle est toujours couverte de neige, & tout y annonce une terre stérile & désolée, même dans le continent qui l'avoisine.

Les Anglais parvinrent aux isles Saint-Diodème, près du cap le plus oriental de ce continent: ils avaient déjà rencontré d'énormes monceaux de glace; bientôt ils en virent une vaste plaine, & dès-lors ils désespérerent de pouvoir pénétrer plus loin : ils chercherent le continent d'Amérique entre le 68 & le 69 d. de latitude; ils le virent; mais les glaces ne leur permirent pas de l'atteindre : il était encore à dix lieues des vaisseaux. Ils s'avancerent encore au travers des glaces & des bois flottans, & fuivirent les bords de la vaste plaine de glace: les morceaux qui s'en étaient détachés, heurtaient si fortement les flancs des navires, qu'ils en étaient ébranlés & endommagés. Cependant ils étaient parvenus sous le 69 d. 12 m. & avaient suivi le champ de glace pendant un espace de 40 lieues, sans y trouver d'ouvertures par l'une desquelles ils pussent s'en dégager. Ils résolurent alors d'attendre une saison plus avancée, & ils revinrent vers le sud; mais là même ils se virent environnés de glaces, & furent forcés de s'échapper vers le nord où ils découvrirent un détroit : en quelque lieu qu'ils dirigeassent leurs vaisseaux, le même obstacle insurmontable se présentait à eux. Après avoir oscillé, pour ainsi dire, entre les côtes des deux continens, désespérant de voir jamais ces plaines de glace s'ouvrir pour leur laisser un passage, 'ils résolurent de revenir sur leurs pas & de tenter de trouver un passage en suivant les côtes de l'Asie. Mais partout les glaces s'opposerent à leur passage; ils parvinrent sous le 69 d. 30 m. & bientôt menacés du naufrage, ils furent forcés de rebrousser, & de chercher un port pour reparer leurs vaisseaux ébranlés. Il parut que de nouvelles tentatives étaient inutiles, & qu'il fallait regagner la baie d'Awatska.

C'est dans cette route qu'on perdit le capitaine Clerke; il languissait depuis long - tems de consomption; son courage, sa résignation, une sorte de gaîté qu'il conserva jusqu'à la mort, consolerent, en quelque maniere, ses compatriotes, qui s'en voyaient privés avec de viss regrets. Il avait servi dans la marine dès sa plus grande jeunesse, s'était trouvé dans plusieurs combats, surtout à celui de la Bellone & du Courageux, où il tomba

dans la mer avec le mât d'artimon, & en fut retiré par des canots. Il fit le tour du monde avec le Dauphin, avec la Réfolution. Il brava les frimats du nord, quoiqu'il sentit bien qu'une douce chaleur pouvait seule le sauver, & il sacrifia sa vie à son devoir.

Le capitaine Gore lui fuccéda fur la Réfolution, & le lieutenant King devint capitaine de la Découverte. Celui-ci continua le journal du voyage. Deux jours après la mort de Clerke, les vaisseaux jeterent l'ancre dans le havre de St. Pierre & St. Paul. On y ensevelit M. Clerke au pied d'un arbre, on y repara les agrèts & les vaisseaux, on y rétablit la fanté des matelots exténués de fatigue, on y reçut de nouvelles provisions, & l'on en partit le 8 Octobre pour revenir en Europe, en passant au levant du Japon.

Après avoir suivi les côtes du Kamtchatka, les Anglais découvrirent l'une des isles Kouriles, nommée par les Russes Paramousin; c'est une terre élevée, alors couverte de neige, & située sur le 49 d. 49 m. de latitude: elle a environ vingt lieues de long: ce sut la seule qu'ils purent découvrir, des vents impétueux ne leur permirent point de visiter ni ces isles, ni celles de Zellang & de Kunashir, malgré le desir qu'ils avaient d'en

donner une idée plus nette que les voyageurs précédens n'ont pu ou su le faire. Le 26, ils découvrirent les côtes du Japon; elles parurent élevées, inégales; celle au nord était plus basse. Ils crurent voir le cap Nambu ou Nabo, auquel une ville qu'ils ne purent voir donne son nom: le pays parut couvert de bois & semé de hameaux & de maisons éparses: ils perdirent de vue cette terre, puis la recouvrerent; des vaisseaux Japonois effrayés passerent devant eux, mais ils ne leur parlerent point, pour ne pas les effrayer davantage. Des vents impétueux se leverent encore, tourmenterent leurs vaisseaux, déchirerent leurs voiles & les forcerent de s'éloigner des terres de cet empire sans y faire de nouvelles observations. Ils tournerent leurs vues fur la Chine, & le 14 Novembre ils découvrirent deux isles : en s'approchant de l'une d'elles, ils en apperçurent une troisieme: celle dont ils s'approcherent avait 5 lieues de long, & présente l'apparence d'un volcan; la terre y est différemment colorée, & répand une forte odeur de foufre : ils la nommerent isle de soufre; çà & là on y découvre quelque verdure: les deux autres isles paraissent n'être formées que de deux hautes montagnes. Ces isles sont entre le 24 deg. 22 min.

de latitude septentrionale & le 25 d. 44 m. de longitude.

Les Anglais tendirent ensuite vers les isles Bashées; mais ils les manquerent, parce qu'ils en crurent le comodore Byron & M. Wallis, qui les placent quatre degrés plus au couchant qu'elles ne sont. Ils rencontrerent les écueils de Prata dont ils eurent affez de peine à se dégager, s'avancerent vers Macao, virent les Lemas, isles dénuées de bois, prirent des pilotes Chinois, & jeterent enfin l'ancre dans le port où ils tendaient. Ce ne fut qu'avec peine qu'ils parviurent à y obtenir les choses nécessaires pour reparer leurs navires & pour les provisions nécessaires; tout se fait en Chine avec réflexion, ou du moins avec une lenteur qui en a l'apparence; les vaisseaux Anglais leur fournirent de ces derniers en se retranchant leur superflu, & ils purent penser à leur retour.

On leur montra dans un jardin d'un particulier de Macao, le rocher sur lequel on assure que Le Camoens composa sa Lusiade; il forme une voûte qui est l'entrée d'une grotte creusée dans la colline située derriere le roc: il est ombragé par de grands arbres & domine sur une vaste & magnisique étendue de mer, ainsi que sur les isles qui y sont répandues. C'est ici qu'ils apprirent que les vaisseaux Français avaient ordre de les laisser passer sans les inquiéter. On leur dit aussi que le Congrès Américain avait donné les mêmes ordres; mais que l'Espagne n'avait pas suivi cet exemple: ils mirent donc leurs vaisseaux en état de désense, & résolurent de n'attaquer ni vaisseau Français, ni vaisseau Américain.

Ils quitterent Macao le 12 Janvier 1780; le vent les favorisa & leur permit d'examiner la situation du banc de Macclesfield & de le sonder: leur examen confirma la position que lui a donnée M. Dalrimple dans sa carte. Tourmentés par les vents & les vagues, ils atteignirent Pulo-Sapata, isle petite, élevée, stérile, qui doit son nom à sa forme qui est celle d'un foulier, mais les vents la leur firent dépasser : ils tendirent vers Pulo-Candore & y jeterent l'ancre: ils y appellerent, ils y chercherent quelque tems des habitans sans y en trouver, la peur les avait fait fuir : tandis que les uns cueillaient des choux palmistes, d'autres chercherent à se procurer des buffles, animaux redoutables pour l'homme, mais qui se laissent conduire paisiblement par de faibles enfans: ils en embarquerent huit, & quitterent bientôt Ils s'éloignerent de ces isles, virent Pulo-Timoan, Pulo-Puissang, Pulo-Aor, Pulo-Taya; puis ils franchirent le détroit de Banca, découvrirent l'isle de Java, entrerent dans le détroit de la Sonde, & vinrent jeter l'ancre près de l'isle de Cracatoa, la plus méridionale de celles qui font à l'entrée du détroit, & où l'on trouve un bon abri contre les vents, de l'eau pure & un air fain: on y cultive le ris, elle est couverte d'arbres; son chef est soumis au roi de Bantam.

Ils trouverent à l'isle du Prince où ils se rendirent, de la grosse volaille, des tortues, une eau assez bonne. Ils se hâterent de s'éloigner de Java dont le climat funeste se faifait déjà sentir par les siévres putrides & malignes, les rhûmes, les maux de tête, la langueur extrême qui se répandirent dans les équipages: tous guérirent; & l'on tendit vers Ste. Hélène; mais la nécessité de se fournir d'un gouvernail les obligea de se rendre au Cap où ils entrerent le 13 Avril.

Là ils apprirent que les Espagnols avaient reçu ordre de ne point les attaquer: ils y virent le colonel Gordon, l'homme qui connaît le mieux la partie méridionale de l'Afrique; l'histoire de ses voyages sera intéressante.

Ils quitterent le Cap le 9 Mai, & jetterent l'ancre en Angleterre le 22 Août; tous étaient en bonne fanté; & c'était le fruit des habitudes que Cook avait données à fon équipage, & aux réglemens qu'il avait fait exécuter avèc soin.

